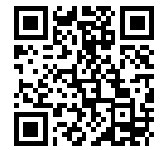


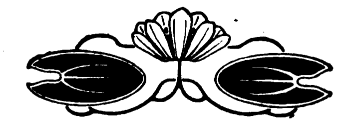

CORNELL UNIVERSITY
FOUNDED BY EZRA CORNELL



Contes de Cochinchine

ALFRED SCHREINER

Contes de Cochinchine



SAIGON
Chez l'Auteur : 37, rue de Bangkok
1907

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Nouvelle-Calédonie depuis sa découverte (1774) jusqu'à nos jours. — Essai historique.— Un vol. in-8° carré avec une carte photo-lithographique (E. Dentu Paris. — 1882).. 2 $ 00

Les Institutions Annamites en Basse-Cochinchine avant la conquête française. — 3 vol. in-8° écu (Saigon. — 1900-1902)............. 9 $ 00

Etude sur la Constitution de la Propriété foncière en Cochinchine. — Un vol. in-8° raisin (Saigon. — 1902) *Epuisé comme ouvrage séparé, se trouve dans le Bulletin de la Société des Etudes indo-chinoises, n° 43, 1er semestre 1902*........... 3 $ 00

Le Livre foncier suivi du Rapport au Lieutenant-Gouverneur de la Cochinchine sur l'organisation de l'Immatriculation foncière en divers pays. — Un vol. in-8° raisin (Saigon. — 1904).............. 2 $ 00

Deux questions sur la guerre. — Un vol. in-8° écu (Saigon. —1905). 2 $ 00

Abrégé de l'Histoire d'Annam. — Un volume in-8° raisin. — Deuxième édition revue et augmentée de la période comprise entre 1858 et 1889 (Saigon. — 1906)..... 8 $ 00

Dai-Nam quôc luoc su. — Un volume in-8° carré (Saigon—1906). 7 $ 00

Tous ces ouvrages sont en vente chez l'auteur, 37 rue de Bangkok, à Saigon.

PRÉFACE

— Quoi, des *Contes de Cochinchine* après *l'Histoire d'Annam !...* Non vraiment, Schreiner, vous n'êtes pas sérieux.

Voilà ce que maints amis ont cru devoir me dire, les uns riant, les autres presque fâchés. Et tous, ma foi, ont raison ; tous aussi ont tort. Il ne s'agit que de s'expliquer.

Si par sérieux on entend l'homme qui ne se déride jamais, qui prétend passer toutes les heures de son existence à poursuivre la solution des problèmes les plus insolubles, qui accable de sa suffisance le commun des mortels, qui, s'estimant d'une essence supérieure, refuse de vivre comme tout le monde, oh ! alors, je ne me donne pas pour

sérieux, tant s'en faut. Jamais je n'ai pu croire que c'est arrivé, et il est plus que probable que jamais je n'y croirais. Ce que je sais, d'autres peuvent le savoir, et ce que je ne sais pas, bien d'autres le savent. Si, enfin, l'on prend pour sérieux celui qui travaille bravement et qui, en retour, veut s'amuser de même, oh! mais, là, j'en suis, et je m'en vante. J'ai toujours préféré rire à pleurer ; moi aussi j'ai besoin de détente après labeur. Pourquoi ? Parce que je suis un homme comme vous, cher lecteur, comme mon vieil ami Bompard, comme tous.

D'ailleurs, rien ne prouve que je voguais en pleine gaieté lorsque j'ai écrit ces quelques nouvelles. « Souvent l'oiseau sur la branche chante parce qu'il a faim » et, je puis l'avouer aujourd'hui, souvent j'ai pris la plume dans le seul but de chasser les âpres soucis dont le colon pauvre est invariablement assailli

en Cochinchine — peut-être encore dans d'autres colonies françaises.

Sans doute il y a beaucoup de sa faute, le colon n'est guère taillé pour le genre de lutte qu'il veut affronter ; mais n'y a-t-il pas aussi énormément de la faute de nos institutions, qui n'ont rien de ce qu'il faut pour développer chez l'homme cet esprit combattif, ce sentiment du self-help si nécessaire partout aujourd'hui, et encore davantage aux colonies.

Un sur cent à peine voit ses efforts récompensés. Il y en a pourtant qui ont lutté, mais, hélas ! sans avoir rien pu changer au processus connu, ni à l'issue fatale. D'avatar en avatar, le colon sans le sou finit, en règle, par devenir mastroquet s'il n'a pas d'instruction, journaliste s'il est lettré, et la fin, c'est la misère noire, l'hôpital, puis la mort. Quelques-uns mieux avisés, se font rapa-

trier alors qu'il en est temps encore; d'autres — ce sont les bien rares chançards — finissent par entrer dans l'administration et, de ce jour, ne parlent plus que d'avancement et de pension de retraite.

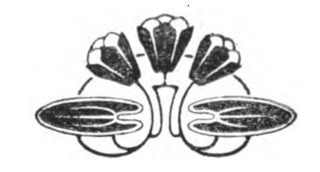
Mais, me voilà bien loin de mes nouvelles, j'y reviens. Le but que j'ai poursuivi, car, bien vous pensez, je n'ai pas toujours écrit simplement pour me distraire ou amuser mes contemporains, le but a été d'exposer la vie de Cochinchine il y a vingt ans passés; au temps où il n'était pas permis à tout le monde d'avoir une femme européenne, où se marier à une brave jeune fille de son pays était un beau rêve qui, pour quelques privilégiés seuls, devenait réalité.

Toutes mes nouvelles ont été vécues; leur concomitance n'est certes pas toujours exacte, mais les faits sont arrivés et, malgré le travestissement obligé des

noms et des localités, plus d'un ancien de la colonie reconnaîtra les personnages, se remémorera telles anecdotes qui, en ces temps lointains, étaient de gros évènements.

Après ceci, cher lecteur, vous me permettrez bien de croire que ces contes de Cochinchine sont encore de l'histoire. C'est, si l'on veut, le revers de la médaille, le côté qui ne trouve point place dans les ouvrages spéciaux, et sûrement à tort. Comme la plupart des écrivains, j'ai sacrifié à la coutume, mon *Abrégé de l'Histoire d'Annam* relate les actes de l'Autorité, ceux des grands, et s'en tient là. J'en ai eu du regret, sinon du remord; je répare ma faute en publiant sous le titre de *Contes de Cochinchine* des nouvelles qu'autrefois j'avais fait paraître au *Nam-Ky*, au *Courrier de Saigon* et son continuateur le *Courrier Saigonnais*. Chacun de ces contes est une page

de l'histoire des petits, et, je le répète, j'estime, avec beaucoup d'autres, que ceux-là aussi doivent être connus dans leurs faits et gestes ; qu'il importe au progrès des sociétés de les étudier tout autant que les souverains et les gouvernants.



LE CROCODILE DU RACHGIA



C'était un de ces après-midi lents, étouffants; pas le moindre brin d'air, le soleil de Cochinchine, selon l'expression imagée des Annamites, avait versé dru ses mouches à feu sur le pays. Rien ne remuait dans cet agglomérat de cases et de boutiques qu'en France on eût appelé un village, que les indigènes nommaient un marché, mais que l'Administration a décoré, comme tous les chefs-lieux d'arrondissement du reste, de l'épithète ronflante de ville. Et si le calme n'avait pas été rompu de temps à autre par les grincements de scie, les coups de marteau d'un charpentier chinois, on aurait pu croire Rachgia désert, pétrifié.

A l'inspection, le secrétaire d'arrondissement, Roubiquet, qui remplaçait momen-

tanément l'administrateur descendu à Saigon, venait enfin de se réveiller. Après s'être consciencieusement étiré les membres, frotté les yeux, il jeta un regard distrait sur la pendule.

— Déjà quatre heures! Il faudra pourtant bien que j'aille au bureau, je n'y ai pas encore mis les pieds aujourd'hui.

Et, de sa mince voix fluette, criarde, il appela le boy pour l'aider dans sa toilette.

Un quart d'heure plus tard, notre bout d'homme était à sa table de travail, assis dans un large fauteuil où il se serait sûrement perdu sans le secours d'une pile de vieux registres.

Expédier les affaires courantes, les seules que l'administrateur l'avait autorisé à régler, fut l'œuvre de quelques instants. Roubiquet était évidemment plus amateur de flanerie que de travail. D'ailleurs la brise venait de se lever et Monsieur le secrétaire d'arrondissement tenait à faire sa petite promenade.

Cependant, pour ne pas donner le mauvais exemple, il attendit l'heure.

Enfin, les deux coups suivis du roulement ont retenti, et voilà Roubiquet en marche, tiré à quatre épingles, badine sous le bras, escorté d'un milicien, son fidèle garde du corps. C'est que le brave secrétaire avait une peur horrible des Annamites du Rachgia, dont chaque lieu lui rappelait un de leurs sinistres exploits.

Ici, se trouvait le bâtiment où l'administrateur avait été sabré par son propre boy.

Là, s'était élevé le poste des soldats d'infanterie de marine surpris dans leur sommeil et massacrés sans pitié ni merci.

Plus loin, on relevait encore l'emplacement d'une paillotte où le préposé de la régie et sa congaï avaient tenu tête aux insurgés toute la journée rien qu'avec deux méchants fusils à baguette. Pendant que le préposé tirait, la congaï chargeait les armes.

Ils finirent par être égorgés avec leur petit enfant.

Toutes ces histoires, avec bien d'autres encore, hantaient l'esprit de Roubiquet et lui gâtaient ses promenades du soir. On peut dire aussi que les Européens du poste ne faisaient rien non plus pour les lui rendre agréables. On le tolérait tout juste, car il avait, comme tous les lâches, un fond de méchanceté que la petitesse de sa taille n'excusait point. Toujours à la dernière mode quoique fort laid, en règle à court d'argent, mais très bien apparenté— du moins l'affirmait-il — au demeurant un fat et désagréable personnage.

Roubiquet ne parlait jamais que de ses bonnes fortunes ou des membres de son incomparable famille — colonels de hussards, sénateurs, amiraux — hormis le cas où il cherchait à réaliser un emprunt. Aussi l'oubliait-on volontiers et il s'en plaignait parfois, insinuant que la promenade est

bien plus agréable « en nombre ». Au fond, il appréciait surtout la compagnie à cause des Annamites. C'était toujours la peur d'un mauvais coup qui le talonnait.

Ce soir, ses pas l'avaient conduit vers la case des géomètres avec sa large vérandah et ses grands stores verts. Habituellement close, car les travaux de ces messieurs les obligeaient à s'absenter pour de longues semaines ; elle restait alors sous la garde du vieux Tam, annamite jusqu'aux ongles, roublard, malicieux comme un singe, cependant pas méchant du tout. L'amiral— c'était son surnom — servait comme cuisinier, mais il savait bien des métiers ; pâtissier, charcutier, préparateur de serpents et de lézards, empailleur d'oiseaux et de crocodiles, baragouinant le français, jamais à court pour se faire comprendre, il était un homme précieux dans un poste.

Roubiquet, la main gauche derrière le dos, la pomme d'argent de sa badine aux

lèvres, le regard distrait, tourné vers la mer, où s'avançaient rapidement les barques de pêche avec leurs voiles en nattes blanches, allait passer, lorsqu'une voix partant de la case lui cria :

— Hé, Roubiquet, où allez-vous comme ça ?

— Tiens, Schuster, vous êtes revenu, et depuis quand? Avez-vous fait bon voyage ?

— Comme ci, comme ça, il fait diablement chaud depuis quelque temps. Mais, entrez donc, Roubiquet, venez vous rafraîchir.

Et Roubiquet franchissant la rigole sur le couvercle de cercueil annamite qui tenait lieu de ponceau, vint s'installer à la table où déjà Tam avait rangé les verres, la gargoulette d'eau fraîche, les bouteilles, toute cette série de liquides aussi nocifs qu'obligatoires dans la maison d'un Européen qui se respecte.

Or, les géomètres sont connus pour

savoir traiter leurs hôtes. De braves gens tout de même, peinant beaucoup, privés durant de longs jours de tout le confort de la vie sédentaire. Par exemple, ils se rattrapent au retour, et des privations et du temps perdu : ils reprennent contact avec le monde civilisé.

Pas plutôt assis, Roubiquet se mit à l'absinthe.

— Et Bompard, qu'en avez-vous fait ?

— Bompard, eh bien ! il est resté derrière, son bateau ne marche pas, mais il ne tardera pas à rentrer, la marée monte.

Tout en causant, de nouveaux promeneurs s'étaient amenés. D'abord ce fut le lieutenant de tirailleurs, commandant le fort, Lagarde ; puis vint l'entreposeur de la régie, Caveau ; et, un instant après, le sergent de tirailleurs, Feuillet, en compagnie du préposé aux alcools de riz, Trapinelli ; enfin, le commis des postes et télégraphes, Thaurou. Ils allaient tous, successivement,

au bord de la mer pour respirer la fraîche brise du soir, mais les stores levés de la case des géomètres, les avaient fait arrêter là. Il leur fallait bien prendre des nouvelles de la brousse ; et, après les poignées de main d'usage, chacun s'était installé à la table aux mixtures.

Pendant que les amis s'occupaient de leurs apéritifs, Schuster, poussé par ce besoin de parler commun aux gens longtemps privés de conversation, avait entamé une étude détaillée sur la défense de la Cochinchine. On écoutait peu ou prou. Roubiquet toujours à l'affût pour présenter son illustre parenté, saisit le moment où le conférencier improvisé discutait l'éventualité d'un débarquement pour approuver et dire :

— Mon oncle, l'amiral, a signalé le fait il y a quinze ans déjà, et...

— A propos d'amiral, l'interrompit vivement Schuster qui, s'il n'apercevait guère

son défaut, le remarquait très bien chez les autres, il faut que j'appelle le nôtre d'amiral, car j'espère, messieurs, que vous resterez tous à dîner ce soir. Il y a du sanglier et des courlis. Bompard a chassé ce matin, vous savez, un... deux... pan !... Pas un ne s'est relevé. — Tam !

Et Tam boîtant d'une jambe sautant de l'autre, accourut de la cuisine criant un nasillard *oui m'sieu* !

— Tam, ces messieurs dînent ici, tu sais, débrouille-toi.

— Et n'oublie pas que Bompard est de la fête.

A cette seconde recommandation, lancée dans le plus pur accent provençal, les têtes s'étaient retournées. Ce ne fut qu'un seul cri : « Hé voilà Bompard, vive Bompard !

— Oui, oui, blaguez toujours, si Bompard ne savait pas compter un... deux... pan!... Eh! bien, vous n'auriez pas d'oiseaux ce soir, pas même de sanglier. Figurez-vous,

une bande, au moins cent. Ils ont failli m'écharper.

Et le brave Bompard allait amplifier encore, lorsque le lieutenant Lagarde, qui, depuis un moment déjà, observait sur le chemin un groupe d'hommes en marche, s'écria :

— Voyez donc ces Annamites, on dirai qu'ils portent quelqu'un de ligoté.

— Mais non, c'est un animal, fit Thaurou.

— Je parie que Bompard nous ménage encore quelque surprise.

— Oh ! mes amis, c'est un tigre, exclama brusquement Roubiquet. Un tigre vivant ! Bompard, il faudra le tuer, c'est trop dangereux de laisser ce fauve près des habitations. Du reste, vous avez la prime qui vous attend. Non vrai, tuez-le.

— Rassurez-vous, mon cher Roubiquet, ce n'est ni un pirate, ni un tigre, mais un gros, gros crocodile. Quatre mètres soixante-sept du museau au bout de la

queue. Le village de Hoà-Thanh, qui l'a pris, allait l'immoler en expiation de ses forfaits. Je suis arrivé juste à temps. Il paraît que l'animal leur en a fait voir de toutes les couleurs ; il a dévoré une vieille femme, un enfant, des canards, un cochon, un jeune buffle et que sais-je encore. Vous comprenez qu'un crocodile pareil se recommande tout seul. Je vais l'apprivoiser et lui apprendre à danser.

Le brave Roubiquet, à l'audition des extravagances de Bompard avait perdu tout sang-froid. L'idée d'être happé se trahissait visiblement sur sa mine. La crainte du caïman, la peur du ridicule le faisaient tour à tour se lever et se rasseoir. Il aurait bien voulu s'en aller. Mais le cercle des malicieux compagnons s'était resserré autour de sa petite personne et lui coupait toute retraite.

Entre-temps, les chaîneurs avaient déposé leur fardeau derrière la cania. La

société s'était levée pour aller voir. Bompard, jouissant à l'aise des terreurs de Roubiquet, l'avait saisi par le bras et, bon gré, malgré, l'entraînait.

— Venez, venez donc, je vais vous présenter mon élève. Il n'a pas mangé depuis huit jours, mais ne craignez rien, il est muselé. Et puis, je compte le réduire par la faim. C'est un moyen qui réussit avec les animaux les plus féroces.

Tous s'étaient approchés de la bête qui gisait là ficelée sur un énorme bambou. La queue solidement attachée, les pattes relevées sur le dos et liées au bambou, la gueule contournée d'un bout de ligne toute neuve, l'animal eût semblé mort si le méchant regard que lançaient des yeux aux brillants reflets verdâtres n'eût trahi la vie chez le monstrueux reptile.

Roubiquet, en présence immédiate du sujet de sa peur, par une de ces réactions inexplicables qui se produisent parfois chez

l'homme, faisant commettre une couardise à un brave ou un acte de bravoure à un couard, Roubiquet avait repris ses sens. Et avec eux sa méchanceté native.

— Sale bête ! Assassin ! invectiva-t-il brusquement l'animal, tandis que de sa badine il visait l'œil du crocodile.

L'on allait se récrier, Bompard étendait déjà le bras pour arrêter le trop bouillant secrétaire d'arrondissement, lorsque le caïman, faisant effort sur ses liens, réussit à se déplacer, entraînant la pièce de bambou qui, projetée d'un coup sec contre les tibias de Roubiquet, l'envoya rouler à côté du saurien.

Décrire l'effroi du misérable serait chose difficile. Il restait là étendu, aussi inerte que le caïman lui-même. Les yeux hagards, la bouche bée, paralysé par la terreur, tellement immobile qu'il en était comique. Un fou rire s'empara des assistants dont aucun ne songeait à venir en aide au malheureux.

Enfin, Trapinelli et Feuillet le remirent sur pieds, essayant du même coup de le rassurer. Les autres, après avoir ri jusqu'aux larmes, intervinrent aussi. Mais rien n'y fit, la secousse avait été trop violente. Adieu la quiétude et l'appétit pour ce soir. Roubiquet en avait assez, n'écoutant ni raisons, ni railleries, il prit congé des amis et rentra s'enfermer à double tour dans sa chambre à coucher.

Un bon quart d'heure encore l'on rit et l'on plaisanta, puis la nuit était venue presque sans transition, comme toujours sous les tropiques; et en même temps qu'elle, une lune magnifique montait au ciel ruisselant d'étoiles. Superbe lune de la zone torride, noyant dans sa douce lumière argentée, la mer qui lui renvoyait ses rayons, les sables étincellants de la plage, les grands arbres et les paillottes, les hommes et les choses. La compagnie n'eut qu'une seule pensée que Caveau traduisit pour tous.

— Si, nous allions faire un tour en attendant le dîner ?

— Ça y est ! Allons-y !

Et l'on déambula groupé par ordre de sympathie, par affinités de caractère. Bompard en tête, flanqué de Thaurou et de Caveau, affirmant ainsi la loi des contrastes. Le premier exubérant de gestes et de paroles, les deux autres, esprits lents, à l'élocution laborieuse, prêtant toujours une oreille complaisante aux exagérations fantastiques du méridional Bompard.

Après eux venait Trapinelli, ancien quartier-maître de marine, décoré de la médaille militaire, presque illettré, ignorant tous les usages du monde, rageur au possible, mauvaise tête, mais excellent cœur. A ses côtés marchait Feuillet.

Enfin, derrière ces deux, cheminaient le lieutenant et Schuster, qui avait repris l'exposé de défense, multipliant les arguments pour convaincre son auditeur.

Et ainsi, tous allaient, causant, écoutant, et tous avaient fini par se rejoindre sur le sable fin de la plage. Mais bientôt la conversation vint à languir. Après cette énervante journée de plomb, chacun éprouvait le besoin de se retremper au milieu du vivifiant bain d'air que la bonne brise du large répandait en poussées rapides, serrées, au-dessus et autour d'eux. A pleine poitrine tout ce monde se repaissait de fraîcheur et de vie. Après l'étouffante haleine de fournaise, était venu le souffle caressant du vent de la mer. Chacun en humait tout son saoul. On ne causait plus, on respirait.

Plus d'un commençait à rêver, songeant au lointain pays où étaient les siens. Le lieu s'y prêtait admirablement. La mer avec son sourd mugissement de lames venant mourir sur le rivage, l'île de la Tortue avec ses rochers et ses forêts, évoquaient chez Trapinelli d'heureux souve-

nirs d'enfance, une époque où la colère ne le saisissait pas tous les jours à la gorge. Il voyait son hameau natal juché sur le roc à pic de la côte, et toute cette île de Corse où il comptait bien retourner un jour. Le chant de certains insectes, pareil à la stridulation perçante des cigales, ramenait Bompard vers sa Provence aux routes blanches et poudreuses, aux campagnes pleines de soleil, de vignes et d'oliviers. Et jusqu'aux innombrables lucioles, éteignant et rallumant leurs feux autour des buissons, qui donnaient à Schuster l'illusion de milliers d'arbres de Noël aux scintillantes petites lumières, dont les unes s'évanouissaient quand les autres venaient à paraître.

Cette inconsciente rêverie fut coupée par l'arrivée d'un des chaîneurs de Schuster :

— Tam y en a dire comme ça, si m'sieu vouloir manger y a moyen.

— Mais je crois bien que je veux manger,

et tous nous voulons manger. Dis à Tam que nous venons.

Le retour ne fut pas long et moins de dix minutes après, nos convives prenaient, sans façons, place autour de la grande table en trac des géomètres. Tous étaient décidés à faire honneur au menu. L'appétit, émoussé, nul, durant ces oppressantes journées de la saison sèche, s'était ranimé au souffle excitant de la brise marine ; et cette orgie de grand air avait aiguisé la faim bien mieux que les pernods les plus authentiques.

Les bonnes choses que Tam envoyait de la cuisine étaient attaquées en conscience, sans commentaires. Au bout d'un temps, la conversation revint, et, tout en appréciant les plats de l'amiral ainsi que certain vieux bourgogne de Schuster, les histoires et les discussions avaient repris leur cours.

Mais quand il s'agit de repas du soir au Rachgia, la joie n'est pas toujours sans

mélange. Le commis des postes ne tarda pas à s'en apercevoir. Il affectionnait les vêtements collants. Les moustiques ne le laissèrent pas longtemps en paix. Traîtreusement, ils s'étaient mis à voltiger sous la table et les sièges. Thaurou fut leur facile et première victime. A travers le rotin de la chaise, ils avaient pris d'assaut le fond de culotte du malheureux, et plongeaient sans vergogne leurs dards empoisonnés dans les parties charnues. Thaurou se déplaçait, frottant à les user ses culottes contre le rotin. Puis vint le tour de Caveau, du lieutenant, et de tous, même Trapinelli qui, après s'être trémoussé rageusement un temps, éclata, soudain, comme un obus à mitraille.

Les mots étaient crus et la douleur cuisante. On mit un terme à tout en plaçant des journaux sur les sièges. Moyen subsidiaire de se réconcilier avec les feuilles d'opinion adverse : on s'asseoit dessus.

De plus belle les convives reprirent la fourchette. Trapinelli, lui, avait déposé la sienne et, en dogue bien stylé, se servait des mains.

Cependant, nos amis n'étaient pas au bout de leurs peines. Après l'attaque insidieuse des moustiques, ce fut la charge à fond des sauterelles. De toutes petites bêtes noires, avec deux éperons minuscules aux flancs. Il en vint d'abord une, puis deux, puis quatre, puis dix, cent, des légions. Et la bande infernale de sautiller sur la table, à droite, à gauche, passant des assiettes sur les plats, du solide au liquide, pour finir par s'engluer dans la sauce ou se noyer dans le bourgogne. Heureusement on en était à la fin. Les verres furent coiffés de sous-tasses, les lumières éloignées, et, dans une demi-obscurité qui n'empêchait pas de trouver la bouche, comme disait Bompard, on expédia le reste.

Le vin avait délié les langues, tout le

monde parlait, et tous parlaient à la fois. Vraiment on commençait à être gai. Pour se débarrasser complètement des bestioles, il fut décidé que le café serait pris sous la véranda. Nos gens s'y établirent de leur mieux. La boîte de fins trabuccos fit la ronde, et tout en jabotant l'on se mit à fumer, chacun selon son goût : l'entreposeur pour faire la digestion, Schuster pour trouver des idées, Bompard pour chasser les moustiques, Trapinelli pour faire de la fumée et ainsi de suite.

Après le café, ce fut le tour de la bière. Schuster à l'odeur du « pur malt et houblon » s'était tu se reprenant à songer au beau pays d'Alsace. Le regard fixe, le cigare éteint entre les doigts, il voyait un monde de souvenirs passer et repasser.

Caveau s'était aperçu de cette immobilité, et croyant le géomètre occupé à quelque problème stratégique, lui dit :

— Eh bien ! Schuster, à quoi pensez-

vous ? Je gage que c'est une bataille, racontez-nous ça.

— Oui, oui, une bataille. Racontez-nous une bataille.

— Austerlitz.

— Non, Waterloo.

— Waterloò ! Jamais, vocifèra Trapinelli bondissant sur sa chaise. Nous n'avons pas besoin de savoir ça ; la seule bataille qu'il a perdue, le grand homme. Et encore, sept contre un ! Allez, vous n'en aurez plus de comme lui. Napoléon Ier, c'est le seul grand homme de l'Histoire. Et c'était un Corse, vous entendez.

Il n'eût pas été prudent de contre-dire alors le préposé aux alcools de riz, son regard était de flamme. Feuillet, le mieux avisé, essaya d'un autre sujet.

— A propos, et le crocodile, qu'allez-vous en faire, Bompard ?

— Oui, vous voulez changer la conversation, mais ça ne prend pas. J'en parlerai

tout de même du grand homme, et tenez : Vive l'Empereur !

L'obus à mitraille venait encore d'éclater. Heureusement, sans autres conséquences. Trapinelli s'était rassis vidant d'un trait son verre de bière.

Bompard put enfin s'expliquer.

— Le crocodile? Tas de farceurs, je vais le faire empailler. C'est un cadeau que je destine au musée de Marseille.

— Ah! vraiment, vous tenez à passer à la postérité. On lui mettra entre les pattes: *Don de M. Marius, Sosthènes, Bompard.*

— Précisément, et comme il n'y a pas de temps à perdre, je vais le faire écorcher cette nuit même, Tam !

— Ya !

Et l'amiral toujours prompt à obéir, en cela bien différent des vieux boys annamites, paresseux et raisonneurs, accourut disant : « M'sieu appelle-moi ?»

— Tam, il faut tuer le crocodile et pré-

parer la peau, c'est pour envoyer en France. Tu sais ?

— Moi, connaisse.

— Surtout fais vite, car si le ông pho revoit l'animal, il est capable de le faire hâcher en morceaux et toi avec.

— Ong pho beaucoup méçant. Li toujours crier, toujours tapper Annamites. Ça faire li malade. Tiatia ! si ông pho parti l'hôpital, parti France, tout ça Annamites beaucoup contents, faire brûler beaucoup pétards.

— C'est très bien, mais va te mettre à la besogne maintenant, va.

Puis Bompard se prit à rire tout seul :

— Une idée. Si nous terminions la soirée par quelque retraite aux flambeaux, les coolies portant la crocodile. Nous irions jusque chez Roubiquet.

— Malheur ! Ne vous amusez pas à ce jeu, dit vivement Caveau, il serait capable de nous prendre pour des pirates.

— Non, fit Thaurou, mais nous pourrions lui dire demain que le crocodile s'est échappé. Nous placerions la peau dans les herbes du chemin. Roubiquet passera.

— Ce n'est pas sûr, reprit Bompard, il vaut mieux l'inviter à prendre l'apéritif sur la plage. Il viendra et verra l'animal. Seulement il nous faudrait le concours de son garde du corps.

— Oh ! quant au milicien, dit Caveau toujours sceptique à l'égard du dévouement des indigènes, avec une piastre, il fera ce que nous voudrons. Le tout est de le dénicher à cette heure.

Tam fut appelé derechef.

— Amiral, fais chercher le milicien de l'ông pho. Qu'il vienne tout de suite. Il aura une piastre.

— Ça facile, li donner la main faire cousinier ce soir, et Tam se retournant appela de sa voix de canard enrhumé :

— Anh Bay ! Un instant après, le linh venait faisant le salut militaire.

— Ah ! le voilà, Tam, répète lui ce que je vais te dire. Et attention, hein, pas de blague ; il ne faut pas qu'il nous fasse manquer le coup.

Une explication précise suivit. Tam fit bien remarquer qu'il n'était pas possible d'achever la préparation de l'animal pour le lendemain soir, mais que, momentanément, il pourrait être mis en pose et même avec des yeux de verre. C'était tout ce qu'il fallait.

Les choses bien arrêtées, bien comprises, Bompard congédia les deux hommes.

— Là-dessus, messieurs, un doigt de chartreuse pour le coup de la fin.

L'on vida encore ce dernier petit verre et, après s'être souhaité une bonne nuit, on se sépara.

*
* *

La dernière veille, cinq heures et demie, venait d'être battue. Le jour fouillait déjà, de sa lumière grandissant à vue, les seuls coins encore obscurs des larges bouquets de bananiers bordant le jardin des géomètres. Presque simultanément nos compagnons se réveillèrent. En un rien de temps la toilette fut faite. Bompard n'eut pas plus tôt achevé de se chausser qu'il passa le revolver en bandoulière, ceignit un sabre japonais et prit son winchester.

— Voyons, Schuster, armez-vous. Allons faire lever Roubiquet.

Schuster quoique plus posé, plus âgé aussi que son camarade, se prêta néanmoins de bonne grâce à la farce qui se préparait. Un vieux chassepot, un coupe-coupe, lui servirent en la circonstance.

Ainsi armés, tous deux s'en vinrent droit à l'inspection. Le milicien de garde leur porta les armes non sans se demander où ils pouvaient bien aller en ce singulier équi-

page. Assurément, ils avaient la mine décidée. Bompard avançait comme pour tout de bon. Cependant il n'eût pas fallu exiger d'eux un coup de feu, ils eussent été plutôt embarrassés.

Arrivés au logis du secrétaire d'arrondissement, ils virent, non sans surprise, la porte grande ouverte et Roubiquet devant un guéridon, la mine abattue, le regard las, comme un bon bourgeois auquel on aurait fait passer une nuit blanche. Il vidait à petites gorgées une bonne tasse de chocolat. Et il en avait besoin, le pauvre, car affamé, fatigué, il l'était.

De toute la nuit, il n'avait pu trouver de repos. Dès que les paupières appesanties se fermaient, il se voyait ligoté sur un bambou, le hideux caïman se dressait devant lui, avec un effroyable claquement de mâchoires, l'œil aux éclairs fulgurants, plein de vengeance féroce, implacable. Et la vision s'approchait mena-

çante. Roubiquet, par un effort suprême, arrivait à se réveiller en partie, à chasser l'image. Tremblant de terreur, il s'essuyait la sueur froide qui perlait un peu partout. Il sentait bien, dans cet état de demi-veille, qu'il était le jouet d'un rêve, et pourtant il en avait une peur atroce. Le cauchemar dissipé, l'œil se refermait, le sommeil revenait et, avec lui aussi, l'horrible vision, opiniâtre, vengeresse.

Enfin, le jour arriva et le malheureux secrétaire d'arrondissement, réveillé pour de vrai, s'était fait préparer un chocolat. Il se croyait cette fois au bout de ses terreurs, mais la vue des géomètres transformés en brigands calabrais, le rejeta soudain dans des transes mortelles. Que se passait-il ? Sûrement quelque chose d'extraordinaire. Et livide, la tasse arrêtée aux lèvres, la voix enrouée par la peur, il leur lança, avant seulement qu'ils eussent pu dire un mot :

— C'est la révolte, n'est ce pas ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, fit Bompard, depuis une heure nous sommes à battre les environs. Pas moyen de mettre la main dessus.

Roubiquet, tout entier à la pensée de voir les pirates faire irruption, ne voulut pas en entendre davantage, et de sa voix de plus en plus enrouée, il hurla « doï de garde ! doï de garde ! » rentra dans son appartement sans plus s'inquiéter de Bompard que de Schuster, prit sous l'oreiller le revolver qu'il y cachait, décrocha de la panoplie sa carabine et se bourra les poches de cartouches.

A l'appel désespéré du secrétaire d'arrondissement, le doï s'était amené au pas de course.

— Thây doï, faites battre immédiatement le tam-tam, que les miliciens prennent les armes et que le quan vienne me parler. Puis se tournant vers les visiteurs qui, en présence de toutes ces insanités,

n'avaient plus dit un mot, croyant Roubiquet littéralement fou.

— Je vous demande pardon, messieurs, mais il faut que je me concerte avec le lieutenant pour la défense.

Et il laissa plantés là les deux géomètres de plus en plus ahuris. Son idée de derrière l'oreille était de s'enfermer dans le fortin en briques et granit, où il pensait être mieux en sûreté.

Entre-temps, le tam-tam avait appelé la milice sous les armes. Les cantonniers munis de pelles et de pioches s'étaient groupés par équipes, les caporaux à la droite, prêts à partir au premier signal. Quelques têtes de curieux se montraient déjà aux trouées de la vieille palissade du traï se demandant ce que signifiait tout ce branle-bas. Lagarde, dont les tirailleurs venaient de commencer l'exercice, croyant à un incendie, avait fait rentrer ses hommes et armer la pompe. Il envoya en même

temps un caporal au traï pour prendre des nouvelles.

Les géomètres, voyant la tournure des choses, allèrent expliquer au quan que le crocodile s'était échappé. Et comme le chef de la milice partait au fort, Bompard jugea utile d'envoyer un mot au lieutenant. Il fit attendre le quan, se mit à la table du poste et griffonna prestement ces lignes:

Mon cher Lieutenant,

Je crois que notre ami Roubiquet est pris d'un accès de fièvre chaude. Nous venions pour l'avertir de l'évasion du crocodile et voilà qu'il fait battre le tam-tam prétendant que les rebelles nous viennent dessus. Rassurez-le, si c'est possible, et faites-lui comprendre qu'il s'agit de caïman, non de pirates.

Bien à vous,
Bompard

— Tenez, quan, en allant au fort, remettez donc ce bout de billet au lieutenant.

Le quan prit le papier et, sabre au flanc, se rendit au camp des tirailleurs où, déjà, le secrétaire d'arrondissement avait mis Lagarde au courant de tout, le pressant de faire distribuer les munitions.

Le lieutenant, toujours sceptique à l'égard des dires de Roubiquet attendait le retour du caporal, lorsque vint le chef de la milice son billet à la main. Toutefois, au lieu de le remettre à Lagarde, notre brave quan, par un sentiment de politesse et de flatterie bien annamite, le tendit à son chef direct, au non moins brave Roubiquet.

— Oh ! mais, c'est violent. Tenez, lisez, lieutenant ; du reste, ce billet est pour vous.

— Et c'est maintenant que vous vous en apercevez, fit Lagarde s'emparant du papier qu'il lut à son tour.

— Mon ami, puisque vos miliciens ont pris les armes, il ne vous reste plus qu'à faire visiter les haies des environs, vous reprendrez peut-être le fameux crocodile.

Surtout ne nous envoyez pas de coups de fusil. Quant à moi, souffrez que je retourne à l'exercice.

Et il laissa là Roubiquet pas mal honteux et fort décontenancé.

Quoique affreusement ennuyé et même blessé de la façon cavalière dont le lieutenant venait de le quitter, il suivit néanmoins son conseil et fit soigneusement fouiller jusqu'au moindre buisson des environs. Les miliciens tuèrent quelques serpents, un rat, firent sauver un écureuil, mais de caïman, point. Ils conclurent que l'animal avait dû se rendre à l'arroyo.

Au coup de tam-tam de dix heures, le quan fit rompre et vint rendre compte à son chef. Roubiquet eut un gros soupir de soulagement et congédia le quan avec un philosophique « tout va bien qui finit bien ». Après quoi, il rentra chez lui comptant, pour le moins, rattraper au dé-

jeuner et à la sieste tout ce qu'il avait perdu depuis dix-huit heures.

Cependant cette prise d'armes n'avait pas été sans faire quelque bruit dans Rachgia. On connaissait Roubiquet et ses terreurs, les géomètres et leurs farces ; on les estimait, à eux trois, capables de choses fort drôles. Tout le monde savait aussi que Bompard avait ramené un crocodile, écorché la nuit même par Tam. Réflexion faite, personne ne crut plus à l'histoire de l'évasion. Adroitement, on essaya de questionner l'amiral ; mais le vieux rusé fit si bien la bête qu'on n'en put rien tirer. Le garde du corps, par contre, laissa sottement échapper quelques mots. Cela suffit pour rétablir les faits à grands traits. De déduction en déduction, les indigènes avaient fini par comprendre que le soir il y aurait une deuxième édition, et plus d'un se promit d'assister en cachette à la nouvelle toquade de ces fous de Français. Car si les

Annamites ne nous prennent pas au juste pour des hommes bien méchants, ils admettent volontiers que nous sommes un peu fous. En ceci, ils n'ont peut-être pas entièrement tort.

Au déjeuner. Roubiquet, avait enfin retrouvé son appétit, et, tout en mangeant, il remettait quelque ordre en ses idées. Les faits lui apparurent, pour la première fois, dans toute leur netteté. Il comprit finalement que le tort était de son côté, le ridicule aussi, et que le tam-tam du matin allait se métamorphoser en une gaffe énorme. Pourtant il n'était toujours pas encore rassuré sur la disparition du crocodile. Cette vilaine bête pouvait bien être restée dans quelque taillis du voisinage, et qui dit qu'à un moment donné elle ne viendrait pas happer son homme au passage. Le mieux, pensait Roubiquet, était de faire abattre toutes les haies et broussailles autour de l'inspection ; comme ça, au moins, lui serait à l'abri.

Une fois cette idée ancrée dans la tête, il voulut aussitôt l'exécuter. Le repas terminé, il rédigea un long télégramme pour l'administrateur où il relatait les évènements — à sa manière s'entend — mêlant si bien les miliciens, les pirates, les géomètres et les caïmans qu'on n'y entendait plus rien. Il conclut demandant l'autorisation de faire couper toutes les haies de l'inspection qui « sont infestés de reptiles des plus dangereux. »

Sa dépêche écrite, il l'envoya au télégraphe avec prière à son excellent Thaurou de vouloir la passer d'urgence. Ceci fait, il alla se coucher et, cette fois, s'endormit d'un profond sommeil.

Le commis des postes, très au courant de la situation, restait stupéfié devant ce télégramme. Lui aussi crut, à la fin, que la cervelle du pauvre s'était complètement détraquée ; il n'hésita pas, en cette occurrence, à trahir le secret professionnel et courut chez Lagarde demander conseil.

Il n'y avait évidemment qu'une chose à faire, transmettre le télégramme tel quel ; mais, par une dépêche spéciale, instruire l'administrateur de toute cette histoire. Le lieutenant voulut bien s'en charger. Il expliqua brièvement ce qui était arrivé terminant par : « ne vois ici qu'un seul reptile, le margouillat de Roubiquet ».

*
* *

Le soir était venu.

Tam, en compagnie du milicien, avait placé son crocodile, non loin de l'habitation, dans les herbes qui bordent le chemin. Le corps à moitié dégagé, la gueule entr'ouverte, l'œil de verre enflammé sous les rayons du soleil couchant. L'illusion était parfaite.

La petite société européenne du poste s'était réunie sous la véranda des géomètres et attendait, stores baissés, le passage de

Roubiquet. Derrière les haies et les buissons du voisinage, on entendait des chuchotements, des craquements de branches et tous ces bruits qui décèlent la présence de gens cachés.

Depuis un moment déjà, l'on attendait se demandant « viendra-t-il, ne viendra-t-il pas », lorsque Trapinelli opina.

— Moi, je dis qu'il viendra, mais nous devrions le recevoir en musique, il mérite bien cela.

— C'est une idée, fit Caveau, s'il se sauve devant le crocodile, nous l'accompagnerons ; allons, vite, que chacun prenne son instrument.

Séance tenante, on constitua un orchestre avec des casseroles et des touques à pétrole. On était à peine revenu en place, que Roubiquet, sous escorte de son fidèle linh-mata, apparut au tournant du chemin. Le chapeau coquettement sur l'oreille, il sautillait, allègre, son minuscule pas de

singe savant, tout en faisant tourner et siffler le jonc à pomme d'argent. L'émotion de la veille, celle du matin, tout avait disparu. Le linh, qui d'abord le suivait, s'était insensiblement rapproché et, maintenant, allait sur le bord du chemin à hauteur de son maître.

Tout d'un coup, il jeta un cri d'effroi, fit un bond vers le milieu de la route et, prenant les jambes au cou, abandonna le le secrétaire d'arrondissement en lui lançant un « con saou ! » si épeuré que le malheureux en fut glacé.

Roubiquet, à son tour, venait d'apercevoir le hideux animal avec son regard fulgurant, diabolique : c'était la vision de la nuit qui se réalisait. Il recula d'horreur, buta contre une pierre du chemin et tomba. Mais, cette fois, à distance de son ennemi. Aussi se releva-t-il avec une vivacité qu'il ne s'était jamais connue, et, dans une course furibonde, il se dirigea vers l'ins-

pection, oubliant sur place sa canne et son chapeau. L'affolement était tel, qu'il n'entendit que confusément les francs éclats de rire de derrière tous les buissons, et la voix de Bompard qui commandait :

— Attention ! Aux champs !

Ran, plan — ran, plan, plan — ran, plan — ran, plan, plan.....

Le malheureux Roubiquet ne s'arrêta que devant sa porte où vint, en même temps, le planton du télégraphe porteur d'une dépêche. Roubiquet l'ouvrit et lut :

Administrateur à secrétaire d'arrondissement.

Défend formellement couper quoi que ce soit. Si reptiles vous ont rendu malade allez vous faire soigner hôpital.

C'était encore pire qu'une morsure de caïman. L'administrateur savait tout et, pour combler la mesure, les Européens du poste qui lui rapportaient sa badine et son chapeau, demandant pourquoi il avait fait

si vite demi-tour. C'était sans doute une indisposition, car ce ne pouvait être la peau du crocodile mise à sécher au bord du chemin.

L'infortuné comprit. Les éclats de voix et la tambourinade lui revinrent à l'esprit. L'on avait ri la veille, l'on s'était moqué le matin, on raillait à présent. Sa pauvre tête eut bien de la peine à supporter cette nouvelle secousse. Eperdu, ne sachant que répondre, il regardait autour de lui comme un naufragé en quête d'une planche de salut. Cette planche fut avancée par Trapinelli, le rageur Trapinelli, qui, au fond, avait meilleur cœur qu'on ne pensait.

— Eh ! ne vous faites pas de mauvais sang, monsieur Roubiquet. Il n'y a pas de votre faute. Le caïman vous a fait tomber hier à côté de lui, ça vous a donné un coup. Je comprends. Aujourd'hui on a voulu rigoler un brin, on ne pouvait pas penser que ça vous ferait du mal. Si on « aurait »

su, vous pouvez me croire... Voyons, il ne faut pas nous en vouloir, nous sommes de bons garçons. Tenez, venez avec nous et n'en parlons plus.

Roubiquet qui ne savait que dire, que faire, il y a un instant, et qui aurait voulu être à cent pieds sous terre, reprit un peu contenance.

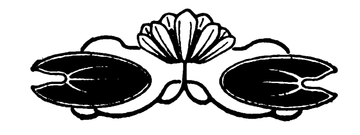
— Ah! mais non, laissez-moi, ce ne sont pas des tours à jouer. Vous savez tous que je suis nerveux et vous en avez abusé pour me rendre ridicule. Vous, Bompard, j'oublierai difficilement ce que vous avez machiné avec votre... crocodile.

Il se tut un instant, exhala un gros soupir et reprit.

— Enfin, c'est fait, je n'y puis plus rien changer. Il faut que j'en supporte les conséquences, et pour faire voir que je ne vous en garde pas rancune, je vais venir avec vous. Quant au milicien, il aura de mes nouvelles.

Et, en effet, l'administrateur, qui rentra huit jours plus tard, reçut, dès son arrivée, une plainte en règle contre l'ex-garde du corps. L'administrateur y répondit en présentant à son vindicatif secrétaire d'arrondissement un ordre de la Direction de l'intérieur l'appelant à continuer ses services du côté de Baclieu. Il dut filer dans les quarante-huit heures.

Roubiquet partit, la rage au cœur. Car, au fond, il n'avait pardonné à personne. Comme un lâche et un hypocrite qu'il était, il vint faire sa visite d'adieux à « ses bons amis», serra plusieurs fois la main à Bompard, contre lequel son ressentiment n'avait fait que grandir, lui déclara que tout était oublié, et, finalement, prit le chemin de sa nouvelle résidence.



LA VENGEANCE DE ROUBIQUET

Depuis une quinzaine déjà, Roubiquet avait rallié son poste de Baclieu. Il y vivait fort à l'écart, un peu parce qu'on ne lui faisait nulle avance, et beaucoup parce qu'il craignait d'indiscrètes questions sur la vie au Rachgia, les pirates et les « reptiles » de là-bas.

Le pauvre aurait bien pu se dispenser d'agir ainsi. On ne songeait guère à lui. Malheureusement, c'est que lui pensait souvent à ses amis du Rachgia. De noires idées de vengeance hantaient son esprit. Bompard surtout lui restait odieux. Et, tout pesé, il préférait l'isolement.

Mais, aux ennuis de la solitude, Roubiquet opposa vite un remède énergique. Il prit une congaï. La grande Thi-Nam, jeune personne au délicieux teint jaune-

vert, yeux obliques, tempérament idem, tirant sur l'horizontale. Elle roulait les cigarettes comme pas une, mangeait à la française, ne chiquait pas le bétel, savait se servir d'un mouchoir ; bref, c'était une perfection... annamite. On racontait bien certaines histoires d'un décolleté hors mesure, mais il n'en faut rien croire — l'envie fait dire tant de choses !...

Du reste, il n'y a pas, la grande Thi-Nam était parfaitement correcte avec son petit homme. Elle ne le quittait pas d'une semelle... à la maison ; l'embrassait chaque fois qu'il partait ou venait, et ce, non point en reniflant comme font toutes ces vulgaires indigènes, mais bien en appliquant ses mignonnes petites lèvres rose-jaune-vert sur les deux joues de Roubiquet. Ajoutons qu'elle ne sortait jamais sans être accompagnée de sa vieille tante Thi-Ba-Beu, très respectable femme sur le compte de laquelle d'ailleurs on tenait

aussi de fort vilains propos. Mais, là encore, pure calomnie, ce n'était pas cette Thi-Ba-Beu, c'en était une autre ; tant d'Annamites portent le même nom qu'on peut facilement se tromper.

Le matin où nous sommes, il y avait eu courrier d'Europe, et Roubiquet, sur la chaise longue, était tout entier à sa correspondance. Après les lettres, les journaux, puis quelques livres de sa sœur, «la préfète». Distraitement, il voyait les titres, lorsque son attention fut mise en éveil par un nom bien connu. Il découpa le volume et se mit à lire. C'était *Tartarin sur les Alpes*. Il avait lu précédemment *Tartarin de Tarascon* dont l'amusant souvenir lui promettait, dans le livre nouveau, un retour de cette joyeuse humeur envolée depuis l'affaire du crocodile.

La lecture allait bon train, et, apparemment produisait son effet, car Thi-Nam entendit à plusieurs fois des « c'est épatant », «c'est tordant» suivis de longs éclats de rire.

La bonne fille n'y comprenait plus rien; lui, si grincheux, qui ne s'était jamais déridé, se mettre à parler tout seul et à rire ainsi!... Avait-il perdu la raison ou le livre était-il enchanté? Sûrement il se trouvait du maqoui là-dessous, et Thi-Nam, de crainte d'accident, s'était dirigé sans bruit vers la cuisine où le cas fut soumis au boy, au marmiton, à la tante Thi-Ba-Beu. Tous quatre réunis conclurent à un accès de folie, maladie fréquente chez les Européens de Cochinchine.

Roubiquet, toujours le nez dans son livre, continuait à pousser de-ci de-là quelque exclamation suivie d'un de ces rires hybrides dont il était coutumier, et qui par un curieux mélange de chevrotement et de coassement, laissait la sensation fantastique d'une harmonie de chèvre et de grenouille.

La lecture ne fut interrompue un moment qu'à la tombée de la nuit. Les yeux

alors se reposèrent, mais leur fixité même accusait la tension de l'esprit.

Le vindicatif secrétaire réfléchissait. Les deux illustres Tarasconnais lui avaient rappelé son Bompard à lui, et avec ce souvenir était revenue l'idée de la vengeance. Il réfléchissait, soudain son regard eut un éclair. Sa mine toute entière grimaça un mauvais sourire et, fier de soi-même, il dit : « C'est ça ! »

Après le dîner, il se remit au livre, mais s'il sourit encore par instants, l'hilarité caprico-grenouillante de l'après-midi n'était plus revenue. Néanmoins, il avait conservé toute sa bonne humeur, et Thi-Nam, complètement rassurée, s'était décidée à reprendre place à ses côtés.

La lecture ne se termina que fort tard dans la nuit. Depuis longtemps déjà, la congaï s'était glissée sous la moustiquaire, après avoir demandé, en jeune fille bien élevée, la permission d'aller dormir.

Et elle dormait, et tout le monde dormait dans la maison. Roubiquet seul veillait. Il préparait la vengeance !...

Tout d'abord, il mit son *Tartarin* sous bande à l'adresse de *Monsieur Fabrice Schuster géomètre au Rachgia*. Puis il écrivit diverses lettres et une dernière à sa sœur « la préfète ». Mais au moment où il allait la terminer, un gros margouillat qui se tenait au plafond dans le rond lumineux tracé par la lampe, tortilla de la queue expulsant une incongruité qui vint tomber juste sur la main de Roubiquet. Saisi, il déchira le papier du bout de sa plume y laissant un énorme pâté d'encre. C'était bien ennuyeux, et en toute autre occasion, il eût pesté comme un beau diable ; mais cette fois, maîtrisant et sa répugnance et son irritabilité, il prit une nouvelle feuille, refit sa lettre et jeta la première au panier.

La besogne achevée, il alla se coucher à son tour, et — tant pis pour l'opinion gé-

nérale — se mit à dormir du sommeil du juste.

*
* *

— Tenez, Bompard, voilà quelque chose à lire, c'est de Daudet ; amusant tout plein.

Bompard prit l'ouvrage, le lut. Après vint le tour du lieutenant Lagarde, de Caveau, de Thaurou et de tous.

A chaque fois qu'un des lecteurs avait terminé, c'était, le soir à l'apéritif, des plaisanteries dont Bompard faisait généralement les frais. Ce devint une vraie scie, qu'il trouva mauvaise à la longue et ne s'en cacha point.

— Puis, « ce Daudet » aurait bien pu trouver autre chose. Coqueïn de sort ! Ce ne sont pas les noms qui manquent dans le Midi ! ...

— Mais, reprenait timidement Caveau, Alphonse Daudet tenait sans doute à ce nom ; enfin, n'est-ce pas son droit? Tout romancier est libre...

— Quoi son droit ? Libre de quoi ? Ah ! par ézemple ? Je voudrais bien voir. Se servir de mon nom. Si je voulais, je le lui ferais bien enlever.

— Ce serait peut-être un peu difficile.

Un soir Thaurou vint à l'apéritif, une brochure à la main.

— Bompard, je vous apporte un livre que votre coolie à laissé ce matin.

Le géomètre déchira la bande et lut : *Tartarin sur les Alpes.*

— Tiens, d'où cela vient-il ? De Saigon. Mais je n'ai rien commandé.

— Parbleu, c'est un ami qui a voulu vous faire une surprise.

— Une surprise ! Ça ne me surprend pas du tout. C'est une méchante farce et voilà.

Bompard jeta avec humeur le livre sur la table, et comme personne ne désirait reprendre ce sujet, on passa à autre chose.

Quinze jours plus tard, la poste appor-

tait un deuxième *Tartarin* qui fut accueilli d'une expression des plus énergiques. Bompard commençait à être agacé.

— Bande de rascasses, vaï !... Si jamais j'en peïnce un, vaï !... Mais aussi « ce Daudet » !... J'ai bien envie de lui donner une leçon, de lui enseigner à prendre le nom des gensses.

Et le soir les plaisanteries reprirent de plus belle.

— Décidément, Bompard, je crois que la Compagnie anglo-suisse vous fait des avances, dit Thaurou. Parions que c'est elle qui vous envoie les bouquins.

— Hé ! Hé ! fit Schuster, on ne trouve pas un Bompard à tous les coins de rue.

— Merci.. c'est complet. Me faire passer pour le type de Daudet. Un menteur.

— Mais non, mon ami, entendez la plaisanterie. Du reste, un homme du Midi a-t-il jamais manqué à la vérité ?! Daudet le dit bien : amplifié, un peu ; menti, jamais.

— Et moi je vous dis que, dans deux mois, je pars en congé. Si jamais je rencontre « ce Daudet »... et la mine de Bompard laissa pressentir quelque scène tragique.

Encore une fois, l'on s'en tint là de cette conversation.

Trois nouvelles semaines s'étaient écoulées ; déjà trois trams avaient apporté la correspondance de la mère patrie. On ne pensait plus guère aux *Tartarin*. Bompard lui-même, en vrai méridional, aussi prompt à s'emballer qu'à se radoucir, commençait à les oublier, lorsqu'à l'arrivée du courrier de France, Thaurou fit avertir le géomètre qu'il y avait un paquet recommandé pour lui au bureau.

C'était l'heure de l'absinthe et de la distribution des lettres. Comme dans tous les chefs-lieux d'arrondissement de Cochinchine, les plus pressés étaient venus eux-

mêmes chercher leur correspondance, et c'est ainsi que, ce matin, presque tout le monde se trouvait chez le commis des postes.

On causait, on lisait, on sirotait l'apéritif, sans trop faire de bruit, lorsque subitement Bompard éclate.

En une seconde tous les nez sont en l'air, et qu'est-ce qu'on voit ? Le géomètre tenant encore un *Tartarin sur les Alpes*. Cette fois cela venait de France, ce n'était plus une sale farce de colonial.

— Es une se eïnfamie ! Tron de Diou ! et... et Bompard continuait impétueusement à vociférer dans sa sonore langue de Provence.

Caveau lui fit observer qu'il se fâchait un peu prématurément, qu'il ferait bien de voir d'abord d'où lui venait le livre.

— Et bé ! de... Paris !... quès aco ? Paris !... Tout le monde peut envoyer un bouquin de Paris, il n'y a qu'à écrire au

libraire. Pour moi, j'en ai assez. *Il* va me payer ça !...

Bompard déjeuna mal et fut de désagréable humeur tout le reste de la journée.

Une quinzaine se passe et, de nouveau par un beau matin de tram, tout le monde se rencontrait chez Thaurou. Cette fois le géomètre reçut un paquet et un pli recommandé. Il ouvrit la lettre. C'était Me Bordefigue de Martigues qui avait l'honneur de l'informer « qu'une parente, décédée récemment, lui léguait partie de ses propriétés, valeur trente mille francs. Le notaire le priait, en outre, de le renseigner sur ce qu'il comptait faire.

— Ce que je compte faire ? Coqueïn de bon sort ! Mais liquider ! dit Bompard tout haut.

— Liquider ? Qu'est-ce que c'est ? Une faillite ? Une tuile ? Tous interrogeaient à la fois.

— Au contraire, messieurs, bonne affaire,

héritage ! Madame Castelette, une tante que je n'ai jamais vue, me laisse trente mille francs. Encore quelques tuiles comme ça et je passe à d'autres l'agrément de patauger dans les marais de Cochinchine.

— Très bien ! Félicitations! Félicitations!

Après la lettre, Bompard ouvre le paquet, et sans que personne ait pu s'y attendre, se met à débiter tout ce que la pittoresque langue des félibres a de jurons. Et Dieu sait si elle en a. Un livre vole au milieu des verres et des bouteilles comme une boule lancée dans un jeu de quilles. Le poing du géomètre s'abat si furieusement sur la table que les apéritifs, les flaçons, les gens eux-mêmes en tressautent. Sa voix étranglée par la colère avait fini par ne plus articuler que des sons incohérents dominés par des Tar... Tar... Dau... rin... det... mi... misérable!...

Que venait-il d'arriver? Le titre du livre baignant piteusement dans une mare d'ab-

sinthe gommée le disait suffisamment. C'était encore... *Tartarin sur les Alpes*!

La mesure pleine depuis longtemps, débordait enfin. L'assistance fut d'un avis unanime. Il y avait là-dessous une infecte fumisterie. On s'efforça de calmer Bompard. Mais celui-ci n'en persista pas moins dans son ire contre le romancier.

— Je le poursuivrai, dussé-je y laisser tout l'héritage de la tante Castelette.

— A votre place, je le poursuivrais, mais à coups de fusil, hurla Trapinelli qui, ne trouvant pas à se fâcher pour son propre compte, avait épousé en grand le ressentiment du géomètre.

Les avis furent partagés là-dessus, et Bompard maintint de poursuivre l'écrivain par la voie judiciaire, plus orthodoxe et mieux comprise sur le continent que le procédé, tant soit peu sommaire, employé quelquefois dans la patrie du préposé aux alcools de riz.

*
* *

Le *Natal* des Messageries maritimes venait de quitter la Rivière de Saigon. Après avoir souhaité bon voyage au capitaine et distribué les traditionnelles poignées de main, le pilote de la compagnie s'était rembarqué sur son cutter, et les passagers appuyés contre la lisse, regardaient une dernière fois, dans le jour qui allait finir, la côte basse de la rive droite, la verdoyante baie des cocotiers avec sa ceinture montueuse et le phare du Cap Saint-Jacques, altier, impassible, qui déjà perçait de sa blanche lumière les primes ombres du soir.

Cette demi-rêverie au départ de Cochinchine, si différente du vacarme des partances d'Europe, dura jusqu'au tintin de la clochette sonnant le second coup, l'invitation à se mettre à table.

Au carré des secondes, la société était aussi nombreuse que bigarrée. Des étudiants japonais, quatre sœurs de charité, un missionnaire de Mandchourie, plusieurs négo-

ciants allemands des ports du Japon et de la Chine, des anglais de Hongkong avec leurs familles, des officiers revenant du Tonkin, quelques fonctionnaires de l'Indo-Chine, etc., etc.

Bompard prit place entre une fascinante miss et un gros Allemand qui, avant Saigon, était assis à côté de l'Américaine — elle se disait de Chicago — et qui avait profité de l'arrivée de nouveaux passagers, pour insinuer au maître d'hôtel de mettre un écran entre lui et l'aimable passagère. Cet écran, c'était Bompard, enchanté, vraiment, d'avoir une aussi élégante voisine.

Le malheureux aurait bien mieux fait d'aller s'asseoir au bout de la table en compagnie des religieuses et du missionnaire ou de manger tout seul, dans un coin, plutôt que de se mettre à côté de la délicieuse miss Jane Wynot, dont le massif mais finaud mossié Krautmeyer avait dévisagé l'état du premier coup. A son avis,

elle était beaucoup trop polyglotte pour ne pas sentir la Valaque (1) en rupture de bar. Un élément interlope très commun dans les ports d'Extrême-Orient et que notre Cochinchinois aurait pu connaître aussi.

Mais, hélas ! le géomètre venait de passer trois années au Rachgia, où il n'avait même pas vu l'ombre d'une femme européenne. Aussi, cet hameçon auquel l'Allemand n'avait pas voulu mordre, Bompard l'avala-t-il tout entier et la ligne avec.

Nous ne suivrons pas notre amoureux dans toutes les péripéties de sa bonne for-

(1) Il faut dire, à l'honneur de la Valachie, que ses dames n'ont le plus souvent de valaque que le nom. Chaque nation fournit son petit contingent. Ce qui n'empêche les Français d'Indo-Chine d'appeler « Valaques » toutes les femmes galantes de race blanche qu'on rencontre dans les escales, de Port-Saïd à Vladivostock.

tune ; qu'il nous suffise de savoir qu'arrivés à Marseille, Bompard et miss Jane descendirent au même hôtel ; que de Marseille ils allèrent aux Martigues voir Me Bòrdefigue et puis visitèrent la France, la Suisse.

Ils s'aimèrent de la sorte six mois durant, au bout desquels miss Jane Wynot, se trouvant avec son compagnon à Nice, jugea bon de changer de maître. Elle prit, un beau matin, le train de San-Remo, Gênes, etc., flanquée d'un baron magyar dont le carnet de chèques tout neuf s'offrait en complaisante pâture.

Il était temps, c'est certain, car le pauvre Bompard se trouvait à fond de cale. La belle Jane lui avait grignotté ses économies de Cochinchine et l'héritage de la tante Castelette avec. L'inspection de sa caisse montra qu'il avait juste encore de quoi rallier Toulon et d'y prendre le transport en par'ance pour l'Indo-Chine.

Il quitta la France sans trop de regret, presque consolé de sa mésaventure, cherchant à se persuader qu'il en avait eu pour son argent. Quant au procès Daudet — cela se comprend — l'idée ne lui en était pas venue, même en songe.

*
* *

— Un quatrième à la manille !

— Allons, Roubiquet, venez compléter la partie. Et le secrétaire d'arrondissement qui passait alla s'asseoir à la table que les joueurs avaient fait placer par Lai-Mon, le débitant chinois, au beau milieu de la rue, la rue Victor Hugo s'il vous plait, la grand'rue de Baclieu. Il faut bien dire que cela ne gênait pas les voitures... et pour cause.

La partie, très disputée, resta, finalement à Roubiquet et à son partenaire, le conducteur Kerledec, auquel celui-là dit en manière de consolation :

— Pas de chance au jeu, chance en amour.

Oui, parlons en, riposta Espérasse, le percepteur, revenu la veille même de Saigon. Si Bompard était là, lui qui perd toujours, il vous dirait que le proverbe est rudement faux. Vous ne savez pas ce qui lui est arrivé ?

— Non, quoi donc? Dites.

— Eh bien ! Il s'en débite de drôles. Bompard a passé ses six mois de congé en noce avec une Valaque de Schanghaï. Après lui avoir boulotté tout son saint-frusquin, la mâtine l'a planté. Du coup, il nous revient. Il est à bord du *Shamrock*.

On s'étonna d'abord, on plaisanta ensuite, Roubiquet riait, chevrotant, coassant, faisant voir ses trois longues dents jaunes, les seules qui lui restaient. Certes, son plan n'avait pas réussi en entier, mais ce qu'il savait depuis longtemps déjà sur les scènes du Rachgia lui suffisait pour l'heure.

Espérasse ajouta :

— Il paraît qu'il vient dans l'arrondissement.

Roubiquet ne riait plus ; cette dernière nouvelle n'était pas de son goût. Il aurait préféré voir le géomètre dans quelque autre coin de la Colonie. Car ce diable de Bompard était capable de recommencer ses farces. Il n'en laissa rien voir néanmoins et fit bon cœur à mauvaise fortune.

Deux semaines plus tard, Bompard faisait son entrée triomphale dans Baclieu escorté de l'élégant Nguyên-Van-Phu, son piqueur, de trois coolies-chaîneurs, d'un cuisinier annamite avec sa femme, d'un boy et d'un magnifique couple de chiens d'arrêt.

Sur l'ordre de l'administrateur, le géomètre et sa smala vinrent se cantonner dans un appartement vide du bâtiment des secrétaires. Juste à côté de Roubiquet.

Ce que le bout d'homme avait fait pour

empêcher cette installation n'est pas à dire. Mais, impossible de trouver un autre local dans tout Baclieu. En fin de compte, il dut s'incliner, et, comme toujours, cachant sa rancune sous son vilain sourire édenté, il reçut Bompard les deux mains en avant, lui fit les honneurs de la maison et lui présenta incontinent la tante Thi-Ba-Beu et sa congaï, que Bompard salua d'un :

— Té, bonjour Thi-Nam.

— Comment, vous connaissez ma congaï ?

— Oui... non... je l'ai vue... autrefois, à Tayninh... elle se trouvait chez des parents je crois, n'est-ce pas Thi-Nam ?

Et la jeune fille, baissant modestement les yeux, s'empressa de répondre :

— Oui, chez vieux oncle Huu et Thi-Moui, li tante beaucoup malace, moi donner li boire médicaments. (Hum ! Hum !).

Ce n'était pas trop mal se tirer d'affaire,

surtout lorsqu'on sait que l'oncle Huu avait alors vingt-cinq ans et était lieutenant d'infanterie de marine.

Roubiquet n'y vit que du feu. C'était bien le moins.

Il ne fut pas davantage surpris quand, un quart d'heure plus tard, Thi-Nam lui présenta radieuse et empressée, son frère aîné, Nguyên-Van-Phu, qu'elle n'avait pas vu depuis quatre ans.

Le secrétaire d'arrondissement fit bon accueil à son beau-frère... de la main gauche, et celui-ci, pour lui témoigner ses sentiments dévoués, lui emprunta immédiatement cinq piastres... qu'il rendrait d'ailleurs dès la solde.

Tous avaient donc fait connaissance, s'étaient installés et paraissaient également contents.

Phu qui est joueur et fumeur d'opium, n'eut pas plus tôt quitté Roubiquet qu'il s'en revint chez son patron dire que Thi-Nam

est sa sœur cadette, qu'il peut lui commander et qu'elle obéit.

Bompard regarda bien son piqueur un peu de travers, mais il corrigea ce que ses yeux avaient de sévère par un :

— C'est bon, c'est bon, nous verrons plus tard.

Pour le piqueur la cause était entendue. Il se connaissait en Européens — on n'est pas Annamite pour rien — il voyait parfaitement que tout n'était qu'une question de temps, et il se mit à manœuvrer en conséquence.

Pour commencer, le jeune Phu établit des relations suivies entre la femme du cuisinier et la tante Thi-Ba-Beu. Ce furent, d'abord, des causeries sans fin dans la cuisine de Bompard. Thi-Nam vint bientôt rejoindre la tante. De la cuisine on passa dans le logement — quand le géomètre n'y était pas. Puis ces dames se laissèrent surprendre, non sans cris d'oiseaux effa-

rouchés et retraite précipitée. Ensuite, le jeu reprit avec une diminution sensible de frayeur. Bompard, toujours bon enfant, riait, plaisantait, et, au bout de quelques jours, Thi-Nam fut complètement apprivoisée.

Roubiquet, pendant ce temps, visait des livrets de barque à l'inspection, lisait en baillant le journal officiel ou classait des imprimés. Quand il revenait à la maison, tous étaient corrects, empressés. Thi-Nam n'avait que de délicates attentions pour son homme. Pas plus tôt rentré, elle lui présentait, selon la mode annamite, une cigarette allumée par elle-même ; lui préparait son absinthe ; enfin, elle le choyait, le dorlotait comme jamais il ne l'avait été par aucune « dame » de la colonie. Ça le rendait vaniteux, au point de faire étalage de son bonheur devant Bompard, qui s'écriait alors :

Ce veinard de Roubiquet, vé, il n'y en a que pour lui !

Il faut croire tout de même que le temps n'était pas loin où il y en aurait aussi pour le géomètre.

*
* *

La femme du cuisinier était maîtresse couturière, elle taillait à merveille les cai-ao, les cai-qouan, et Bompard avait un magnifique lit de camp annamite, qui semblait fait tout exprès pour y couper les habits. Aussi, madame Thi-Nam demanda-t-elle la permission d'aller avec les deux autres femmes s'asseoir sur le fameux lit de camp, afin d'y confectionner les costumes de soie qu'elle préparait pour les fêtes du Têt ; sinon, elle serait obligée de travailler sur une natte, par terre, ce qui salit les vêtements et n'est pas convenable pour la femme d'un fonctionnaire français. Roubiquet accorda sans difficulté. La tante Thi-Ba-Beu n'était-elle pas là pour veiller ?

A quelques jours de distance, par un bel et chaud après-midi, le secrétaire d'arrondissement, comme d'habitude, était parti au bureau, tandis que Bompard assis à côté de Thi-Nam examinait les fleurs d'un coupon de soie. Pour mieux voir, il venait même de passer la main sous la pièce, où il avait fini par rencontrer la mignonne menotte de Thi-Nam. Et il la serrait sans bruit tout en continuant d'admirer le dessin.

La femme du cuisinier éprouva juste en ce moment un discret besoin d'aller boire du thé et la tante Thi-Ba-Beu se rappelait, de son côté, avoir laissé les ciseaux dans l'appartement de Roubiquet. On devient si oublieuse avec l'âge ; il faut dire aussi que Bompard avait bien aidé un peu à jeter le trouble dans cette pauvre vieille cervelle ; n'avait-il pas oublié, le matin, lui-même, une bank-note de cinq dollars entre les mains de la bonne baya.

Naturellement les deux amoureux profitèrent du tête-à-tête pour se rappeler d'anciennes histoires, en préparer de nouvelles et se dire un tas de choses aimables.

Au courant de cette innocente conversation, les yeux de Bompard vinrent à errer sur la boîte à ouvrage de Thi-Nam. La congaï y avait jeté pêle-mêle des écheveaux de soie aux vives couleurs, enroulés sur des bouts de papier, des échantillons d'étoffes, des cigarettes, des aiguilles et même les ciseaux que cherchait si désespérément la tante Thi-Ba-Beu. Tout d'un coup, le regard du géomètre se fit plus intense, il croyait avoir vu son nom sur un des morceaux de papier roulé.

Et, en effet, après avoir examiné l'écheveau de plus près, il lut d'un côté *Bompard* et de l'autre *Rachgia*. Intrigué, il pria Thi-Nam de lui aider à dévider le fil pour voir ce que c'était. La jeune fille un peu étonnée, lui fit remarquer que le papier ne devait pas

avoir d'importance, elle l'avait ramassé, il y a fort longtemps, dans le panier.

Bompard insista, et, deux minutes après, il dépliait... ? La lettre du secrétaire d'arrondissement à sa sœur, la préfète. Du coup, ses derniers scrupules — si jamais il en eut — s'évanouirent. Roubiquet n'est qu'un misérable. C'est de lui qu'étaient venus tous les *Tartarin*.

— Ah ! maître Roubiquet, je vous le revaudrai ! Et Bompard, pressant la grande Thi-Nam contre sa poitrine, l'embrassa bruyamment comme s'il voulait affirmer par là sa ferme résolution.

*
* *

Le Têt approchait de jour en jour, partout c'étaient des préparatifs de fête. On ne voyait dans les maisons que gens occupés à confectionner des habits de gala, à écrire des sentences sur ces feuilles de papier rouge qui s'échangent au nouvel

an à la manière de nos cartes de visite. Les cases étaient récurées, les vieilleries remises en état ; sur les portes et les colonnes, débarrassées des écriteaux du Têt passé, on en recollait de tout flambants neufs, rouges, mouchetés d'or, sur lesquels s'étalent des proverbes, des maximes, en cette grosse écriture chinoise, tourmentée, bizarre, toute de travers, si conforme à l'esprit retors des Célestes, et qui semble jeter un perpétuel défi à nos frustes intelligences de barbares d'Occident.

Enfin, tout se nettoyait, se fourbissait, se lavait ; et les choses eussent marché pour le mieux si le manque d'eau douce, provoqué par une précoce et persistante saison sèche, n'avait gêné un peu tout le monde. Des *ghe-luong*, longues barques cambodgiennes creusées dans des troncs d'arbre, amenaient l'eau buvable de fort loin et la faisaient payer fort cher.

Bompard, comme les autres, achetait sa

ration. Cependant la consommation lui paraissait exagérée. Il soupçonna le cuisinier et Phu de revendre l'eau et leur en fit des reproches. Les deux indigènes nièrent énergiquement :

— Voler quelques litres d'eau !... Ce n'est vraiment pas la peine.

Pourtant elle disparaissait cette eau. Il devait y avoir un voleur. Nos deux gaillards voulurent en avoir le cœur net. La nuit venue, ils se mirent à l'affût.

Sur les dix heures, alors que tout semblait reposer dans la maison, ils virent une manière de gnome se glisser furtivement vers les récipients d'eau, enlever sans bruit le couvercle d'une jarre pleine, monter dessus et se laisser descendre tout doucement, tout doucement au fond. Le trop plein dégoulinait susurrant le long des parois.

La perte d'eau s'expliquait, mais elle ne disait rien sur le personnage. Etait-ce un

homme ou un lutin ? La forme insolite, aux allures de revenant, laissait nos deux Annamites fort perplexes. Que faire ? Attendre.

Au bout d'un quart d'heure, la petite ombre ressort de la jarre et se retire. Les indigènes, à pas de loup, suivent par derrière, et, au moment où elle franchit la porte de Roubiquet, ils voient, ô surprise, monsieur le secrétaire d'arrondissement en personne.

Le méchant avorton prenait ainsi tous les soirs un bain dans les jarres d'eau à boire de Bompard. C'était pour lui un complément de vengeance et une diminution de frais : le bain ne lui coûtait rien.

Le lendemain matin, Phu et le cuisinier vont, en grande solennité, demander audience à leur patron. Ils lui expliquent, avec toutes sortes de précautions oratoires, qu'ils savent enfin où l'eau passe, mais qu'ils ne peuvent dire qui c'est.

Pressés de questions, menacés d'être mis à la porte, ils finissent par déclarer, « puisque leur maître le veut », que monsieur le secrétaire d'arrondissement prend tous les soirs son bain dans une des jarres.

Le fait était si invraisemblable que le géomètre voulut s'en rendre compte. La nuit venue, il se mit en embuscade et vit, à l'heure marquée, ce que ses hommes avaient vu la veille.

L'idée lui prit de noyer le sale petit être dans la jarre même. Mais un éclair de réflexion lui fit entrevoir les graves conséquences d'un acte pareil. Ces premiers effets de la colère et de la stupéfaction passés, l'esprit amuseur de Bompard reprit le dessus. Il laissa filer Roubiquet bien résolu de lui jouer, dès le lendemain, un tour pendable.

C'était la veille du Têt. Depuis quelques jours déjà le géomètre concertait avec Thi-Nam un changement régulier de domicile. Il fixa l'époque au soir même, et, pour

donner plus d'éclat à la fête, il invita tout le poste à un gargantuesque réveillon franco-annamite agrémenté d'une surprise. Et comme ces messieurs faisaient tous les soirs leur partie chez Lai-Mon, il fut convenu qu'on se rendrait de là au logis du géomètre.

Roubiquet s'excusa de ne point sortir. Mais il promit d'assister au réveillon.

Dans la journée, Bompard se procura une brouette rembourrée d'un vieux sac à paddy ; en même temps, il fit confectionner, avec des débris de caisses à vermouth, quelque chose comme un couvercle de jarre en forme de chapeau.

Après le dîner, Bompard appela Phu et le cuisinier, leur donna un paquet de cordes, le couvercle et une instruction complète sur la manière de s'en servir, puis il se rendit à la partie de manille.

La rue Victor Hugo qui, d'habitude, vers les neuf heures, est absolument déserte, se trouvait ce soir encore toute

pleine de gens occupés à leurs derniers achats. Car, pendant les deux, trois premiers jours du Têt, les boutiques restent fermées, nul ne travaille ; pas de marché, ces jours là, on ne trouverait où acheter un œuf.

Comme avant-goût des artifices, des bombes et des fusées du jour de l'an, quelques gamins s'amusaient, du seuil paternel, à lancer des pétards dans les jambes des passants ; ou bien ils en allumaient un paquet et, pieds-nus, sautaient à travers ce monticule de crépitements, de feux et de fumées. C'est une façon de s'entraîner pour le Têt, cette grande fête religieuse, sociale, nationale, unique, qu'on peut résumer en deux mots : tchintchin et pétarade.

La table du mastroquet chinois était à sa place habituelle, au milieu de la voie, éclairée exceptionnellement ce soir là par quatre monumentales lanternes chinoises.

Quand Bompard se présenta, la partie

était déjà en train. Après avoir salué les camarades, il entra dans la boutique acheter quelques bombes et une formidable queue de pétards qu'il fit attacher sur le devant de la maison.

— Car, vois-tu, mon vieux Lai-Mon, il faut faire marcher le commerce. Et puis, c'est pas Têt tous les jours.

— Mais si m'sieu vouloir, moi y en a aussi feux d'Bengale.

— Comment, et tu ne les fais pas voir. Vite, amène, amène. Nous allons épater le populo.

Au milieu de cette conversation, arriva courant, essoufflé un des chaîneurs de Bompard. Il annonça d'un air effaré la prise d'un voleur caché au fond d'une jarre. Et, de la table, tous de s'écrier :

— Ce n'est pas étonnant, c'est toujours ainsi au Têt.

— Bompard, il faudra le souquer, et dur, celui-là.

— N'ayez crainte, j'y vais et je vous l'amène. Nous allons rire un coup.

En effet, vingt minutes après, les chaîneurs conduits par leur patron, escorté de ses chiens, roulaient sur une brouette, jusque devant la boutique de Lai-Mon, une jarre ventrue munie d'un couvercle étrange, tout contournée de cordes et de ficelles.

A la vue de ce cortège insolite, de l'énorme jarre qui semblait par moments exhaler des soupirs, de l'air vainqueur des coolies criant à qui voulait l'entendre : « nous l'avons pris... le voleur», les gens du voisinage, moitié flairant un tour, moitié craignant de se compromettre, se mirent prudemment à barricader leurs portes et à fixer les barreaux de bois des vérandahs.

Bompard fit déposer son bizarre colis en pleine rue, et, se tournant vers ces messieurs:

— Je vous ai promis une surprise. En voici le commencement. Le gaillard que je tiens là, n'est pas un voleur ordinaire,

c'est un misérable qui, depuis la sécheresse, prend tous les soirs son bain dans une de mes jarres et me laisse le reste d'eau pour boire et cuisiner. Si vous voulez, nous allons faire au gredin les honneurs d'une pétarade et, après, nous le reconduirons avec pas beaucoup d'habits sur le dos.

— Bravo ! Bravo ! C'est parfait !

Cependant tout ce mouvement, ce bruit, les aboiements des chiens avaient amassé la foule qui, de crainte de bousculades — toujours à prévoir avec les Barbares de l'Ouest — formait un cercle à distance respectueuse, les gamins aux pétards, bien entendu, au premier rang.

Bompard distribua les rôles. Espérasse proposa de reconduire le voleur avec des torches.

En un clin d'œil, la boutique d'une vieille qui vendait des menus objets de batellerie fut envahie et tous ses saucissons de résine enlevés. Pour la forme, elle se

mit à crier un peu mais accepta la piastre qu'on lui tendait ; sa marchandise valait bien vingt sous.

Chacun prit une torche et l'alluma. Comme il en restait une quantité, on les distribua aux gamins qui, soi dit en passant, sont les mêmes partout, en Cochinchine comme en France.

Quand tous furent à leurs postes, Bompard fit enlever le couvercle :

— Allons, vilain môme, sors de là dedans.

Rien ne bougea; au contraire, le voleur, pour se soustraire aux regards avides du cercle des curieux, s'était accroupi tout au fond. Si seulement il avait pu passer à travers ce fond et s'écouler par la terre !

— Allons!... Sors donc!... Ah! tu ne veux pas... Attends!... Et Bompard poussant vigoureusement la brouette contre la jarre, la fit voler en éclats.

A ce moment, les flammes de Bengale projetèrent leur vive lueur rouge sur la

place, le pétard-dragon se mit à frétiller, crépiter et cracher son feu dans toutes les directions; les bombes éclatèrent; les chiens se lancèrent en hurlant contre la jarre brisée, et l'infortuné Roubiquet, nu comme un ver, fou de honte et de peur, se dressa de toute sa petite taille.

Ce fut un ahurrissement général. Les indigènes poussèrent des tia-tia de surprise. Mais cela ne dura qu'un instant. Les Français partirent brusquement d'un formidable éclat de rire, et les petits porteurs de torche d'en faire autant; finalement le cercle tout entier couvrit de ses rires et de ses cris le bruit de la pétarade.

Bompard voyant le méchant laideron faire si piteuse figure, fut pris d'un scrupule de pudeur. Lestement il ramassa un bout de ficelle, le vieux sac à paddy, et, en un tour de main, le fixa aux reins de la victime qu'il poussa, sans autre forme de procès, droit devant lui.

Roubiquet, complètement abruti, les yeux hors de la tête, ne sachant plus ni où il demeurait, ni ce qu'il faisait, s'était laissé couvrir comme, maintenant, il se laissa entraîner par cette foule, gouailleuse jusqu'au délire, qui venait de se mettre en mouvement tout autour de lui.

Les Français, pour qui marche aux flambeaux et retraite ne font qu'un, se sont mis au pas derrière Roubiquet, et, faute d'instruments, entonnent la chanson connue :

De la retraite,
Voici l'heure,
Allons troupier, (bis)
Faut rentrer au quartier.
Le conscrit maladroit
Qui trop longtemps demeure,
Et laisse passer l'heure,
Sera puni par son sous-officier.

. . . .

Enfin, le cortège arrive devant la maison des secrétaires.

Mais alors c'est bien autre chose encore. Le géomètre avait fait éclairer *a giorno*, portes et volets grands ouverts. Il pousse l'infortuné Roubiquet dans la salle à manger et là, devant tout le monde — suite et fin de la surprise — il lui présente sa nouvelle congaï « Thi-Nam » qui, pour la circonstance, a revêtu un costume de noce éclatant, trois cai-ao de soie, l'un par dessus l'autre, rouge, blanc, bleu. Elle battait pavillon national. C'était patriotique et pratique à la fois. La malicieuse savait bien que le pavillon couvre la marchandise.

Cette présentation fut le coup de grâce. Roubiquet s'affaisa inerte sur le parquet.

On le coucha dans son lit, le confiant à à la garde de ses domestiques.

Puis l'on se mit à table et l'on festoya gaiement, bruyamment, jusque fort avant dans la nuit.

Le malheureux secrétaire d'arrondissement, revenu à lui, dut entendre les chansons animées, les bouchons de champagne qui sautaient, le choc des verres, les toasts dominés, de temps à autre, par des « vive Thi-Nam ! » « Vive Bompard ! »

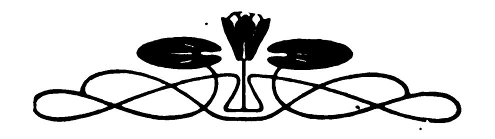
Le lendemain, Roubiquet fut pris d'une fièvre intense. On télégraphia au docteur de Soctrang qui dut constater un accès pernicieux. Il fallut faire chauffer la chaloupe et mener, au plus vite, le malade à l'hôpital de Mytho.

Quelques semaines après, Roubiquet partait en convalescence en France. M. Loucran de la Grenaillère, l'administrateur, fit un rapport sévère contre son inepte et lâche secrétaire, concluant à sa révocation pure et simple.

Ce ne sera pas chose facile, car il faudra compter avec des sénateurs, des préfets, des amiraux, des colonels de hussards, etc. On peut aisément révoquer quelque pau-

vre diable de gabelou, mais un fonctionnaire bien apparenté ? ! C'est difficile, très difficile.

Roubiquet est parti. Gageons qu'il reviendra et... avec de l'avancement.



ONG COP

Le vieux Phung était un rude chasseur devant l'Eternel, et quoiqu'il ne tint guère plus à Çakia-Mouni qu'au Grand Dragon, il ne négligeait pourtant jamais de se rendre les dieux propices au départ pour la chasse. Quelques bâtonnets odoriférents allumés devant l'image d'un Bouddha placide au visage encadré de longs pinceaux de poils noirs, un paquet de pétards brûlés sur le seuil de la paillotte, devaient lui assurer les faveurs du ciel. Il allait des fois jusqu'à s'engager à l'offrande d'un canard, et même d'un cochon si la chasse était heureuse. Mais, au retour, en homme avisé, il oubliait — foi d'Annamite — le plus sincèrement du monde, sa libérale promesse. Du reste, il n'en avait plus besoin.

Il faut dire aussi qu'avec ou sans tchin-tchin, Phung tenait sur la conscience le trépas d'éléphants, de buffles sauvages, de tigres, à ne plus savoir les dénombrer. Et l'on pouvait lui croire lorsqu'il racontait, en caressant sa barbiche grise, les chasses terribles dont plus d'une se trahissait, aux marbrures qui lui couturaient le corps.

Il avait fait ses preuves, et tout l'Ouest le connaissait pour un homme d'action. Personne n'eût été en droit de l'accuser de hâblage, si ce n'est le ventru seigneur Bouddha au nombril en rond de cible. Mais avec celui-là il est des accommodements, et Phung le savait.

A son grand regret, cependant, il n'avait plus guère occasion de ruser avec la divinité. L'âge et les douleurs commençaient à se faire sentir. Ses muscles d'acier trempé perdaient de plus en plus leur infatigable vigueur. Il avait dû renoncer à poursuivre des jours et des semaines le

gros pachyderme à travers les ajoncs de la plaine inondée. Maintenant, il se contentait d'attendre, patiemment, à l'affût dans le taillis des dunes, la venue d'un sanglier ou d'un chevreuil. Et malheur au fauve qui passait à portée.

Tout vieux qu'il devenait, la chasse restait sa vie, et comme il possédait quelque bien, il trouvait plaisir à distribuer aux uns et aux autres les pièces qu'il abattait. Jamais il n'oubliait les Français du poste.

Serviable, bon, estimé de près et de loin, le vieux chasseur d'éléphants ne pouvait soupçonner qu'il eut un ennemi sur terre ou seulement un envieux. Et pourtant — qui l'aurait pensé — il portait envie à Bompard, à ce farceur de Bompard. Les exploits de Phung l'empêchaient de dormir.

Mais aussi, il y avait de quoi. Phung, dans le cours de ses expéditions, avait tué, pour de bon, des tigres, des buffles,

des éléphants ; Bompard n'en avait même jamais vu. L'Annamite se servait d'une sorte de fusil de rempart, modèle antédiluvien ; le Français possédait un hammerless de l'Exposition et un winchester à dix-huit coups. L'un s'en allait seul et rapportait du gibier ; l'autre chassait avec un couple de chiens superbes et revenait bredouille. C'était désespérant.

Mais ce qui humiliait le plus l'ami Bompard, c'est quand, au retour d'une chasse malheureuse, il recevait de Phung un cuissot de chevreuil ou un quartier de sanglier. Certes, le bon vieux n'y mettait aucune malice, mais le géomètre y flairait tout un enfer d'ironies et d'arrière-pensées. Cependant comme il n'osait blesser un homme estimé de tous et que la grande Thi-Nam raffolait de venaison, il avalait son dépit en silence, acceptait le cadeau, et cherchait à se persuader qu'un jour viendrait où il aurait sa revanche.

Le géomètre avait raison, car ce jour vint ; quant à la revanche...

Un beau matin, tout Baclieu fut mis en émoi par l'affreuse nouvelle que le tigre avait enlevé un maraîcher chinois des dunes. L'événement s'était répandu comme une traînée de poudre. Au marché, dans les rues, dans les maisons, partout on en parlait. Une oreille quelque peu attentive eût entendu, à chaque pas, les mots « ông cop » (seigneur tigre) prononcés sur tous les tons que peuvent inspirer à l'âme humaine la crainte et le respect.

Bompard sut la nouvelle de très bonne heure. Son cuisinier, au retour du marché, s'était hâté de lui raconter l'impressionnante histoire.

— Ong cop, et il dit ces mots d'une voix humble, presque basse — on ne sait jamais ce qui peut arriver, le tigre n'aurait qu'à l'apprendre, et... enfin, la prudence... vous comprenez — ông cop, li venir, cette nuit, manger cinois, à la mer.

Puis il raconta par le menu comment les choses s'étaient passées Et ce ne pouvait être que la vérité... tout le monde le disait. Evidemment, vérité de tout le monde ; ce qui n'est pas toujours vérité de fait. Surtout en cette occurence, car le tigre n'aime pas les gêneurs et, comme d'habitude, il avait opéré sans témoins.

La seule chose qui fût certaine, c'était la mort du malheureux qu'un besoin, sans doute, avait fait sortir de sa paillotte et qui enlevé presque aussitôt par le félin, ne jeta qu'un déchirant cri d'agonie à travers le calme de la nuit. Ce cri et des taches de sang, qui permirent de retrouver quelques débris de l'infortuné, étaient, en réalité, tout ce qu'on avait vu et entendu.

Bompard exultait, la partie s'offrait belle. Car le tigre ne manque point de revenir où il a trouvé une proie. C'était l'occasion ou jamais d'éclipser le vieux Phung. Sans perdre un moment, il s'occupa de ses

armes. Elles furent démontées, visitées pièce à pièce, fourbies, graissées, huilées dans toutes les parties. Et les amis venus, à la sortie des bureaux, lui demander l'apéritif, le trouvèrent, au milieu de son arsenal en train d'affûter un criss malais.

Cela ne surprit personne.

— Quand y allez-vous !

— Eh ! mais, ce soir même.

On lui crut sur parole.

Un proverbe dit que la nuit porte conseil. Ne ferait-il pas mieux d'affirmer que c'est le sommeil ? Quand l'homme dort, le corps se refait des fatigues, les nerfs se détendent. Au réveil, l'esprit reposé perçoit mieux les choses, sa judiciaire en devient plus nette, plus sûre. C'est d'ailleurs ce que ressentit Bompard.

Comme pour cette veillée mémorable toutes ses facultés n'allaient pas être de trop, il jugea prudent de les ménager.

Après un copieux déjeuner — il devait manger moins le soir pour être plus alerte — le géomètre fit une bonne sieste qui se prolongea fort tard dans l'après-midi.

Au réveil, il reprit le cours des idées préparant son plan. Alors les difficultés surgirent. Où se mettre à l'affût ? Dans le jardin des Chinois, dans le taillis ? C'était de la folie par cette obscure nuit de nouvelle lune ; le tigre s'avisant de venir par derrière, de chassé deviendrait chasseur. Dans la paillotte des maraîchers ? Certes on y serait à l'abri, mais impossible de rien faire sans sortir et, encore un coup, par cette nuit, noire comme dans un sac, on pouvait manquer la bête qui alors... brrr !...

Oh ! ce n'est pas qu'on craigne le tigre. Jamais. On a du biceps et du sang-froid qué ; mais, enfin, un tigre n'est pas un homme, ça n'entend aucune raison, vous prend en traître ; et puis un accident est si vite arrivé.

Après mûre réflexion, Bompard résolut de se faire construire tout d'abord une grande cage en bambou épineux — simplement pour ne pas être surpris — et d'attendre l'époque de la pleine lune.

C'était très bien ordonné et cela eut immanquablement abouti au plus éclatant des succès, si cette brute de tigre n'avait, dans la soirée même, dérangé tout le plan.

Mis en appétit par sa prise de la nuit d'avant, l'animal était revenu à la brune, et sans attendre que les Chinois se fussent enfermés chez eux, il avait bondi sur un vigoureux garçon attardé dans les plates-bandes du jardin. Mais son coup ne lui réussit pas comme la veille. Le Chinois, quoique cruellement déchiqueté, se débattit, cria, les voisins accoururent et leur tapage décida la bête à lâcher prise.

A l'aube, les camarades transportèrent le blessé au chef-lieu. Il était dans un état pitoyable.

La population commençait à être consternée. Les plus malins criaient au sortilège. Il fallait aviser. Les autorités prirent des mesures.

Le village, représenté par ses notables, fit les grands laï dans la pagode. La congrégation de Triêu-Châu, dont relevaient les deux victimes, organisa une procession solennelle à travers les rues de Baclieu. L'administrateur, en barbare de l'Ouest, envoya sur les dunes tous les miliciens disponibles avec leurs carabines Gras, les gibernes bourrées de cartouches ; il leur adjoignit les cantonniers armés de lances et tous les volontaires de la population.

La troupe partit bien dans le plus complet désordre, mais, en revanche, elle fit énormément de bruit. Sur les lieux, le gong, battu à tour de bras, donne du cœur aux moins hardis. Finalement, la masse s'ébranle serrée, vaillante, et « en avant » dans la jungle.

On ne vit même pas un chat.

Pendant ce temps, Bompard s'occupait, avec non moins de fracas, à la construction de sa cage. Les habitants venaient voir, les amis aussi. On raillait bien un peu ; pas très fort, car il y avait... les biceps ; et puis le géomètre aurait pu demander aux railleurs pourquoi ils n'y allaient pas eux-mêmes.

Phung, de son côté, s'était procuré des pieux et, sans bruit, construisait un piège sous le gros tamarinier dans les broussailles qui limitaient le jardin des maraîchers.

On ne prit trop garde aux faits et gestes du vieux, souvent entrevu dans ces parages et qui, d'ailleurs, avait déclaré lui-même n'avoir plus assez de sûreté de mouvements pour aller au tigre.

La cage fut prête dans les quarante-huit heures, tant les ouvriers y mirent de bonne volonté. Bompard aurait bien préféré moins de diligence — à cause de la lune —

mais, enfin, elle était prête, et il pouvait d'autant moins la laisser chez lui que l'administrateur vint voir.

— Bompard, il faut tuer ce tigre, je compte sur vous.

— Eh !... certainement, monsieur Loucran, j'irai.

L'administrateur le prit au mot et lui envoya sur l'heure du monde pour transporter le meuble à la mer.

Bongré, malgré, le géomètre, armes sur les épaules, à la ceinture, partout, suivit son invention.

Moustache et Passepoil, le nez en l'air, la queue en trompette, gambadaient joyeusement autour de leur maître. Pauvre Passepoil, c'était sa dernière promenade.

Une fois arrivé, Bompard fit placer la cage et attendit le soir pour s'y enfermer, les chiens faisant bonne garde autour du nouveau logement.

Pas plus tôt la nuit venue, qu'une voix

rauque, formidable se fit entendre, tout près, dans le fourré... Aouu !... Aouu !... Aouu !...

L'homme comprit. Le doigt sur la détente, respirant à peine, il attendit..... Aouu !... Aouu !... et, plus rien.

Au bout de deux minutes qui lui parurent longues comme deux siècles, il perçut, tout près, un hurlement plaintif, étouffé aussitôt... C'était Passepoil qui venait de suivre le chemin du Chinois.

Quant au tigre, il ne se laissa pas voir autrement.

Au petit jour, Bompard rentra chez lui fort maussade, mais se promettant de revenir. Au reste, son plan était arrêté. Puisque le tigre venait manger les chiens, il en mettrait un près de la cage, et... l'on verrait bien.

En effet, à la nuit, il reprit son poste ayant attaché un chien annamite aux barreaux du logis.

Mais, comme pour le narguer, ông cop ne donna pas signe de vie. Depuis des heures déjà il guettait, lorsque, soudain, un bruit de branchages froissés le mit sur le qui-vive. Presque aussitôt il vit dans l'obscurité une masse confuse bondir devant lui.

Cette fois ça y est.

Ajuster la bête et lui envoyer les deux coups de son hammerless fut l'affaire d'un instant.

La masse s'abattit :

— Toi, tu ne mangeras plus personne.

Vérité de fait cette fois, mais « personne » était de trop. Car la victime n'avait de sa vie mangé autre chose que de l'herbe. Il venait de tuer le bufflon des maraîchers.

Au jour, le géomètre reconnut sa méprise ; les Chinois aussi. Ils lui présentèrent la carte. Trente dollars !... sinon réclamation, procès, scandale et le reste. Il fallut s'exécuter.

Cette fois, Bompard en avait assez. Il reprit le chemin de la maison, jurant bien qu'on ne l'y reprendrait plus.

Déjà, il venait de faire quelques centaines de pas, lorsqu'il vit s'approcher, moitié trottant, moitié galopant sur leurs petits chevaux annamites, des visiteurs auxquels il ne s'attendait guère.

C'était, tout d'abord, la sémillante madame Loucran de la Grenaillière, élégamment serrée dans un léger dolman de flanelle, robe longue, chevelure flottant au vent, casque colonial en tête, avec des petits airs de cuirassier, charmant, charmant, charmant !

A la suite venaient les magistrats, Monsieur Loucran, le percepteur, enfin, tous les Français du poste ; puis les autorités indigènes, quelques notables, les deux chefs de congrégation ; bref, tout ce qui avait pu trouver une monture s'était joint à la cavalcade. Loin derrière, accourait le

commun suant, soufflant ; chacun voulait arriver premier, voir d'abord.

Madame Loucran n'eut pas plus tôt aperçu le géomètre, que brandissant sa fine cravache, elle lança un hip !... hip !... répété par toute la suite.

— Hourra pour Bompard ! Vive le chasseur de tigres !

Si jamais on vit un homme ahuri, ce fut le brave Bompard. Savait-on déjà l'histoire du buffle, voulait-on le mystifier, ou bien... aurait-il, par hasard, tué le tigre sans le savoir ? Té, avec ces fusils de l'Essposition...

En tout cas, il était fort embarrassé et ne savait absolument pas s'il devait se fâcher ou rire.

— Mais, monsieur Bompard, vous n'allez pas rester là, je pense, conduisez-nous à la trappe. Voyons, pas de fausse modestie, faites-nous voir votre capture.

Et ces messieurs, joignant leurs instances

à celles de madame Loucran, obligèrent le géomètre à rebrousser chemin.

La situation ne laissait pas que de devenir étrange. Le tigre venait d'être pris dans un piège, par lui, Bompard... quel comble ! Il n'était pourtant pas somnambule.

Si seulement il avait eu la moindre lueur sur toute cette histoire. Il allait se creusant la tête, répondant par monosyllabes, ou ne répondant pas du tout, aux questions qui pleuvaient autour de lui. Son embarras grandissait à mesure qu'on approchait.

Les visiteurs étaient arrivés à la paillotte des Chinois et le géomètre ne savait plus à quel saint se vouer. Heureusement, ce saint lui apparut sous la forme du vieux chasseur d'éléphants qui, s'approchant de Bompard, lui prit la main et dit fort gentiment :

— Monsieur géomètre beaucoup fatigué, rester ici, Phung conduire madame, messieurs au piège.

Bompard commençait à voir clair. Avec force il serra la main ridée de l'excellent homme :

— Merci, Phung, j'irai avec toi.

Le monde s'en vint le long du jardin, pour éviter la brousse épaisse et, là-bas, sous le tamarinier, on vit le piège avec un tigre superbe dedans.

Les gens firent cercle autour. Bompard profita du moment où tous les yeux étaient fixés sur l'animal, pour tirer Phung à part, et lui demander quelques mots d'explication.

Rapidement celui-ci le mit au courant. La bête était entrée au piège dans la soirée déjà. Le chasseur d'éléphants, qui épiait sous une hutte à l'extrémité du jardin, avait entendu la trappe s'abattre et le tigre faire des efforts pour sortir de son étroite prison. Après s'être assuré que la bête était bien enfermée, il avait envoyé un maraîcher voisin — chez lequel il passa la

nuit — prévenir l'administrateur. Et, comme le Chinois ne voulait pas aller, il expliqua que c'était l'ordre du géomètre, l'avertissant qu'il aurait du traï s'il ne partait pas tout de suite.

Bompard qui, en somme, était sensible et droit, apprécia toute la délicatesse de procédé du vieux chasseur. De nouveau, il lui serra la main et ne sut que dire, tant il était touché :

— Phung, tu vaux plus que moi.

Entré-temps, la foule était arrivée, un piquet de miliciens et des coolies également. Tout ce monde gesticulait, criait, se bousculait à qui mieux, mieux. Les malédictions tombaient comme grêle sur le prisonnier. Les femmes surtout, la bouche barbouillée de bétel, ne tarissaient pas, crachant, avec leur salive rouge, les plus grossières injures sur le souverain captif.

Ce tapage aurait pu durer longtemps

encore si l'administrateur n'avait donné des ordres pour ramener la bête.

A coups de badine, les miliciens firent écarter la foule, les coolies poussèrent la cage de Bompard — elle servait donc à quelque chose — contre la trappe. Un paquet de pétards jeté dans le piège décida l'ông cop à changer de logement. Il protesta bien, mais, comme il le fit derrière les barreaux, ces impudents coolies n'en tinrent aucun compte et achevèrent de disposer la cage pour le transport.

Sitôt paré, vingt hommes soulevèrent le fardeau et prirent le chemin de l'inspection, escortés d'une populace pour l'heure aussi téméraire, aussi insolente que la veille elle était humble et plate.

En route, le cortège grossit encore et c'est sous des flots d'insultes que le royal détenu traversa le grand pont de Baclieu. Au pied de la rampe, les porteurs firent halte pour respirer un peu. Les boutiquiers

chinois, les bateliers, la valetaille, tous ceux qui n'avaient pu venir jusqu'à la mer, se précipitèrent à l'envie pour voir « ce scélérat », « ce pirate », « ce bandit ».

Le pansu marchand de thé Tchou-Ky, éventail en main, la natte roulée autour du cou, s'était fait ouvrir un passage pour se mettre tout devant. Thi-Sao, la vendeuse de soupe, le bâton de charge sur l'épaule, ayant d'un côté une énorme terrine de bouillon aux vermicelles de riz, de l'autre les tasses et les bâtonnets pour la clientèle, avait profité de la trouée pour se glisser derrière le marchand de thé et lancer de sa voix éraillée une injure ordurière au prisonnier.

Le tigre qui, jusque là, n'avait eu pour cette plèbe éhontée qu'un suprême dédain, finit par perdre patience. Ramassé dans un coin de la cage, il se jeta rugissant sur les barreaux de l'autre bout.

La foule, comme frappée d'une décharge

électrique, eut un cri de terreur et un impétueux mouvement de recul, qui occasionna une culbute générale. Les gros roulèrent par-dessus les petits. Thi-Sao, renversée par Tchou-Ky, se rattrapant à la natte d'icelui, faillit l'étrangler ; et le gros homme, butant contre les paniers, alla s'asseoir dans la terrine de soupe aux vermicelles de riz.

Comme toujours, la milice remit les gens sur pieds... à coups de badine.

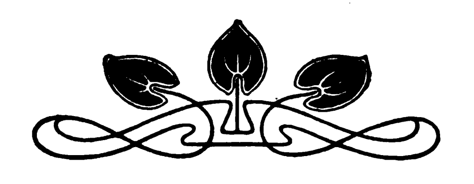
Enfin la cage finit par entrer à l'inspection, où la cavalcade l'avait précédée. L'heure était avancée et tout le monde avait bon appétit, aussi l'administrateur retint ces messieurs à déjeuner. Le vieux Phung en fut.

A la fin du repas, Bompard prit la parole et, avec sa verve de Méridional, raconta gaiement sa jalousie passée contre Phung, ses insuccès, les procédés du vieux chasseur à son égard, et fit remarquer,

chaleureusement, que dorénavant Phung ne serait plus pour lui un simple Annamite, mais un vrai ami, un camarade. Il termina en buvant à la santé du brave chasseur d'éléphants.

Le vieux Phung qui ne voulait pas être en retard de politesse se leva à son tour :

— Pardon, monsieur géomètre, bon ventre, Phung aimer Français toujours parler beaucoup bon, vouloir Annamite penser même chose Phung ; tous faire grands et petits frères, et tous beaucoup contents, crier toujours « vive la France ! »



LES ENNUIS DE HOLY-FLOWER



— Que ça m'ennuie ! Que ça m'ennuie !... Payer quatre-vingts bons dollars un coffre-fort incombustible et voir après qu'il est en bois et tôle !... Si seulement je pouvais l'ouvrir... voilà qui est bien pis. Hier soir encore j'y mets de l'argent, et maintenant, plus moyen de remuer la porte.

— Ma vieille branche, il faut t'en prendre à qui te l'a vendu.

— Celui qui me l'a vendu ? !... Il est en route pour France !... Si jamais je le revois... cet infect Trifouille !...

Et le brigadier Holy-Flower continuait de se répandre en invectives de toutes sortes sur son astucieux vendeur. Il eût continué des heures durant si le collègue

Chalin avait bien voulu l'écouter ; mais, celui-ci, impatienté, ne se trouvant ni d'aide ni de conseil, finit par serrer la main au camarade qu'il laissa seul à ses maugréantes réflexions.

— C'est égal, me voilà bien planté, grogna-t-il dès que Chalin eut tourné le dos, et, pour la vingtième fois, il introduisit la clef dans la serrure *brevetée s. g. d. g.* essayant, en vain, de dégager les pênes.

Mais, avant d'aller plus loin, il est bon de dire pourquoi ce simple argousin avait l'emploi d'un coffre-fort. C'est qu'il cumulait avec ses fonctions de brigadier, chef de la police des mœurs, l'innocente petite industrie de prêteur contre gros intérêts.

Maintenant, comment s'était-il constitué l'outillage indispensable ? Voilà son secret. A ceux qui insistaient, il répondait invariablement :

— Des économies de pêche.

Et les mauvaises langues d'affirmer que

jamais Holy n'avait vu Terre-Neuve ; puis, il n'y a pas que de ce côté qu'on pêche les morues.

Le fait est que le brigadier, sorte de quarteron mauricien naturalisé français, avait un passé fort peu tiré au clair. Néanmoins, ses plus implacables ennemis n'étaient jamais parvenus à rien établir ni prouver. Aussi toutes ces histoires de pêche et de poissons ne devaient être que d'ignobles racontars.

Au reste, tout capitaliste qu'il était, le policier Holy-Flower n'en avait pas moins des instincts généreux. C'est ainsi qu'il voulut bien faire le bonheur d'une mignonette peau jaune, à laquelle il comptait chichement les sous, c'est vrai, mais qui, en revanche, jouissait du droit de lui tenir son ménage en parfait état. Il avait même pris charge d'entretenir la maman, une brave vieille connue dans le pays sous le nom de mère My-Tho.

Comme toujours, les envieux mordaient à belles dents la réputation de la bonne femme. Ils n'en disaient rien moins que des monstruosités et, chose plus horrible encore, tout le monde y ajoutait foi. Mais, moi, qui ne suis pas tout le monde, je n'en crois absolument rien. D'ailleurs Holy-Flower était bien placé pour savoir la vérité, et s'il avait reçu la baya sous son toit, c'est que, pour sûr, elle en était digne.

Fiévreusement, le brave homme poursuivait, s'escrimant avec sa clef contre le coffre. Et cric... et crac... et encore crac... Il fit tant que la pauvre clef, faussée à son tour, ne se laissa plus retirer de la serrure.

Ce nouvel accident mit au complet le désarroi du brigadier. C'est que, maintenant, il ne pouvait même plus quitter la chambre. Déjà il voyait un chançard de larron se bourrer les poches de dollars, de

billets, et prendre le large. Ça lui donnait froid, ça lui donnait chaud, et les gouttes de sueur qui perlaient au front grosses, serrées, se réunissaient en filets giclant le long des tempes et des joues. A le regarder on eût dit qu'il pleurait à chaudes larmes.

Après avoir arpenté quelque temps la pièce, essayant, dans son trouble extrême, de réfléchir et d'aviser, il finit par s'arrêter devant le bureau, griffonna quelques lignes et appela sa chère petite Thi-Tin.

— Tiens, ma fille, cours chez Hugues et Baudrier. Tu attendras la réponse.

Une heure plus tard, il reçut un billet l'édifiant sur sa demande : «..... prix de l'ouverture *trente piastres*..... la remise en état vous reviendra plus cher qu'un coffre-fort tout neuf..... »

— Très bien. Et vous croyez, messieurs, que je coupe là-dedans ? Ah ! jamais de la vie. Faites votre boniment à d'autres ; quant à moi, j'invite Bobèche, et, pour un

déjeuner, mon coffre sera ouvert. Après nous verrons.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Un agent indigène fut chargé de porter le billet :

A Monsieur
Monsieur Bobèche
Canonnier de 1re classe à la 8e batterie
Caserne d'Artillerie
En ville

Le lendemain matin, dimanche, l'excellent Bobèche, serrurier dans le civil, canonnier-pointeur dans le militaire, flanqué du cocardier Rata, lui ajusteur de batterie et très appréciateur du sexe, vinrent en grande tenue, quelques outils roulés dans un journal, répondre à l'appel insinueux du brigadier en détresse.

Et voilà les artilleurs, manches de chemise retroussées, bec-d'âne d'une main, rivoir de l'autre, burinant à coups redoublés l'épaisse carcasse.

Holy suivait d'un regard anxieux avec des « pas trop fort », « attention, vous allez tout briser », auxquels répondait invariablement un écho :

— As pas peur. As pas peur.

L'un après l'autre, toute la famille était venue. La mère My-Tho d'abord, suivie de près par l'aimante Thi-Tin, grâcieuse, accorde, une fleur de frangipanier aux cheveux, qui regardait par dessus l'épaule de sa bonne maman, le coffre-fort ? Non, mais les blondinettes moustaches frisottées, les appétissants bras musclés et blancs du superbe Rata.

Quelle différence entre cette chair si mâle, si fraîche, et la vieille peau chocolat-clair de son chafouin de mari. Certes la petite annamite, avec sa minuscule cervelle de colibri, ne faisait point de si précises comparaisons. Elle voyait une chose qui flattait son regard, excitait sa sensualité et, instinctivement elle la désirait.

L'ajusteur de batterie, l'œil au guet, n'avait pas été long à reconnaître cette féminine convoitise, et, tout en manœuvrant le ciseau à froid, son esprit s'allumait, évoluait, cherchant ferme la réalisation d'un tête-à-tête.

Mais le brigadier, lui aussi, avec sa méfiance de détective, avait vu et... ça l'ennuyait.

Enfin, une partie du coffre ayant cédé, la porte fut bientôt ouverte.

Holy respirait.

— Et maintenant, garçons, à table.

Quelle table ! Une boîte de sardines, un kary indien, oh ! mais, tout ce qu'il y a de plus indien, et deux litrons de gros bleu ; un par homme, lui, Holy, n'en buvait pas... rapport à sa gastralgie.

— C'est là ton déjeuner, mon vieux ? ! Malheur, j'mange pas ça, moi.

— Ni moi non plus, oh ! là, là.

— Mais... c'est... c'est pourtant bon le kary.

— Bon pour des chettys, possible, reprit Bobèche glacial, nonobstant les trente-cinq degrés à l'ombre. Seulement ne te fais pas de bile, nous trouverons à briffer. Passe-moi mon sabre, Rata, allons chez Ollivier.

Cette brusque résolution était loin d'arranger les choses. Avec le coffre tout béant, la situation devenait critique. C'est qu'il n'y avait chez le brigadier aucun meuble assez solide, rien qui pût se fermer convenablement à clef, depuis qu'il s'était débarrassé de l'antique caisse à munitions, lestée de plomb, qui lui servait naguère encore.

L'avaricieux bonhomme se sentit spontanément envahir d'un désespoir harpagonesque, immense, dissimulé à peine sous son exclamation habituelle :

— Que ça m'ennuie ! Que ça m'ennuie !... Voyons, les enfants, vous n'allez

pas me laisser la caisse ainsi ouverte, soyons raisonnables.

— Ah ! tu comprends, c'est l'heure de la soupe, faut partir se caler les joues. Mais ne t'inquiètes pas, nous reviendrons... dimanche prochain.

Pour le coup, Holy n'y tint plus, et se mettant au travers de la porte :

— Ne partez pas, pour l'amour du bon Dieu ; ne partez pas, je vais vous faire chercher un déjeuner à l'hôtel.

— C'est bon, c'est bon, ne te donne pas tant mal, nous irons le manger à l'hôtel même, et nous serons certains de le composer à notre façon.

Le besoin rend ingénieux, s'il n'apprend à faire des sacrifices. L'usurier Holy, comme un homme qui va se noyer, cramponné aux poignets des deux artilleurs, finit par leur proposer d'envoyer l'un d'eux chez Ollivier choisir les plats.

— Eh bien ! soit, dit Rata, j'y vais, fais

venir un malabar. Mais donne-moi un homme de corvée.

Nouvelle exigence, toute imprévue pour le banquier-brigadier. Il n'y avait chez lui ni boy, ni cuisinier, les deux femmes s'occupant seules du ménage. Aussi ne put-il que proposer la belle-mère.

— Jamais elle ne s'en tirera toute seule, la maman.

Et celle-ci appuyant la remarque du suave canonnier, demanda très ingénument à se faire aider par sa fille.

Recrudescence d'ennuis pour Holy, mais que faire ? Pas moyen d'éviter le cas. Heureusement que la mère My-Tho accompagnait la petite, mais c'est égal... ça l'ennuyait tout de même.

Le malabar venait d'arriver. Les deux femmes s'y embarquèrent, Rata suivit, et Holy, qui n'osait fixer le prix du déjeuner par crainte d'un lâchage définitif, remit

au canonnier un beau billet de vingt dollars, non sans lui recommander de rendre la monnaie. Et là-dessus :

— Cocher, *di maou, maou*, hôtel Ollivier.

La voiture n'avait pas encore tourné au coin, que la bonne maman My-Tho vint s'asseoir devant et priait l'artilleur de prendre place à côté de sa fille, car « ce n'est pas l'usage qu'un monsieur français soit assis devant et une vieille femme annamite au fond. Les passants ne savent pas et ils en rient. »

Rata, la chose est claire, ne fit ni une ni deux, et se frotta de son mieux contre la charmante Thi-Tin. Tantôt c'était l'épaule, tantôt le genou, tantôt la cuisse, et le corps tout entier. Le chemin est si raboteux et les malabars ont de si mauvais ressorts.

Enfin, les voilà rendus. Lestement le menu extra-soigné, vins et tout, fut empilé dans le véhicule. L'addition réglée, il restait encore quelques piastres et Rata,

aussi généreux que vaillant et beau, les tendit à la maman My-Tho :

— Garde ceci pour toi, et pense que c'est fête aujourd'hui.

L'excellente femme s'empressa de faire disparaître dollars et sous dans la ceinture de son pantalon et comme elle, première, montait en voiture, elle s'aperçut — cela se comprend — que les piles de plats, les bouteilles laissaient tout juste une seule petite place.

Encore un cas non prévu, mais du moins guère embarrassant alors qu'on sait y mettre de la bonne volonté, et tous trois en avaient à revendre. Un deuxième malabar fut hêlé ; enfin, pour ne rien déranger, la maman resta avec les assiettes en tête de file.

Le retour cependant fut accidenté. On était à l'époque des pluies. Le grain journalier venait de s'abattre en trompe, furieux, crevant la nuée comme pour un déluge.

Vivement, il fallut tirer vitrage et volets, pour ainsi continuer la route comme dans une vraie boîte à hannetons, sans lumière ni espace. Cela dura un bon quart d'heure, soit tout le long du trajet.

Holy, en voyant s'arrêter le double équipage, ne fut pas content. Il le fut moins encore lorsqu'il vit descendre de la seconde voiture sa jaune moitié, le chignon sur l'oreille, plus de fleur aux cheveux.

— Oui... estimes-toi très heureux qu'elle n'ait perdu que sa fleur, par ce temps d'orage. J'ai cru le moment que les chevaux s'emballaient. Vrai, je t'aurais voulu voir à ma place..... De quoi, de quoi, de la monnaie ? Mais j'en ai pas, de monnaie ; j'ai payé et puis v' là tout... Ah ! tu sais...

Et Rata laissant tomber sa large poigne sur l'épaule fuyante du maigriot brigadier lui fit sentir, tout en parlant, la vigueur d'un argument bien capable de mâter et les accès d'humeur et ceux de jalousie.

Holy comprit, ou plutôt, sentit le lourd poids de l'argument, et quoique ça « l'ennuyât » outre mesure, il jugea prudent de changer de conversation avec ces mauvaises têtes d'artilleurs.

Le déjeuner, prestement servi par les deux femmes, offrit le plus facile des prétextes.

— Allons, les enfants, assez causé, mangeons si vous voulez.

— Ah ! mais j'te crois, dit Bobèche qui prit place en faisant voltiger la jambe par dessus le dos de sa chaise.

— Et chacun se sert sans façon, c'est entendu.

Je laisse à penser l'honneur au menu que firent nos estomacs de canonniers de vingt-deux ans, et cet autre estomac d'usurier avare qui jamais ne mangeait ni ne buvait son saoul—rapport à sa gastralgie; mais qui, pour le coup, et à cause d'elle sans doute, se versait le *château* *** à plein bord.

« Après tout, ce serait une stupidité si je n'en profitais pas... qu'au moins je prenne ma part », se disait *in petto* le famélique grigou.

Le repas se prolongea tout le long de l'après-midi et jusqu'au soir. Holy-Flower, à force de prendre sa part, avait fini, de chocolat-clair, par devenir abominablement gris.

Les artilleurs eux aussi commençaient à être très gais. Rata, entre deux lambées, aguichait la petite annamite, et le timide Bobèche lui-même s'était enhardi jusqu'à passer le bras autour de la taille étique de la belle-maman. Mais la vue du coffre mutilé l'avait rappelé à la parole donnée. Il décida son camarade à lâcher un moment l'amoureuse Thi-Tin, et tous deux, à grand renfort de clous, de vis et de coups de marteau avaient bouché de leur mieux la brèche faite le matin. Seulement pour fermer la porte ?... Pas de clef et une serrure à moitié détra-

quée, dont le bec de cane seul jouait encore.

— Hé, mon vieux, qu'est-ce que tu en penses ? Faut-il fermer la porte ?

— Je pense... je pense... se mit à bredouiller Holy qui poursuivait à travers les fumées du vin une réponse insaisissable. Je pense... si nous buvions un coup ?

— Eh ! blagueur, il n'y a plus rien, tu le sais bien. Si c'est pour te moquer, pas la peine, espèce de vieux pingre.

L'épithète produisit l'effet du coup de fouet qui relève. Cette fois Holy trouva la réponse :

Vous saurez, jeunes guerriers, qu'ici, quand y en a plus, y en a encore.

Et, d'un pas très mal équilibré, il tituba jusqu'à l'armoire d'où il tira triomphant, de derrière les pantalons et les paletots blancs, deux antiques bouteilles de Cliquot — quelque vieille économie de pêche, hein ?

On se remit à boire et à chanter.

Au deuxième verre, Holy eut son plein. Il roula sous la table.

Bobèche, quoique bien parti, n'avait pas encore complètement perdu son sang-froid. La porte du coffre était restée là et, comme toutes les portes, voulait être ouverte ou fermée. Un grand coup de pied du canonnier pointeur la ferma ; puis il revint à table remplir les verres pour trinquer avec la mère My-Tho.

C'est qu'il y tenait. La vieille refusait énergiquement de boire. Mais Bobèche s'obstinait. Il voulait que tout le monde « soye » gai, et si le gosier de la brave femme n'en reçut que peu, la gorge et la chemisette en eurent bien davantage.

Rata, le moins emmèché des trois, lui, avait cligné de l'œil à Thi-Tin et s'était retiré dans la chambre à coucher.

— Aux armes ! Bobèche, dix heures

moins le quart, et il nous faut une bonne demi-heure pour rentrer. Allons, vite, boutonne-toi...

— Et, maintenant, au pas gymnastique... Bonsoir la compagnie.

Le soleil était déjà haut quand le brigadier ouvrit des yeux qui, à travers une foule de taches multicolores papillonnant en tous sens, eurent bien de la peine à reconnaître la topographie de l'endroit. Et les idées, elles aussi voltigeaient, dansant une sarabande échevelée où se confondaient avec les incidents de la veille, les points rouges, bleus, verts qui passaient devant le regard. Holy parvint difficilement, mais quand même, à se rendre compte, tout d'abord, qu'il avait un colossal mal aux cheveux, ensuite qu'il se trouvait sous sa table à manger, et dans l'humidité encore.

Ce n'était évidemment pas une position à garder. Il s'en tira, pour commencer, à

quatre pattes, et puis sur les deux jambes, passa dans le coin de paillotte qui lui servait de cabinet de bain et se plongea dans une baille pleine. La fraîcheur de l'eau rétablit quelque ordre dans son raisonnement et sa vision.

Aussi, après s'être un peu remis, songea-t-il, en premier lieu, à son coffre.

— C'est qu'il est fermé, foud !... Et mon argent ? Foud!... Est-il dedans... ou dehors ?...

Il eut un moment de poignante angoisse. Après réflexion, il pensa que les jeunes gens avaient fermé en quittant la maison.

— Seulement... peut-on se fier à ces... à ces artilleurs ? Que ça m'ennuie ! Que ça m'ennuie !... Voilà qu'il me faudra faire ouvrir encore une fois.

Cependant, les taches multicolores étaient revenues, et avec elles la danse giratoire de toutes choses. Holy eut le mal de mer dans toute sa cruelle désobligeance. Il

se traîna vers le lit, où dormait, encore très fatiguée des émotions de la veille, la gentillette Thi-Tin ayant à son côté... la permission de dix heures de Rata.

Nouvel en... mais non, il n'avait plus la volonté de s'ennuyer, l'infortuné. C'est la position horizontale qu'il cherchait, rien que ça.

Peu de chose, en vérité, et pourtant il ne lui fut même pas permis de goûter ce repos si désiré. Car il ne se trouva pas plutôt allongé que son collègue Chalin vint le secouer « par ordre ».

— Holy, debout, il y a le patron qui te fait demander tout de suite. Et ouvre l'œil, il est furieux contre toi. Il veut savoir pourquoi tu n'es pas venu au rapport, pourquoi tu n'as pas pris le service hier soir, et encore beaucoup d'autres choses qu'il veut savoir.

Mais le collègue n'avait pas l'air de songer à se rendre aux ordres du commissaire.

Il était si mal à l'aise ! Chalin fut obligé de le tirer par les pieds hors du lit.

— C'est qu'il n'y a pas. Il faut y aller. Remets-toi donc, crénom, tu n'es pas un conscrit.

Et le bon Chalin, voyant que son allocution ne produisait aucun effet, réfléchit à une médication de son codex à lui. Etant jeune, il avait étudié quelque peu le latin et se croyait, pour cette raison, très apte à faire un apothicaire.

— Le poison tue le poison, si je lui faisais prendre un coup de sec ?

Justement la bouteille de *Rhum des îles* se trouvait à portée. Chalin en versa deux doigts dans un verre :

— Allons, *similia similibus curantur*, avale-moi ça.

Similiabus.. rend dur... mais j'ai tout rendu. . il y a beau temps... et pourquoi m'appelles-tu *simibus* ? Est-ce à cause de ma femme ?

— C'est bon, c'est bon, avale toujours, ça te fera marcher.

En effet, ça lui fit faire, du coup, quatre pas... vers la cuvette. Ce n'était point ce que Chalin attendait. Aussi prit-il le pot à l'eau et, en grand sur la tête. Cette fois, c'était *contraria contraris* etc. Dame, si ce n'est pas l'un, il faut bien que ce soit l'autre.

L'hydrothérapie réussit mieux et Holy, aidé du secourable Chalin, finit par s'habiller, prit une voiture, et en route chez le patron.

Tout le long du chemin, il essaya bien de se remonter le moral. Mais, que voulez-vous, le coffre-fort, les artilleurs, puis Thi-Tin, et après celle-ci le commissaire, c'était trop en vingt-quatre heures.

Holy se présenta chez son supérieur la tête basse, le cœur... défaillant, bourrelé de remords et de céphalalgie. Le dernier des misérables pris la main dans

le sac n'eût pas fait plus piteuse mine.

— Vous voilà, vous... qu'est-ce qui vous prend maintenant ? Vous oubliez votre service pour nocer avec des soldats ; vous ameutez le voisinage par de sales chansons d'ivrogne ; et vous laissez votre femme se promener, en plein midi, avec un canonnier !... Vous êtes fou, ce n'est pas possible..... Je veux bien, en considération de vos services, passer pour cette fois ; mais, sachez-le, si pareil fait devait se reproduire, je n'hésiterais pas à demander votre révocation. Je veux que mon personnel se respecte et soit respecté. Vous entendez ?...

Et du geste le commissaire lui indiqua qu'il pouvait se retirer.

« Vous entendez ?... Vous entendez ?... Ces mots lui claironnaient dans les oreilles comme des sons de trompette du jugement dernier.

S'il s'était présenté fort piteux, il quitta

presque mort, gardant juste assez de souffle pour exhaler son refrain :

— Que ça m'ennuie ! Oh ! mais, que ça m'ennuie !...

Il remonta dans le malabar qui dut s'arrêter devant Hugues et Baudrier. Là, il hésita un moment, et finit par entrer. Le sacrifice était consommé : un coffre-fort tout neuf !... Mais il en fera une maladie, vous pouvez en être sûr.



LES BRAVES NOTABLES D'AN-CUOP

C'est un endroit perdu dans les ajoncs et les trams, vers l'immense Plaine des Eléphants. Noyé au temps des pluies, calciné, aride, durant la saison sèche ; sans autre voie d'accès qu'un rach peu profond, tortueux, dont les eaux boueuses glissent sournoisement à travers les hautes herbes qui leur disputent le passage.

Pendant l'inondation, des myriades et des myriades de moustiques, de maringouins, de sangsues grosses et petites, de bestioles de toutes sortes peuplent la région, et se font les bourreaux acharnés de tout ce qui a du sang dans le corps. Avec la sécheresse, ce tourment cesse pour faire place à un pire : la soif. Non point que l'eau manque tout à fait, mais parce qu'elle est salée.

Comme on voit, ce village d'An-Cuop est loin d'être l'Eldorado de la Cochinchine. Aussi semblerait-il fort naturel qu'on n'y trouvât que gens minables, gueux, tristes ; et, au lieu de tout ceci, l'étranger aventuré en ce pays, voit des ceintures et des foulards de soie aux vives nuances, de luisants neufs colliers d'argent, de vieux nez bourgeonnés couleur de cuivre, de jeunes seins délicieux, pointus, voilés par la robe qui trahit leur ravissante fraîcheur. On chante, on rit, on paraît satisfait, et pourtant, le regard de tout ce monde est canaille ; l'âme s'y reflète louche, pleine d'arrière-pensées, de malices et de roublardise.

Mais que font-ils donc pour si bien vivre? Un peu de rizière, juste de quoi s'y méprendre, beaucoup d'alcool clandestin joint au trafic d'opium de contrebande, de buffles volés et autres opérations du même genre.

Grâce à l'éloignement, personne ne les dérange. Leur immunité s'accuse grande ; elle n'est pas complète, car il est bien rare qu'un ou deux ne soient sous les verrous. Revers professionnels qu'ils inscrivent, du reste, très philosophiquement à profits et pertes.

Tout ce village n'est qu'un ramassis d'anciens pirates, groupés en divers clans dont le plus important, celui de Vô, compte dans ses attributions les charges municipales. Tous les notables, majeurs et mineurs, le *huong chu* et le *cai thôn*, le maire et le sous-maire, tous, vous dis-je, appartiennent à la famille Vô.

Cette année là, précisément le *xa*, Vo-Van-Thu, était un jeune homme aux traits agréables, yeux en amande légèrement bridés, lèvres sensuelles, teint de cire, ongles longs de plusieurs centimètres, chignon plantureux agraffé d'un large peigne en écaille garni d'or ; soigné dans ses

vêtements ; de son métier « ne faisant rien » ; il était la coqueluche des dames de l'endroit et même d'ailleurs. Rien qu'à le voir, les poitrines rondelettes se soulevaient, les fluettes narines jaunes palpitaient, le regard des congaïs devenait fixe, et, contre toutes les règles de la bienséance annamite, ne se détachaient plus de son adorable personne.

— Prenez patience, mes petites sœurs, point de jalousie, ni de coups de griffes ; ne vous tirez pas les cheveux, chacune aura son tour.

Ainsi parlait l'infatué bellâtre et ainsi se succédaient ses volages amours.

Est-ce à dire que les aimantes « petites sœurs » tinssent toujours compte de ces excellentes paroles de paix et de concorde. Evidemment, non. Mais Thu avait fait ce qu'il devait, et sa conscience onctueuse, caméléonne, douée d'une remarquable élasticité, lui criait comme un sourd :

— Tu as bien fait.

Toutefois, à ces multiples devoirs d'amoureux étaient liées, il faut le dire, des dépenses. Car dans ce village retiré, arriéré, pratiquant le vol et la concussion selon la formule antique, le progrès n'a pas encore pénétré. Le mâle n'y saurait se faire entretenir par la femelle. L'amour à rouflaquettes ? Inconnu. La casquette de soie ? Qu'est-ce que c'est que ça ? !

Notre jeune homme était obligé de courir la piastre. Or, comme ses idées mandarinesques et ses ongles l'empêchaient de faire œuvre utile de ses dix doigts, il lui fallait bien s'ingénier à trouver autre part ce qu'il ne pouvait demander au travail manuel, bête, avilissant. Il vendait tout simplement le cachet du village.

Sous l'ancien régime, il n'eût pas osé ; le rotin aurait trop menacé d'endommager sa peau. Mais, avec le gouvernement français on peut se risquer. D'abord,

il n'y a plus de coups à recevoir ; ensuite, le règlement est là, qui, inintelligemment appliqué par certains administrateurs, ne permet aux indigènes de présenter leurs demandes ou réclamations que revêtues du cachet communal.

Le procédé habituel du délicieux garçon était d'attirer dans le village des cultivateurs en quête de terres. Le territoire de la commune est immense, inculte ; vaste plaine couverte de roseaux, où chacun peut se tailler un champ selon son goût et ses moyens. Le maire accompagnait le chercheur, lui indiquait un bon endroit, tout près des habitations, qui, il est vrai, était déjà demandé en concession par un notable de la localité, mais on pourrait s'entendre. Petite affaire de sapèques.

— Frère aîné, apporte-moi ta supplique et autant de piastres que tu demanderas d'hectares, le reste se fera tout seul.

Ce jour, il venait juste à nouveau de pêcher son petit crocodile sous la forme du nommé Nguyên-Van-Cao qui, chassé de chez lui, vagabondait en sampan, avec les siens et tout son avoir, d'arroyo en arroyo, à la recherche d'un village hospitalier.

— Chassé de chez lui ?

Eh bien ! oui, « chassé » et par l'administrateur encore. Cela vous dépasse ? Pourtant c'est comme ça. Le malheureux s'était installé dans l'arrondissement de son choix et avait demandé une concession de quelques hectares de terre vierge. Sa demande acceptée, classée dans les bureaux de l'inspection, il s'était, selon l'usage, mis à défricher le terrain. Peinant beaucoup, suant d'avantage, il avait, à force de travail et de patience, transformé, en trois ans, un sol marécageux, sans valeur, en une bonne petite rizière.

Mais sa situation était précaire, car il n'avait aucun titre, la terre n'étant pas

mesurée ; et il ne payait pas l'impôt, parce qu'il n'avait pas de titre. Malheureusement pour lui, la quatrième année fut mauvaise ; peu de pluie, point de récolte. Le Chinois, bailleur des premières avances, profita de l'embarras du cultivateur pour lui proposer l'achat. Notre pauvre hère, qui n'avait plus de riz à donner aux siens, y consentit et reçut un nouvel acompte. Toutefois, lorsque la transaction fut présentée à l'administrateur, celui-ci la déclara nulle et raya purement et simplement Cao du registre des demandes. Car tout individu qui vend une terre non définitivement concédée est déchu de tous ses droits.

Ah ! il n'y a pas, c'est le règlement.

Inciter l'homme à défricher un sol sans aucune valeur, qui ne rapporte presque rien les deux premières années, et, quand il y a incorporé quatre ans de travail, plus le peu d'argent qu'il a pu se procurer, lui

confisquer tout, parce qu'il a contrevenu au règlement !

— Va-t-en, brute, et ne recommence plus, sinon au traï.

Et Cao partit dans la nuit, laissant à l'administrateur la satisfaction du devoir accompli et au Chinois l'espoir de le rattraper un jour.

Le cultivateur qui ignorait l'existence interlope du village où il venait de s'arrêter, charmé d'être en si joyeuse compagnie, et loin de toute la sainte bureaucratie des chefs-lieux, n'hésita pas longtemps. Son pécul s'élevait encore à quarante dollars, dont le maire réclamait la moitié. Il la lui donna.

— C'est que, vois-tu, mon oncle, ce morceau de terre n'est pas très grand, mais c'est le meilleur de la commune ; il a déjà été mis en culture — par une précédente victime — toutefois, je ne te cache pas, le huong chu a des droits dessus, et...

je dis la vérité... tu comprends... cela veut être payé.

Cao qui, avant tout est de son pays, le comprit, et se mit incontinent à édifier une paillotte dont les matériaux se trouvent là un peu partout au gré du constructeur. Le bois dans la plaine parsemée de trams, la feuille le long du rach couvert de palmiers d'eau, le long de ces rives molles, gluantes, empestées de vase humide et de pourritures d'infinies provenances.

En peu de jours, notre homme eut derechef une maison et, les pluies venant, il se mit à la culture. Le maire, toujours serviable, avança le paddy nécessaire aux semis, il en donna aussi pour la provende quotidienne, contre un petit papier — naturellement — qui lui rendait le double à la récolte.

C'est l'usage et ce n'est point là-dessus que tablait le plus gracieux des

Vô. L'Annamite est joueur, aussi pensait-il bien conduire son obligé au baquan tenu par les oncles, neuveux, frères aînés et cadets. Là, de petit papier en petit papier, il finirait certainement par avoir cette récolte que l'autre préparait.

Mais, cette fois, il perdit son temps, Cao ne jouait pas. Le rustre !... La suite se devine : rancune cachée, mauvais vouloir, complot et le reste. Tout cela devait éclater sitôt la récolte coupée. Et comme l'aveugle, le stupide hasard sert souvent bien mieux la crapule que les honnêtes gens, il arriva que, juste au moment où l'on rentrait le paddy, un nouveau client s'offrit à Thu.

Faire solliciter par l'homme du jour le terrain de Cao, c'était la seule bonne manière de se venger avec profit et de se débarrasser du même coup de l'intraitable gêneur. Vieux tour d'une simplicité extrême en raison des limites ambiguës,

fantaisistes, que l'Annamite, toujours retors, se plaît tant à indiquer sur ses demandes.

L'exécution ne se fit pas attendre, seulement :

— Vu les difficultés... je dis la vérité, mon oncle paternel,... c'est quarante piastres.

Pendant que tout cela se tramait entre d'innombrables tasses de thé, cigarettes et chiques de bétel, Cao battait son riz, rendait le dû au maire et, chose peu croyable, allait porter un acompte à son Chinois. Il s'était manifesté chez lui un de ces curieux et rares effets de réaction engendré par le milieu même où il vivait. A coudoyer constamment du louche sans pouvoir y prendre part, il était devenu probe.

Satisfait de soi-même, content de vivre en cette heure d'embellie, Cao revint au logis joyeux, rapportant du marché, ainsi

que les Annamites appellent le chef-lieu d'arrondissement, des provisions, de quoi remplacer les vêtements en loques, quelques friandises pour ses deux enfants, le Quê, bambin de quatre ans, et la petite Mia qui en comptait à peine trois.

Il n'avait pas oublié non plus le réchaud en terre cuite destiné au feu qu'il faudrait entretenir sous le lit de camp de sa femme, Quyên, après l'accouchement. Car il faut vous dire que Cao attendait pour bientôt la naissance d'un troisième enfant. Seul bonheur, seule bénédiction dans la famille pour l'Annamite. Plus il en a, plus il est heureux. Indice certain de ce fond de vigueur morale sans lequel une nation, fût-elle la plus civilisée du globe, ne peut courir que vers la désagrégation et la ruine.

Le soleil ne s'était pas encore couché sur la journée du retour, que Cao reçut de son maire un congé en forme.

— Il faut quitter la rizière que tu cultives indûment, car le vrai demandeur réclame son droit. Tu vas t'installer plus loin, là-bas dans les roseaux, où tu as sollicité ta terre, et si tu n'obéis pas, tous les notables porteront plainte contre toi. On te connaît. On sait bien que tu es en fuite, et que tu as filouté un Chinois. Aussi, crois-moi, pas de réclamation et incline-toi.

Cao s'inclina... pour saluer et, la nuit venue, il reprit le chemin du marché. L'affaire fut portée d'une seule traite devant l'administrateur. Juste un de ceux qui ne s'en rapportent pas toujours à ce fatras de cachets achetés et de signatures vendues, moins inventé dans le but de garantir les droits du contribuable que dans celui de couvrir la responsabilité de fonctionnaires trop coloniaux pour s'exposer aux fatigues d'un déplacement et aux dangers d'une initiative. Il expédia le chef de canton pour enquête.

Sur les lieux, l'affaire, c'est évident, ne tint pas debout. Et en eût-il aussi été autrement que cela n'aurait rien changé. Le chef de canton et sa tendre épouse divergeaient trop de sentiments à l'égard du beau, du séduisant Thu.

Mais qu'il soit à ce sujet tout ce que l'on voudra, un fait demeurait établi, c'est que le brave fonctionnaire n'était ni battu, ni content. Et son rapport s'en ressentit.

L'administrateur décida que la terre resterait à Cao. Quant au maire, il le congédia en lui appliquant si vigoureusement le pied à quelque part, qu'il s'en fut d'un seul bond jusque dans la cour, sans même toucher les marches d'escalier.

Et là, perdant tout maintien, tout sentiment d'étiquette, il s'arrêta les bras en avant, le nez dans le sable et le quelque part en l'air, juste au beau milieu d'un groupe d'élégantes qui atten-

daient leur tour. Ce fut une reculade générale, des tia-tia de surprise, des interjections d'ironique commisération et même de bons gros rires.

*
* *

— En voilà un qui ne manque pas de toupet. Quel animal !... Comment ! se permettre de tenir tête au très respectable corps des notables ! Ça ne s'est jamais vu. Ah ! mais non, il faut en finir. Ce Cao n'est, après tout, qu'un ordinaire voleur et... nous allons le lui prouver.

En effet, dans cette même nuit, toute la patibulaire oligarchie communale vint s'abattre comme un tourbillon sinistre d'oiseaux de proie sur la petite paillotte où Nguyên-Van-Cao dormait avec les siens d'un paisible sommeil.

— Allons, lève-toi. Rends-moi les habits de soie que tu m'as volés, lui

glapit aux oreilles le maire devenu accusateur.

— Volé ? ! ... Qui ? ... Quoi ? ... des habits ? ... Vous êtes tous démens ou ivres de choum-choum.

— Ah ! tu nous insultes. Holà, les hommes, ligottez cet individu.

Et pendant qu'on liait le malheureux dont la femme criait éperdue comme une folle, et les nions pleuraient tout ce qu'ils avaient de larmes dans leurs bons petits yeux de faon, les notables, bouleversant à qui mieux la pauvre habitation, finirent par trouver un paquet, à terre, en un coin, sous la cloison même. Placé comme il l'était, on pouvait aussi bien supposer qu'une main de l'extérieur l'y avait mis, qu'une main du dedans.

Cao reconnut immédiatement le truc ignoble qui fait encore toujours florès chez les Annamites ; et malgré ses liens

et les coups dont on pouvait le rouer, il lança exaspéré au maire :

— Si ce paquet se trouve chez moi, c'est que tu l'y a mis, gredin.

— En attendant, il y est, se contenta de ricaner Vô-Van-Thu, un mauvais sourire au bout des lèvres.

Le paquet ouvert en présence de la foule des témoins, contenait deux magnifiques robes de gala, l'une gorge de pigeon doublée d'un beau vert émeraude et l'autre violette doublée d'azur. Tout le monde dans le village connaissait ces vêtements pour appartenir à l'ông xa et l'affaire n'avait besoin d'aucune autre information.

Les notables conduisirent leur arrestant à la maison commune, où il fut mis aux ceps par les deux pieds malgré ses protestations véhémentes, désespérées.

— Tu expliqueras demain toutes ces belles choses à monsieur le procureur de la République.

Et, le lendemain, Cao fut mené au parquet sous nombreuse escorte, aussi étroitement amarré et surveillé que le plus dangereux des pirates.

— Ah ! oui, tu es d'An-Cuop, je connais ces paroissiens. Si tu n'as pas volé cette fois, tu as bien volé une autre. En tout cas, les témoins te mettent joliment dans l'embarras. Mais, rassure-toi, tu n'y laisseras pas encore la tête ce coup. Quelques mois de pension et tout sera dit. D'ailleurs le tribunal t'entendra dans tes moyens de défense, tâche de prouver que tu es innocent (hum !).

Le jour de l'audience, vingt témoins à charge, pas un seul à décharge. Avec un peu de réflexion, Cao aurait pu démontrer au tribunal que tous ces gens étaient parents ou alliés. L'idée ne lui vint pas, ni au tribunal non plus, qui se fia au serment et aux dépositions des témoins. Bonshommes jurant invariablement selon les be-

soins de la cause, toujours aussi prêts, aussi lestes à lever la main que le pied.

Cao s'en tira avec six mois de prison.

*
* *

Couchée sur le misérable lit de camp, lancinée par les premières douleurs de l'enfantement, l'âme pleine d'angoisses, la pauvre mère pensait moins à elle-même qu'à l'enfant qui allait naître, aux deux autres qu'elle avait à ses côtés. Qu'allaient-ils devenir ?... Pour elle, pas d'aide, pas de nourriture, c'était certainement la mort à bref délai.

— Et bien ! soit, la mort ; mais les petits, pourquoi donc mourir eux aussi !...

Et l'infortunée se tordait bien plus sous l'étreinte de l'immense douleur morale que sous celle des entrailles. Pas une sapèque à la maison (les quelques ligatures qui restaient avaient disparu on ne sait comment la nuit de la perquisition). Il y

avait bien un peu de paddy, mais pour le manger il faut le décortiquer, et les petits sont incapables de faire ce lourd travail. Puis elle morte, les voisins auront bientôt fait de dévaliser la maison :

— O ciel !... ô père !...

— Qu'as-tu donc ma sœur cadette à te plaindre ainsi ? Pourquoi désespérer, oublies-tu que les mânes de nos ancêtres veillent sur nous ? Ceux du village t'abandonnent, mais Thi-Laï ne te laissera pas.

Ainsi parlait une étique petite vieille, toute parcheminée, qui venait d'entrer.

Depuis quelques jours déjà, la compatissante baya, attentive aux événements, prévoyait l'affreuse conséquence de ce délaissement calculé : l'homicide lent avec toutes ses horreurs, que nulle loi humaine ne saurait atteindre. Le cœur lui saignait devant tant de lacheté, tant de cruauté raffinée.

Elle compatissait, car elle savait ce

qu'est la souffrance. Elle aussi avait connu d'heureux jours, elle aussi s'était vue entourée d'une nombreuse et gaie famille. Tout cela maintenant se trouvait perdu dans les brumes lointaines d'un passé sans retour ; la fortune, les parents, l'époux, les enfants, engloutis, disparus, morts. Dernière survivante d'un naufrage qui s'était continué des années, persistant, inexorable, elle restait seule au monde, traînant péniblement ses soixante-dix ans à travers la lutte journalière pour l'existence.

Son gagne-pain était de lier des fagots de bois menu qu'elle conduisait au marché sur un batelet aussi âgé, aussi vétuste, aussi racorni qu'elle-même. Ça lui rapportait quelques *cents* et les coups de main, les conseils aidant, toutes choses qu'une jeunesse inexpérimentée allait quelquefois demander à sa sagesse de vieille femme, elle arrivait à assouvir presque tous les

jours sa minuscule faim de vieillard, qui ne semble plus manger et vivre que par la longue, longue habitude.

Sans plus discourir, la vieille Thi-Laï jeta quelques poignées de paddy dans le mortier fait d'un seul tronc d'arbre et, saisissant le lourd maillet de bois, elle frappa le grain, en mesure, au gré de ses maigres bras affaiblis. Puis elle fit du feu, y plaça la bouillotte pleine d'eau et s'en alla chez elle chercher ce qui lui restait de thé, d'herbes médicinales, de hardes en lambeaux, tout ce bric-à-brac, tous ces riens dont l'âpre misère apprend si bien à tirer parti.

Cette pauvre vieille grand-mère s'était subitement vu sortir de sa déprimante vie végétative. Elle renaissait avec des forces qu'elle ne se savait plus, travaillait, rangeait, préparait tout. Il y avait, sans doute, chez elle un vague tableau de l'existence heureuse, en famille, d'autrefois,

qui prenait corps dans son imagination depuis si longtemps somnolente, figée. C'était sa propre fille, ses petits-enfants qu'elle revoyait ici, et, empressée, ne sentant plus ni fatigue ni douleur, elle continuait la besogne.

De temps à autre, quand le mal arrachait un cri à la patiente, elle s'approchait et de ses vieillottes mains tremblantes faisait une caresse à la pauvrette, l'appelant « mon enfant » de cet accent si tendre, si affectueux que les mères seules savent trouver pour leurs petits en détresse.

Cette nuit là, Quyên mit au monde un vivace et solide garçon. Tout s'était bien passé grâce à Thi-Laï. Et tout continua, dans la suite, à se bien passer. La bonne grand' maman veillait à tout. Elle décortiquait le riz, faisait le bois, l'eau, allait pêcher à la ligne avec le Quê, et lorsqu'il fallait du thé ou une once de viande, elle partait au marché vendre quelques fagots.

Heureuse, elle rapportait les victuailles. N'était-ce pas pour sa fille et ses petits-enfants ?...

Les jours avaient suivi le jours, puis les semaines. Quyên s'était relevée et les deux femmes vivotaient du mieux qu'elles pouvaient en attendant la sortie de prison du chef de famille.

Quant au village, il ne s'inquiétait pas plus de ces malheureuses que si elles n'avaient point existé. La seule chose dont il se fut occupé, ç'avait été de conduire les buffles sur les talus de la rizière de Cao et de faire piétiner et détruire tout ce qui pouvait être détruit. Evidemment, il ne fallait pas songer à la culture, car un buffle laissé errant eut anéanti en une seule nuit le travail de plusieurs semaines.

Enfin, Cao fut rendu aux siens. On pense la joie de ces misérables jeunes et vieux. Les premiers moments d'effusion passés, il fallut de nouveau songer à l'a-

venir. Rester à An-Cuop, au milieu de cette population scélérate, c'eût été tenter le ciel lui-même. D'ailleurs, avant de quitter le chef-lieu, Cao avait vu son Chinois, qui, plus claivoyant, plus humain que l'administration, les juges et les pirates, offrit de lui donner en location quelques hectares de ses propres terres. Ce que Cao accepta de grand cœur.

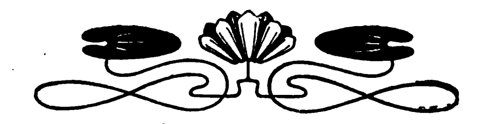
Mais, cher lecteur, ce n'est pas fini. L'Annamite ne change point de village comme il veut. Il est inscrit en un endroit, et il lui faut, pour quitter, ou prendre la fuite ou faire une déclaration aux tout-puissants notables qui, dans des cas prévus, peuvent s'opposer au départ.

Humble, soumis, Cao vint solliciter auprès de cette cinique racaille la permission, que dis-je, la faveur de quitter le village. La réponse se fit attendre plusieurs jours ; enfin, on lui accorda ce qu'il demandait à condition qu'il irait à la

pagode faire ses adieux aux génies tutélaires d'An-Cuop.

Il y alla suivi des siens et de la vieille Thi-Laï, qui ne doit plus les quitter.

Puis devant la tablette des fondateurs, entourée de cierges et de bâtonnets odoriférents qu'il venait d'apporter et d'allumer, il fit les grands *laï*, se prosternant trois fois le front contre terre, et demanda si triste, si contrit la permission de quitter le pays, que les misérables qui étaient venus pour l'humilier une dernière fois en furent tout saisis ; des mères qui regardaient se sentirent prises de remords, et l'observateur attentif eût pu voir sur plus d'une joue rouler silencieusement une grosse larme.



FAUT PREND' D'LA QUININE

Il y a quelques années, je revenais de Saigon, mes affaires terminées. J'avais pris à Mytho le *Phuoc-Kiên*, ou le *Mouhot*, ou le *Cantonnais*, je ne sais plus trop lequel. Tout ce que je me rappelle, c'est que nous étions trois voyageurs européens, le beau Truffard, Boudel et votre serviteur. Je me rappelle aussi que parmi les passagers de pont se trouvait une accorte jeune fille annamite, rondelette, de teint clair, aux dents blanches, proprement vêtue, sans exagération de couleurs, portant peu de bijoux et chaussée d'une paire de ces petits souliers pointus qui semblent être faits tout exprès pour empêcher de marcher.

Cette congaï formait si bien contraste avec le milieu bariolé, disparate et cras-

seux de la cohue asiatique, que je devais la remarquer.

Pour tuer le temps et certainement aussi par ce sentiment de badauderie qui gagne souvent l'homme désœuvré, je m'étais approché.

De la conversation tenue entre la jeune fille et une bonne femme sa voisine, je crus saisir qu'elle était « au service » d'un Européen, qu'elle s'en retournait à Cantho venant du chef-lieu, et qu'elle s'appelait Thi-Ba.

Comme ces détails satisfaisaient largement ma curiosité, je revins devant m'associer à l'inévitable partie de blague en cours.

Oh ! oui, partie de blague ; car, il faut l'avouer, je me trouvais en mirifique compagnie de blagueurs — sans m'excepter.

Boudel était du nord, flamand ou wallon de race, gabelou de métier, mais il eût déclaré être commis-voyageur né à Beau-

caire ou à Tarascon, nous lui aurions cru sur parole.

Le beau Truffard, lui, ne disait pas grand'chose ; il était aussi bête que beau, ou plutôt, non... pas bête, car il savait subjuguer le sexe comme point d'autre. Il n'usait guère de paroles, c'est vrai, mais quels gestes éloquents !... Il vous avait de ces sourires, de ces clignements d'yeux, des tortillements de moustache, qui valaient plus qu'un maître discours.

Le capitaine du vapeur était un parisien frotté de marseillais. Vieux loup de mer qui prétendait avoir fait la traite des nègres et pis encore. On l'écoutait incrédule, mais avec plaisir. Il était si drôle quand il se mettait à narrer une de ces histoires abracadabrantes et pourtant véridiques ; absolument véritiques, il y avait été lui, Jean, Paul Duplan.

Le commissaire, d'agréable figure, mais à l'inverse de Truffard très capable de

discourir, parlait peu cependant, écoutait beaucoup, l'œil éveillé, une esquisse de sourire narquois au bout des lèvres. Parfois il lançait quelque réplique, courte, acérée, qui partait comme une flèche, droit au but.

Quant au mécanicien, c'était un provençal pur, toulonnais de naissance, jovial de nature, mais raseur ! Très convaincu, du reste, de la supériorité des races méridionales, il n'hésitait point à affirmer qu'un homme du Midi en vaut deux du Nord. Et comme il possédait une très forte poigne, on lui croyait sans discussion.

Or, donc, nous étions là en train de nous raser, lorsque Boudel, face à l'arrière, se mit subitement à bredouiller comme se parlant à lui-même :

— Mais... elle est très bien, cette petite congaï et je... je...

— Je, quoi ? l'interrompit le commissaire, cette congaï est une brave fille qui n'est pas faite pour votre trogne.

— Ça, c'est pas prouvé, et puis, brave fille... brave fille... faudrait voir un peu.

— Oh ! des navets, elle est la congaï de Crindelot, de Crindelot l'hercule. Allez vous y perdrez votre temps et d'autres aussi.

Au même moment, comme pour démentir ces paroles, je vis l'irrésistible Truffard diriger son regard magnétique vers la joliette Thi-Ba et commencer une discrète télégraphie optique. Il faisait des appels. J'étais seul à m'être aperçu de son manège et je pensais en moi-même, cette fois, mon bon, tu en seras pour tes frais d'hypnotisme.

Puis, le commissaire s'était rendu à sa cabine pour la distribution des billets. Le capitaine, appelé par son service, avait dû nous quitter également. Boudel fumait un cigare en voyant défiler la berge. Truffard, ne fumait pas, mais regardait défiler les indigènes et surtout mademoiselle Thi-

Ba. Moi-même je m'étais mis à marcher du treuil jusque vers la cabine du commissaire et *vice-versâ*.

Chaque fois que je revenais sur mes pas, c'étaient d'autres types qui s'avançaient pour régler leur passage. Vint aussi le tour de Thi-Ba. Souriante, avenante, elle tendit vers le commissaire sa jolie petite main blanchâtre, aux doigts effilés qui tenaient une banknote.

— Ah ! ma belle, il faudra revenir tout à l'heure, je n'ai pas de monnaie (Ho ! Ho !).

Et la belle, nullement contrariée, se retira avec le même sourire, toujours aussi gracieux, que lorsqu'elle s'était présentée.

— Tiens, tiens, tiens, me dis-je, le commissaire serait-il amateur également ? Après tout, je m'en... moque ; ça ne me regarde pas.

Cette réflexion faite, je repris, toujours marchant, le cours de mes pensées si tant est que je pensais à quelque chose.

Entre-temps, la table avait été servie et, sur l'invitation de messieurs du bord, l'on se mit à dîner.

Le repas avait pris fin. Boudel et Truffard s'étaient retirés. Il allaient... se reposer.

Restés seuls, les officiers du bord et moi, nous fîmes une partie de dominos, arrosée de l'inévitable bouteille de bière hygiénique, sans alcool, pasteurisée ; bref, la bouteille de bière recommandée aux gens faibles, ordonnée aux malades, mais qui fait rendre de la bile aux bien portants, ou, en termes plus crus, leur donne la pituite. Toutefois qu'on dise de cette bière ce qu'on voudra, elle se buvait alors et, je crois bien que... elle se boit aujourd'hui encore.

Après les dominos, le capitaine se mit à nous conter un épisode de sa vie de corsaire-négrier. C'était en plein Océan, ils recevaient la chasse d'un croiseur

anglais et, malgré leurs efforts, le *man of war* de Sa gracieuse Majesté les gagnait terriblement de vitesse. Le moment s'accusait critique. Etre pris avec la cargaison, c'était être pendu.

L'idée d'avoir le col enserré dans un nœud coulant, hissé à bloc au bout d'une vergue, le corps se débattant sur le vide, n'était pas positivement faite pour rasséréner l'équipage. Il fallait pourtant agir et il n'y avait qu'un moyen d'éviter la corde : faire disparaître la marchandise.

Le capitaine — c'est Duplan qui parlait — nous dit :

— Garçons, il faut noyer le bois d'ébène ou nous sommes foutus. Allons, vite, parez tout pour le mouillage.

Ce mouillage, paraît-il, était quelque chose d'affreux. Chaque esclave avait, en vue de l'éventualité, une solide bague de fer rivée au cou. La manœuvre consistait à fixer cette bague sur la lourde chaîne de

l'ancre d'espérance, disposée à cet effet dans le faux-pont, et cette chaîne elle-même, libre à son extrémité, pouvait suivre l'ancre, non par un écubier, mais à travers une large ouverture sur le flanc du navire. En cas d'*accident*, il n'y avait qu'à laisser filer ancre, chaîne, marchandise au fond de la mer.

— Et je vous prie de croire qu'on n'a pas eu besoin de nous pousser au travail. En cinq minutes tout était prêt. J'entends encore notre second dire au capitaine : *Nous sommes parés à mouiller*.

— En ce moment même, boum ! ... un coup de canon à blanc de l'Anglais. Et aussitôt : *Mouillez* !

Duplan s'était mis debout et nous avait lancé son « mouillez ! » en une expression si tragique, que, pour ma part, j'eus presque ce frisson qui me prenait tout petit, quand j'oyais grand'père nous raconter quelque terrifiante histoire de brigands

L'effet n'avait pas encore eu le temps de se produire, que des éclats de voix partis d'en bas firent dévier le courant d'idées et d'émotions.

— *Deome !* Coçon ! Qui ça vouloir ?... Thi-Ba n'a pas faire même chose pitain. Vous, aller fou-moi l'camp, *deome* . . . . .

Et l'horrible juron annamite, que la langue française n'oserait certes pas reproduire, voltigeait sur les lèvres de la congaï pour se terminer par un cri intense donné à pleine voix.

Laisser là l'histoire du capitaine, le voluptueux frisson de peur, notre bière hygiénique sans alcool, etc., pour dégringoler le court mais abrupt escalier, fut l'affaire d'un clin d'œil.

Un spectacle imprévu nous attendait. Thi-Ba, les cheveux défaits, la bouche pleine de cris et d'insultes, tournant la tête de notre côté, tandis que le bras étendu, index en vedette, gigotait nous désignant,

à l'opposite, le trop amoureux Boudel, honteux, confus, ne sachant plus où se fourrer.

L'explication ne fut pas longue à venir.

— Tout à l'heure, moi passer, li prend' moi comme ça, faire entrer la cabine ; li vouloir fermer la porte, moi pas content, moi crier ; ça même chose *con heo d. m...*

La chanson continuait et le commissaire dut y mettre bon ordre.

La foule des passagers, accourue au scandale, fut « priée poliment » de circuler. Quelques bonnes paroles à Thi-Ba, l'assurance qu'une enquête serait faite, et notre retour à la bière hygiénique mirent fin au tableau. Le monsieur des douanes nous avait suivi très penaud sur le pont.

— Eh bien ! mon ami Boudel, débuta le commissaire, vous voilà dans de beaux draps. Tentative de viol. Savez-vous que cela mène en droite ligne aux assises. Qu'allez-vous faire ?

— Oui, que vais-je faire ? C'est une sottise que...

— C'est un crime, prévu et puni par la loi. Sans compter que Crindelot cogne dur quand il s'y met. Si j'arrive à vous sauver la mise, vous pourrez m'offrir un cierge épais comme le grand mât et ce ne sera payé que tout juste.

— Oh ! voyez-vous, s'il m'arrive une histoire, je me brûle la cervelle.

— Il vaut mieux se jeter à l'eau, c'est plus propre et on ne se rate pas, fit observer le mécanicien. Mais avant, vous feriez bien de voir Crindelot. Il n'est pas un mauvais homme *qué*. Avec des excuses et une caisse de champagne pour la société, vous vous en tirerez peut-être.

— J'en paierais volontiers deux, mais Crindelot va m'assommer.

— Vous le mériteriez bien, reprit le commissaire, car, entre nous, vous êtes un fameux cochon. Et si la congaï raconte

l'aventure à son homme, il y aura, pour sûr, une magistrale volée à la clef.

— Que faire ?... Que faire ?... soupirait Boudel.

— Que faire ? Il faut tout d'abord rester coi. Je causerai tantôt à Thi-Ba. J'essayerai d'arranger les choses. Maintenant, allons nous coucher. A demain, messieurs.

Et ces messieurs se dirigèrent vers leurs cabines. Moi, je m'installais sur le pont, préférant rester au grand air.

Je dors peu et le moindre bruit m'éveille. Aussi cette nuit à bord ne fut guère pour moi qu'une très ennuyeuse veillée. Ma chaise-longue rangée proche du garde-corps, presque à hauteur du roufle, me permettait de voir jusqu'à l'arrière. Je songeai les yeux ouverts, lorsqu'il me sembla distinguer une forme svelte et légère glisser prestement dans la cabine du commissaire. Etait-ce un rêve ou une réalité ? J'y attachais peu d'importance.

Deux ou trois heures plus tard, le bruit que faisaient les matelots — nous approchions de Chaudoc — me réveilla complètement. La lune s'était levée qui trempait d'un peu de lumière grise les ombres et les recoins du bateau, lorsque mon attention fut mise en éveil par un mouvement de rideau vers la porte du commissaire, et presque aussitôt — cette fois ce n'était plus un songe — sortait furtive et rapide, la charmante Thi-Ba qui, deux heures durant, avait sans doute délibéré sur le cas de Boudel. Peut-être aussi était-elle venue pour la monnaie de son billet. Mais non, l'absence de lumière laisse penser qu'il s'agissait bien d'une affaire grave où le recueillement et l'ombre devaient être absolument nécessaires.

A Chaudoc, tout le monde sur le pont, grand mouvement, fort tapage. Une demi-heure après, de nouveau en route.

Cette fois, nous approchions de Long-xuyên. Le jour pointait, les nuages se teintaient de rose et la fraîcheur du matin s'étant fait sentir, je me mis à marcher pour me réchauffer un peu.

Je descendis à la recherche d'un boy et d'un coin pour me débarbouiller, lorsque j'eus une nouvelle surprise. C'était encore Thi-Ba, qui, cette fois, sortait... de chez le beau Truffard.

Par exemple, du coup, je crus être renseigné sur la « brave fille ».

Dans la journée, nous arrivâmes à Cantho. Crindelot, le rempart des Ardennes, vint à bord chercher sa tendre moitié.

Après la série des saluts, et toutes sortes de remercîments à cet excellent commissaire, auquel il avait recommandé « la petite », ce fut le tour à la susdite.

Les traits un peu fatigués, la démarche indolente, un triste sourire aux

lèvres, elle s'approcha de Crindelot.

— Eh bien ! Thi-Ba, qu'est-ce que tu as, n'as pas fini malade ?

— Non. Et, l'émotion débordant, elle se mit à pleurer, séchant ses larmes avec le pan de sa robe.

— Bête, faut pas pleurer. Figurez-vous que je l'ai envoyée à Saigon pour guérir de la fièvre et je vois que ça n'a rien fait du tout.

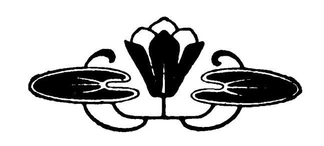
— Je vous crois, répliqua le commissaire, elle n'accepte pas les remèdes. Hier soir, Boudel a voulu lui faire prendre de la quinine. Si vous aviez vu la vie qu'elle a menée... C'est égal, entre Sadec et Chaudoc, je lui en ai fait avaler tout de même, mais en cachet. Oh ! il n'y a que ça, le cachet.

C'était donc de la quinine qu'elle avait pris la nuit chez le commissaire, puis de la requinine chez Truffard. La chose est claire.

Et Crindelot emmenant sa congaï lui répétait :

— Tu vois, le commissaire dit comme moi. Tes médicaments annamites ça ne vaut rien. Tu ne guériras jamais si tu ne veux pas prendre de la quinine.

Faut prend' d'la quinine, ma fille, faut prend' d'la quinine.



LE CHASSEUR DE MARABOUTS

Excellent chasseur, bon tireur, il avait toutes les qualités ; mais la guigne !... On ne saurait être plus malchanceux que lui. Et tenez, jugez plutôt.

Le dernier grand courrier venait de lui apporter une lettre de sa nièce chérie, Wanda, qui réclamait avec tant de câlinerie, tant d'admiration pour ses hauts faits cynégétiques, des plumes de marabout que, vraiment, il aurait eu mauvaise grâce de ne pas s'exécuter.

— Des plumes de marabout, c'est très bien, mais où les trouver ?... Ces animaux se font rares autour de Soctrang. Encore ce n'est pas la saison. Si elle m'avait demandé ça quand j'étais aux rapides, j'aurais pu lui en abattre quelques-uns, mais ici !...

Si la requête de sa nièce le laissait perplexe, elle ne le désespérait point toutefois. L'année d'avant, de grands oiseaux étaient venus pâturer derrière son petit jardin soctrannais. Il en avait fait un massacre. Peut-être qu'ils reviendront... Et pourquoi pas ?... D'ailleurs, il avait son idée.

Schnaps rassembla ses quelques manœuvres et, dans le sabir connu, les apostropha comme suit :

— Coolies, y en a connaître oiseau même chose *canaï* — il désignait son crâne déplumé — ? Si y en a moyen faire *tchêt*, moi donner cinq piastres à coolies, *bierk ?...*

Pour sûr ils avaient compris, surtout le vieux Qoui avec son facies d'orang-outang. A l'observer de près en cet instant, on aurait pu remarquer comme son regard s'était avivé et comment ses lèvres, à l'épais badigeon de bétel, avaient bredouillé quelque chose d'inintelligible sans doute pour l'ob-

servateur, mais de très bien compris par Qoui.

Celui-là aussi avait son idée. Pas plus complexe que celle du patron, mais — c'est probable — infiniment plus canaille.

Le docteur du poste, M. Darmagnac, grand amateur d'oiseaux, avait en ce moment même tout un monde de volatilles chez lui. Des bengalis et des perroquets, des poules sultanes et des grues antigones, des flamands et... quatre marabouts.

Schnaps les avait vus bien souvent, ces derniers surtout, qui venaient quelquefois sur la route, lui faire un nez... oh ! mais un nez... tout en paraissant lui reprocher, de leur œil malicieux, sa concurrence déloyale... à leur avis.

Et c'était juste. Eux sont chauves par droit de naissance ; mais lui ?... Il en avait pourtant bien eu des cheveux, alors qu'il était petit, pourquoi ne les a-t-il pas gardés ?...

— Messieurs les marabouts, vous êtes indiscrets.

Pour en revenir à Qoui et son plan, nous dirons simplement que quand un Annamite a une idée, il cherche un autre Annamite qui la partage et si, ensemble, ils n'arrivent à rien, c'est que, vraiment, l'idée ne vaut pas une grise sapèque.

Cette fois, cependant, elle valait plus, et Qoui trouva l'indispensable associé ; c'était le gardien des oiseaux du docteur. Encore un innocent celui-là, le dénommé Thap-Loï.

Les deux Annamites tinrent conseil, hors des dépendances, derrière un tas de fumier. Accroupis côte à côte, selon la mode du pays, salivant ferme et rouge, droit devant eux, ils échangeaient leurs vues.

Ce qu'ils se sont dit ? Impossible de le savoir, et je ne puis que relater les faits subséquents au palabre.

Un beau matin, le docteur dut s'absen-

ter. C'était peu de temps après la fameuse conférence. Par une singulière fatalité, les marabouts, ce jour-là, purent gagner le large et se diriger, à longues enjambées, vers un groupement de mares scintillantes et miroitantes, au loin dans la plaine.

Qui leur avait ouvert la porte ? Certainement pas Loi... puisqu'il était préposé à la garde des échassiers. Ce ne pouvait être que cette sale Thi-Hai, la femme du cuisinier, qui en voulait au gardien ; ou bien encore le linh ordonnance, un autre de ses ennemis. Pour lui, Thap-Loi, il avait fermé ; tant pis quant aux autres.

— N'empêche que les oiseaux sont partis, pensa Loi tout haut, et qu'il faut les retrouver.

L'on chercha dans tous les coins. Loi fouilla consciencieusement les maisons du voisinage, vint à l'Inspection, poussa jusqu'à la fourrière, interrogea tout le mon-

de, mais en vain, hélas ! Les échassiers étaient introuvables.

Pendant que ces recherches s'opéraient chez le docteur, de rapides préparatifs de chasse se faisaient chez l'ami Schnaps.

Le vieux Qoui était venu lui annoncer la présence de grands oiseaux dans la rizière. Il ne pouvait pas dire si c'étaient des marabouts, sa vue n'étant plus assez bonne, mais :

— M'sié régarder, moyen voir.

Schnaps, pour être plus certain, prend ses jumelles. C'étaient, en effet, quatre marabouts. Sans perdre de temps, il quitte sa chaussure, attrape le fusil, des cartouches, puis file suivi à distance par Qoui et les autres.

Rien n'est livré au hasard, un assez long détour place notre chasseur sous le vent des animaux. Il marche avec des précautions infinies, se faufile le long des herbes, s'arrête, rampe à quatre pattes. Un Peau-Rouge n'eût pas mieux fait.

Enfin, le voilà à quelques mètres des oiseaux, qui ne se doutent de rien, les malheureux, de rien du tout. Mettre en joue et... pan ! un marabout... pan! deux marabouts. Tout ceci est l'affaire d'un clin d'œil.

Sans perdre une seconde, l'homme recharge. Les deux bêtes qui restaient, évidemment saisies d'effroi — c'est dans l'ordre des choses possibles — ne cherchaient pas à s'envoler. Deux nouveaux coups de feu les couchèrent à côté de leurs compagnons.

Schnaps jouissait de son exploit, il était aux anges. Les coolies accouraient, criant victoire, faisant sauter à grands éclats l'eau de la rizière.

— *Toc qoua* ! m'sié li connaisse faire *tchêt* marabout. *Toc qoua* ! m'sié donner coolies cinq piates. Tia, tia !

— Eh bien, oui, vous aurez vos cinq piastres, mais rapportez-moi maintenant toutes ces bêtes à la cania.

Ce ne fut pas long. Un Annamite qui voit des dollars en perspective ne court pas, il vole (sans amphibologie). Schnaps suivait la troupe, soufflant un peu c'est certain, mais aussi droit et fier, cette fois, qu'un grenadier de la vieille Garde.

A la maison, les victimes furent rangées sous la vérandah, et comme les bons comptes font les bons amis, l'heureux Nemrod remit cinq beaux dollars tout neufs à Qoui, « pour partager avec les autres »... Ça, ce n'est pas très sûr...

La civilisation n'a pas encore fait son œuvre égalitaire chez les Annamites, et Qoui n'était rien moins que partageux. Le mode de répartition n'a pas été publié, mais on peut, sans témérité aucune, affirmer que le vieux malin a dû garder la meilleure part pour lui.

Quoi qu'il en soit, aussitôt l'argent reçu, Qoui jugea bon de s'éclipser un moment, ses camarades en firent de même.

Schnaps était resté seul à savourer son bonheur. Il examinait avec complaisance les belles plumes des oiseaux. Déjà il pensait à leur expédition, à la lettre à écrire, à la joie de sa nièce, lorsque vint Thap-Loi qui poursuivait d'un œil inquisiteur ses minutieuses recherches.

Sans la moindre admiration, sans aucun sourire, sans même dérider un muscle de son anguleuse figure, Loi examinait un à un les morts. Son air devenait de plus en plus sombre et sévère, il prenait des formes de spectre de la revanche.

L'heureux chasseur en devint inquiet. Une pensée, comme un éclair, traversa son cerveau : « Si c'étaient les marabouts de Darmagnac ? ! »

A ce moment, les regards des deux hommes se croisèrent. Schnaps n'était plus à son aise du tout, il aurait presque voulu être ailleurs.

— *Mê oï* ! ça m'sieu, ça marabouts docteur!

C'était évident ! Il avait occis les oiseaux de Darmagnac !

Quel malheur ! Et le docteur n'est pas toujours commode ; très entier, processif à ses moments ; en outre, une des plus fines lames de Cochinchine. Il est capable de lui réclamer de forts dommages-intérêts, de le traîner en justice ou de lui demander raison par les armes ; sans compter tout le grotesque de cette histoire.

La joie exultante s'était évanouie pour faire place à des trances cruelles. Son esprit cherchait vainement une manière d'excuse, une échappatoire quelconque.

Au bout d'un grand quart d'heure de réflexion, Schnaps reconnut clairement qu'il n'avait d'autre parti que d'affronter l'ire du docteur. Il se mit en tenue, prit son casque et s'en vint chez Darmagnac.

Visiblement agité, celui-ci allait, venait ayant bien l'air d'être en un de ces états

où il ne faisait pas bon soutenir une thèse contraire à la sienne.

Le chasseur, pas fier du tout, peu rassuré d'ailleurs sur la réception, articula un timide :

— Boujour, docteur.

Il reçut un sec :

— Bonjour, monsieur. Eh bien ! C'est du propre. Vous saurez ce qu'il en coûte.

— Mais, croyez-moi, docteur, ce n'est pas de ma faute, balbutia Schnaps.

— Non, ce n'est pas de votre faute, vous avez tué mes marabouts par mégarde, n'est-ce pas ? Quatre coups de fusil par mégarde !... Vous ne manquez pas d'aplomb. Mais restons-en là. Dans un moment vous recevrez ma facture... à moins que vous ne préfériez autre chose.

— Docteur, je vous jure...

— C'est bien, à tantôt.

Et Darmagnac laissa son interlocuteur fort interloqué au beau milieu du salon.

Tristement, Schnaps reprit le chemin du logis. Les quatre cadavres étendus sur le carrelage de la verandah semblaient lui reprocher son crime. Il ne voulut plus les voir et se retira au fond du jardin, attendant la terrible facture.

Une demi-heure se passa, puis une heure, puis deux, puis trois et rien ne vint. Décrire les sentiments divers qui torturaient l'âme du malchanceux camarade serait assez difficile. Mais celui qui les dominait tous était certainement la crainte du ridicule. Ces heures lui parurent des siècles, et sa peine morale grandissant lui faisait subir une bien sévère punition.

Enfin, vers le soir, il reçut un pli. Inquiet, le cœur battant fort, il l'ouvrit et lut :

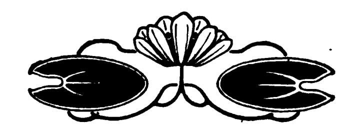
Mon cher Schnaps,

Tout bien examiné, j'ai vu que vous avez été joué par des drôles auxquels je promets la purge qu'ils méritent.

Je vous pardonne de bon cœur. Mais comme toute faute doit comporter une réparation, je vous inflige celle d'envoyer les plumes des marabouts à Mademoiselle Wanda et de venir vous-même dîner chez moi ce soir.

Tout à vous
Darmagnac

Inutile d'ajouter que le repas fut ce qu'il devait être, et que le poste réuni chanta, au dessert, la gloire de Schnaps en multiples couplets.



THI-BAY-BOUDDHA



Il est des gens dont la vie ne semble être qu'un long tissu de guignes et de malheurs. Rien ne leur réussit, rien ne les favorise. Cent fois ils répéteront que jamais ils n'ont eu de chance.

Eh bien ! si, ils ont eu de la chance, moins que d'autres peut-être, mais ils en ont eu comme tout le monde. Seulement ces gens ne savent point saisir le moment favorable, ils ne le voient même pas ; toujours, pour eux, l'occasion est perdue.

Certes, l'aveugle fortune répand très inégalement ses faveurs sur le monde, mais encore ne faut-il pas la repousser lorsqu'elle se présente, encore faut-il un peu la retenir ; et c'est dans cet art que déjà, toute maigriotte jeune fille, excellait

la maintenant ventripotente et majestueuse Thi-Bay-Bouddha.

Assurément, dans son existence inquiète de congaï à tout faire, elle eut peu d'occasions heureuses parfaites ; mais, il faut le reconnaître, elle n'en avait laissé échapper aucune. Que la veine se présentât sous la forme d'un ange ou d'un diable, peu importait, Thi-Bay tirait par les cheveux, par la queue, tant et si bien qu'elle y trouvait toujours son bénéfice.

Au début de ses souvenirs, elle était petite gamine loqueteuse, pouilleuse, sans parents ni gîte bien définis. Rôdant autour des camps de nos soldats, dans les premiers temps de la conquête, à la recherche d'une croûte de pain, d'un restant de soupe.

Plus tard, elle sut se rendre utile, faisant des commissions, de la besogne légère. Intelligence précoce, éveillée, livrée sans guide à ses instincts, elle allait fatale-

ment devenir vicieuse dans ce milieu aux mœurs plutôt élastiques. Aussi, en grandissant, passa-t-elle de la besogne légère à la besogne malpropre.

D'abord elle se vautra avec les soldats, puis elle se frotta aux sous-officiers. Cette vie nouvelle lui créa un bien-être qui la rendit assez indépendante, et, sa malice native aidant, elle parvint rapidement à faire la loi. Thi-Bay sut ménager son corps, embellir et grandir.

L'ambition se développa avec les formes : elle lâcha les hommes de troupe pour les officiers. Mais, au lieu de courir de l'un à l'autre, ce qui favorise les maladies et déprécie la femme, elle ne consentit plus qu'à être la congaï régulière d'un seul, par elle jalousement surveillé. Ah ! c'est qu'il n'y avait pas : un homme, une femme, comme il sied aux honnêtes gens ; autrement « Thi-Bay n'a pas vouloir, Thi-Bay n'a pas faire mauvais ».

Ce principe rigide, l'empêchait-il de donner à l'occasion un fin et rapide coup de canif au contrat imposé ? Assurément, non, ses préjugés n'étaient qu'une simple affaire d'opportunité. Elle savait dompter l'amour, et, même prise sur le fait, réussissait à se faire pardonner.

Cependant, malgré son habileté, en dépit de tous ses soins, les années de prime jeunesse allaient finir et avec elles finissait l'indulgence aveugle de ses bénévoles amoureux. Un jour vint où certain amant sans scrupule la mit brutalement à la porte.

Le charme était rompu ; elle le comprit et, du coup, chercha autre chose. Un orientement nouveau devenait d'autant plus nécessaire que, malgré les bijoux et les cadeaux reçus durant sa vie de joie, elle n'avait pas le sou.

Thi-Bay, on ne saurait le nier, s'était montrée intelligente, habile, mais — com-

me presque toutes ses congénères — elle ne sut point ce qu'est la prévoyance. Recevoir d'une main, dépenser de l'autre, était de pratique constante ; et ce qui lui venait doucement de la flûte s'en allait tranquillement au tambour.

Elle se retira donc avant d'être complètement fanée et incapable de rien faire. Par raisonnement tant que par nécessité, elle fit la femme sage et se mit à confectionner des matelas cambodgiens.

Ses produits n'étaient ni meilleurs ni plus mauvais que ceux de ses concurrentes, mais elle les écoulait facilement grâce à sa manière de faire l'article. Elle portait la marchandise à domicile, avait mille prévenances pour ses clients, et allait jusqu'à se prêter à un essai du matelas livré.

Cela dura un temps, puis vint le jour où l'on ne demanda plus l'essai. La vente s'en ressentit. Mais Thi-Bay-Bouddha,

toujours ingénieuse, en vraie femme de ressource, fit porter les matelas par ses ouvrières, elle en embaucha même rien que pour porter. Cette industrie, nouvelle pour Thi-Bay, quoique d'une haute antiquité, lui fit réaliser de nombreuses affaires : la vogue revint.

Les demandes affluèrent, elle dut en refuser. Toutefois, correcte et prévenante, comme au jeune temps, elle ne manquait jamais, lorsqu'elle partait en tournée de recrutement, d'afficher sur sa porte :

Pardon, ces Messieurs sont prier pas commander matelats, Madame Thi-Bay-Bouddha lui parti chercher.

Cela pouvait n'être ni clair ni grammatical pour le passant non initié, mais « ces messieurs » comprenaient à merveille. Philosophiquement ils attendaient le retour de la digne femme et de la... remonte.

Les affaires de Thi-Bay allaient donc bon train ; mais, cette fois, assagie par la dure expérience, elle sut être prévoyante. Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis sa nouvelle manière que son intérieur se trouvait entièrement remonté à neuf, ses bras couverts de bracelets, des bagues à tous les doigts, et un collier de grains d'or, à biens des tours, qui lui retombait jusque sur le nombril.

Elle était alors une corpulente matrone, entourée d'ouvrières, de « porteuses », de jeunes voyous capables de bien des métiers ; des voleurs connus lui rendaient visite. La maîtresse femme dirigeait tout ce monde, commandait, gourmandait, conseillait, ne perdant jamais la tête jusque dans les cas les plus critiques, sachant toujours garder sa « respectabilité ». Naturellement, les mauvaises langues disaient qu'elle avait des accointances avec la police ; d'autres prétendaient que non. La

galerie n'était point d'accord là-dessus.

Mais, peu importe, une chose restait établie, c'est qu'elle était bien avec les filous, bien avec la police, bien avec tout le monde, même avec les chettys. Témoin ce certain Artaganapajanamouroumouravanakouroukouchetty (1) qui faisait de l'œil à la puissante Thi-Bay chaque fois qu'il venait relancer ses débiteurs à Mytho.

Un jour, il n'y tint plus et s'en alla droit à la case de la bonne créature lui proposer des prêts d'argent. C'était sa manière à lui de faire la cour. Il offrit d'abord des piastres à vingt-cinq pour cent par an ; voyant que ça ne prenait guère, il baissa

(1) Habituellement on l'appelait Artagana tout court. Or, comme il y a tant d'Artagana en Cochinchine, nous avons cru devoir donner son nom en entier ; c'est un peu long, mais ça évite la confusion et prévient les vilaines histoires qu'on risquerait d'avoir avec ces vilaines gens.

successivement le taux à vingt, à quinze, à dix ; il descendit — chose incroyable — jusques à trois pour cent par an !... lui, qui en eût exigé tant par mois de tout autre emprunteur.

C'est que son amour était immense, et l'amour fait faire des folies, même à un chetty. Il est certain que si Thi-Bay avait insisté, il lui aurait même prêté de l'argent pour rien — pourvu que le billet portât deux signatures solvables comme aval.

Cependant l'excellente femme, tout en déclinant les offres de l'incandescent chetty, ne se sentait pas le courage de le renvoyer net, sans une lueur d'espoir. Elle avait pitié de cette âme noire sous sa peau idem, comme elle avait eu pitié de mainte âme blanche. Après tout, un chetty, ça n'a pas de conscience, c'est connu, mais ça possède des dollars et... qui sait... Thi-Bay en avait humanisé de plus farouches que celui-là.

Elle repoussa donc très gentiment offres de prêt et déclarations d'amour, accompagnant ses paroles d'un de ces sourires qui en disent long. Artagana d'incandescent devint de flammes. Il quitta le monument de ses rêves plus amoureux que jamais et se promit bien de continuer ses tentatives.

En effet, chaque fois qu'il allait à Mytho, sa première et sa dernière visite étaient pour l'ineffable, la glorieuse Thi-Bay. Il s'efforçait de lui dire des choses aimables en un langage de banquier indien où l'amour profond, les prêts d'argent, les intérêts, le dévouement sans bornes, les jugements, les oppositions, la passion, les saisies-arrêts se mêlaient, s'enchevêtraient, s'écoulaient en un débit volubile, vertigineux.

Thi-Bay toujours bonne, le regard complaisant, approbateur, laissait dire, écoutait peu, observait beaucoup, encourageait de temps à autre par un geste amical, un

sourire affectueux. Elle mettait son homme au point.

Quelquefois, Artagana, les yeux débordant de convoitise, allongeait vers l'illustre adorée sa main noire, crochue, rendue tremblante par la concupiscence. Il voulait toucher, ne serait-ce que du bout de ses griffes, la chair grasse et flasque qu'il désirait tant. Mais vivement cette chair battait en retraite et « à bas les pattes ! »

Artagana s'arrêtait docile, riait, Thi-Bay en faisait autant. Ce manège dura des semaines, il ne pouvait être éternel, car la patience humaine a des limites, l'amour des chettys également.

Le temps approchait d'ailleurs où le dressage d'Artagana permettrait de lui accorder quelques privautés. Son amour était sincère et il le témoignait par une confiance toute spéciale. A peine assis, il sortait son portefeuille rebondi, bourré d'effets, de billets de banque, le mettait

sur la table ou le lit de camp ; à portée de sa main c'est vrai, mais enfin en évidence ; le magot était là, non sur sa personne.

Thi-Bay aurait pu le prendre, mais les biens de ce monde la laissaient apparemment insensibles ; sa main ne s'allongeait pas convoitante, avide comme celle du banquier. Il le savait et c'est ce qui le rendait si confiant.

Artagana aurait peut-être mieux fait de se montrer plus circonspect. La droiture de Thi-Bay l'empêchait de prendre, mais lui interdisait-elle de se faire donner ou même de faire prendre ? C'eût été un cas à surveiller. Malheureusement, l'amour rend aveugle et, qu'y faire, le pauvre Artagana était amoureux fou.

Cela se trouvait peu avant certaine forte rentrée. Un billet de cinq mille piastres allait échoir et Artagana devait venir encaisser son dû. Tout réjoui en ses en-

trailles cupides de chetty, il s'était confié à Thi-Bay et avait même promis de lui faire... voir les liasses de billets de banque. Thi-Bay se montra très sensible à cette attention si touchante et promit, en retour, de lui faire voir... autre chose. Cette fois, ils se séparèrent mutuellement enchantés.

A quelques jours de date — la veille de l'arrivée du banquier — l'honnête Thi-Bay eut un long tête-à-tête avec le nommé Hô, espèce de gibier de potence qui n'en était plus à son coup d'essai et avait déjà donné bien du fil à retordre aux gens de police.

A en juger par la longueur du colloque et les précautions prises pour écarter les importuns, il faut croire que c'était très sérieux. Peut-être Thi-Bay, poussée par ses instincts vertueux, essayait-elle de ramener le jeune chenapan dans le droit chemin. Cela n'a rien d'impossible. Peut-

être aussi était-ce pour lui éviter quelque gros désagrément avec cette indiscrète et méchante police, toujours occupée à fourrer le nez dans les affaires de gens qui ne l'appellent pas.

Mais tenons-nous en là dans ces suppositions, et contentons-nous de penser que Thi-Bay prêchait un bon motif. Hô quitta sa patronne fortement impressionné, résolu, sans doute, à bien suivre les conseils reçus.

Le lendemain, de bonne heure, Artagana fit visite à sa glorieuse, puis il s'en fut aux affaires. Vers midi, il revint le cœur plein de joie, le portefeuille gonflé de banknotes. Il s'assit tout près de Thi-Bay — qui ne recula point — la caressant d'un regard exalté, tout comme il palpait fiévreusement le portefeuille de son immonde patte d'usurier.

Artagana commençait à se troubler. Déjà il en perdait la parole, le bon sens

allait suivre. Faiblement son amour de l'argent luttait contre son amour pour Thi-Bay. Il avait bien, par deux fois, retiré sa main du portefeuille pour ne pas l'ouvrir, mais le désir de la chair l'emporta. Il dénoua la petite lanière de cuir et se mit à étaler devant Thi-Bay en extase, les innombrables billets de cinq, de vingt et de cent piastres qu'il venait de recueillir.

Il les alignait, les comptait, les recomptait, en faisait des réussites comme avec un jeu de piquet. Puis il les fit toucher à son adorable princesse, les lui présenta au jour, afin de voir le filigrane, accompagnant tout d'explications sur les faux billets et d'ardentes pressions de main.

Thi-Bay jugeant sans doute alors les choses suffisamment avancées, le pria fort aimablement de remettre les billets dans son portefeuille de crainte d'accident et se dirigea lente, languissante vers le monumental lit de camp au matelas cambodgien

fait par elle-même, aux oreillers et traversins couverts de soie brodée, au baldaquin doré, sculpté, plein de dragons et d'animaux apocalyptiques.

Artagana serra bien vite ses billets, poussa délibéremment les verrous de bois de la porte et se rapprocha palpitant de désir du lit de camp où Thi-Bay nonchalamment étendue semblait prête à souscrire n'importe quelle capitulation.

L'entreprenant banquier s'enhardissait. Il avait quitté ses sandales, était monté sur le lit de camp et défaisait juste les quelques mètres de calicot blanc, costume complet de tout vrai chetty, lorsque son portefeuille roula sur le matelas. La bonne Thi-Bay, toujours prévenante et prudente, le lui fit mettre sous son oreiller à lui et le laissa s'allonger.

Quel régal il allait avoir !... Déjà son bras s'était arrondi sur la replète amante, de voluptueux effluves traversaient son

corps frémissant. Il se rapprochait encore, et... bim ! boum ! une brique lancée contre la porte, des coups de baton dans les volets, un vacarme épouvantable au dehors, remplirent le chetty d'effroi.

C'étaient des cris, des vociférations, des injures homériques, des chocs d'armes de toutes sortes, un tapage infernal. Thi-Bay encore plus effrayée qu'Artagana, perdit complètement la tête et se mit à crier « aux pirates ! » pas très fort... elle avait si peur !

Le chetty, n'ayant plus aucun sang-froid, privé de toute contenance, se laissa entraîner par son amante affolée vers une issue de derrière, ne s'apercevant même pas, dans sa terreur indicible, qu'il était tout nu.

Mais, à peine au dehors, les deux fuyards durent reconnaître que tout ce bruit d'enfer ne venait que d'une dispute de boys et de gamins des rues qui, peut-

être même, avaient uniment simulé cette bataille pour jouer un mauvais tour au chetty qu'ils savaient dans la maison.

Cette dernière supposition ne vint point aux amoureux par trop terrorisés ; mais ils sentirent le ridicule de leur situation ; aussi, de crainte d'être aperçus, retournèrent-ils prestement dans la chambre.

C'en était fait de la volupté pour ce jour. Artagana se roula derechef la pièce de calicot blanc autour des reins. Thi-Bay ouvrit en grand portes et volets. Les jeunes drôles s'enfuirent à toutes jambes.

Le banquier porta sa main sous l'oreiller pour reprendre le portefeuille... celui-ci avait disparu.

Il chercha partout, dessus, dessous, devant, derrière. Rien, absolument rien. Thi-Bay, au désespoir, appela Hô, qui se trouvait juste là ; à eux trois ils bou-

leversèrent toute la maison. Peine inutile, les cinq mille piastres s'étaient évanouies.

Artagana en fut atterré, le noir brillant de sa peau devint terne et gris, ses yeux épouvantés, hagards, lui donnaient des airs de revenant d'outre-tombe.

Tout à coup une pensée infâme jaillit dans sa cervelle. Il poussa des cris déchirants, se roula par terre, frappant à coups redoublés le sol de son crâne rasé. Les voisins accoururent. Alors, devant la foule assemblée, il accusa, ô horreur, la bonne, la compatissante Thi-Bay de lui avoir volé son portefeuille.

C'en était trop. Thi-Bay frémissante sous le coup de l'injure, mais conservant sa dignité, lui intima l'ordre de quitter sur le champ la maison. S'il a des griefs contre elle, qu'il s'adresse à la justice.

La foule, prenant fait et cause pour

la bonne femme, allait faire un mauvais parti au banquier si Hô ne s'était dévoué, le couvrant vaillamment de son corps pour lui assurer la retraite.

Le chetty hors de péril se rendit droit chez le procureur de la République. L'affaire parut au tribunal, fut reprise en appel, mais sans succès pour l'ignoble personnage. Thi-Bay n'eut aucune peine à démontrer sa parfaite innocence. Arnagana en fut pour ses cinq mille dollars et les frais du procès.

Depuis, il a voué une haine immense aux Annamites et ne leur prête plus qu'à intérêts exorbitants ; il est implacable dans ses poursuites et passe son existence à tout faire pour rattraper l'argent perdu.

Quant à Thi-Bay, elle vit tranquille chez elle, continue de donner de bons conseils et, malgré son âge, nonobstant son poids, fait encore, de temps à autre,

quelques matelas. Elle a maintenant une maison en briques, un jardin, des rizières; bien vue partout, Thi-Bay-Bouddha jouit de la considération de ceux de son entourage et même de beaucoup d'autres.



LE MARI DE THI-BAY

Avoir de la fortune, jouir de l'estime de ses semblables — on peut être estimé de certains sans que pour cela on soit fort estimable — sont choses très à apprécier en ce bas monde. Hélas ! elles ne rendent pas toujours heureux, et plus d'un célibataire riche, considéré, n'en éprouve pas moins sur le tard une désespérante sensation de vide : la famille lui manque. Souvent même avec l'âge cette sensation d'isolement devient si violente, le besoin de dépenser des trésors d'affection s'élève si grand, qu'il se traduit, en règle, chez les vieux garçons, tout comme chez les vieilles filles, par une série de toquades, voire même d'imbécilités.

L'un devient fou de son chien, l'autre de sa guenon, une troisième se passionne pour un serin ou fond de tendresse à la vue d'un perroquet, une quatrième... se marie, au temps où l'on ne se marie plus, et ainsi de suite.

Madame Thi-Bay-Bouddha était dans ce cas. L'isolement lui pesait dur, à elle qui jadis avait, ou dû, ou voulu subir les éclaboussures de tant de gens. L'isolement lui pesait, maintenant surtout qu'elle tenait les moyens de se payer un mari tout entier, rien qu'à elle; un mari distingué, en bonne situation, qui l'aimerait et en ferait une femme de fonctionnaire.

Etre femme de fonctionnaire!... Recevoir des épices, vendre le bon et le mauvais droit, trôner au mlieu d'une population d'honnêtes fripons, de braves idiots. Quel rêve magnifique! Quelle apothéose pour une fin d'existence.

La pesante matrone y songeait nuit et

jour. Elle s'efforçait d'être belle, tâchant de plaire encore. Mais ni les bracelets, ni les colliers d'or, en dépit de leur nombre, n'arrivaient plus à réparer des ans l'irréparable outrage. Toute la science de la classique Jézabel restait en détresse, s'avouant impuissante devant cette masse de chair boursoufflée.

Cela ne décourageait, il est vrai, nullement la vieille finaude. La chair peut se gonfler, se flétrir, l'or reste pur, et plus d'un chasseur d'or — on trouve de ces artistes en Cochinchine comme ailleurs — s'estimerait heureux d'avoir le métal précieux, fût-ce avec la possession obligatoire de Thi-Bay-Bouddha. Le tout était de découvrir l'homme voulu ; elle se chargerait déjà de le mettre à la vraie place. Simple affaire d'attention et de patience.

Un jour, elle crut avoir trouvé. C'était l'innénarrable sous-chef de canton Binh à

la veille d'être révoqué pour dettes, coureur, joueur, fumeur d'opium, ivrogne à ses moments perdus.

Ce peu intéressant personnage, de trente ans à peine, avait achevé, depuis un temps déjà, de dévorer le fort respectable patrimoine de son feu papa. Il s'en prenait maintenant à celui de ses parents et amis. Sans la moindre vergogne, Binh s'ingéniait à ébrecher leur bien moyennant des emprunts qui, il faut le dire, devenaient de plus en plus difficiles à réaliser. Le sous-chef de canton sentait assez que cela ne durerait plus guère ; aussi, de son côté, cherchait-il ardemment une nouvelle voie pour faire venir à lui de beaux dollars sonnants, trébuchants, de bon aloi.

Après avoir longuement réfléchi, médité ceci, pensé cela, le cours des idées l'emporta vers Thi-Bay-Bouddha. Il songeait à elle, tout comme elle songeait à

lui. Les grands esprits finissent toujours par se rencontrer, dit-on, et pourquoi pas ? Surtout s'ils y mettent le nécessaire entrain.

Le rapprochement devait se faire, il était aussi fatal, aussi irrésistible que l'attraction de la flamme pour l'éphémère, celle du serpent pour l'oiseau qu'il fascine. Les pauvres êtres ont beau se défendre, ils y viennent malgré eux. Binh, de même, hésita un temps : l'or l'emporta.

Revêtu de son plus beau cai-ao de soie, le turban noir artistement roulé, il se présenta un jour chez Thi-Bay pour lui demander avis sur un cas épineux. La maîtresse femme sut débrouiller la situation ; puis, tout en faisant résonner, chatoyer sa grosse bijouterie, elle guida la conversation vers un autre terrain.

Les deux intéressés ne furent ni longs à se comprendre ni embarrassés pour

s'entendre. En une semaine de temps, trois conférences permirent de tirer les affaires au clair, d'établir les conventions. Le tông Binh demanderait la main de Thi-Bay-Bouddha, et celle-ci paierait les dettes du futur ; de plus, pour flatter l'amour-propre de la corpulente fiancée, Binh lui donnerait, le jour des noces, un sac de deux mille dollars... qu'elle lui remettrait au préalable.

Ainsi dit, ainsi fait. Bientôt le couple fut uni. Lorsque les amis et connaissances virent Binh apporter deux mille piastres en dot à sa future, ils crurent rêver. Les imbéciles s'écrièrent : « comme il l'aime ! » Les malins pensèrent : « il donne un sac pour avoir le coffre tout entier. » D'autres plus positifs, sinon plus canailles, murmurèrent : « où diable a-t-il pu voler cet argent-là ? »

Les noces furent splendides et bien dignes d'un mariage aussi cossu. Nom-

bre de gens y vinrent qui la veille encore méprisaient l'épouse et évitaient l'époux. Tous trouvaient maintenant des circonstances atténuantes. Pour l'une, escapades de fillette que l'âge de raison avait dûment fait cesser ; pour l'autre, erreurs de jeunesse que la vie de famille allait racheter. Au fond, chacun voulait se ménager et la femme d'un fonctionnaire, adroite, futée, incomparable en son genre, et le fonctionnaire lui-même, consolidé à nouveau, donc capable de faire un peu de bien et énormément de mal.

Les choses allèrent bon train durant les premiers temps. Mais tous les vices réunis de Binh le mirent tôt en mauvaise posture financière. Il fut obligé de faire des aveux. Thi-Bay, en bonne femme, le tira d'embarras une première fois.

Malheureusement, l'incorrigible sous-chef de canton ne s'en tint point là ; il recommença de plus belle, et, qui pis est,

afficha une prétention : il voulait avoir un héritier.

Indispensable, au point de vue annamite, pour l'accomplissement du culte des ancêtres, le descendant mâle est suscité, dans les familles aisées qui n'en ont pas, au moyen d'une et même de plusieurs concubines. Cette question qui se ressoud du consentement de la femme légitime, rencontra chez Thi-Bay-Bouddha une invincible résistance. Elle ne pouvait se faire à cette idée, elle qui avait pris un mari pour ne le partager avec personne, qui l'avait acheté à beaux dollars comptants.

Il y eut des scènes plutôt orageuses, où Binh gratifiait sa monumentale moitié de noms d'animaux les plus variés : grosse bufflesse, sale charognard, vieux caïman, etc. Ce qui ne prouvait pas, du reste, qu'il eût le dessus, bien loin de là.

Enfin, de guerre lasse, mais usant du

droit que lui conférait la coutume, Thi-Bay choisit et donna une petite femme à son époux.

La vie redevint supportable. C'était trop beau pour durer. La vieille Thi-Bay s'en ressentit la première. Le débauché Binh, après s'être de plus en plus éloigné de son encombrante légitime, finit par complètement l'oublier. Il allait, venait, agissait tout comme si les quelque cent kilos de Thi-Bay n'avaient pas existé.

Binh poussa l'impudence plus loin encore ; un beau jour, il prétendit faire coucher la petite femme dans le lit conjugal, invitant péremptoirement l'épouse vraie à se reposer ailleurs.

La mesure, pleine depuis longtemps, déborda ; la réponse fut frappante. Un revers de main en pleine figure et le débile fumeur d'opium alla ignominieusement rouler sous le lit de camp. Le meuble gigantesque, qui en avait tant vu, en

vit une de plus. Ah ! s'il avait su parler, ce lit, il en aurait sûrement raconté de bien drôles.

Quant à la concubine, elle n'avait pas attendu son tour d'explication et, prudemment, s'était éclipsée.

Ne trouvant nul autre pour passer sa colère, Thi-Bay revint à Binh toujours ramassé sous le lit comme un vulgaire paquet de linge sale, occupé peut-être à remettre ses idées et son squelette en ordre.

Prompte comme la foudre, elle le saisit par le chignon défait et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, le traîna au milieu de la chambre. Après l'avoir rageusement secoué par les cheveux, elle le remit sur pieds à grand renfort de giffles, puis elle lui laboura le visage de ses griffes qu'elle avait longues et même un peu malpropres, ainsi qu'il sied aux gens comme il faut. Elle continua jusqu'à épuisement.

Au dehors, les voisins, la boyerie, voyaient faire, se gardant bien de trop approcher. Aucun ne voulait affronter le ressentiment de Thi-Bay qui, superbe en son ire, ressemblait à quelque pansue divinité justicière échappée d'un tableau du panthéon chinois.

Il faut bien reconnaître aussi que l'Annamite est peu enclin à se mêler aux querelles d'intérieur. Que le mari rosse sa femme ou que celle-ci flanque une tripotée à son époux, c'est une affaire de famille ; scène d'ordre privé que le public aime assez à voir, mais où il lui répugne d'intervenir.

Aussi Binh eût-il beau gémir et crier, il reçut sa correction jusqu'au bout. Enfin, lorsque les bras de Thi-Bay refusèrent tout service, il réussit à se dégager. Le visage en sang, presque aveuglé, n'ayant plus conscience que de sa douleur, il sortit chancelant, titubant comme un homme

ivre et se dirigea vers les jarres d'eau sous le hangard. Des gens de la maison vinrent l'aider à se débarbouiller, à se ranimer, articulant très bas quelques paroles de commisération que, bien entendu, nul ne pensait, car tous détestaient cordialement leur maître. Ni boy, ni bêp, ni mata, personne ne l'aimait et, au fond, tous étaient contents de la volée magistrale que leur bonne maîtresse venait de lui appliquer.

Cependant, les faits ne s'arrêtèrent point là. Lorsque Binh voulut rentrer dans la maison, il trouva les portes barricadées avec la déesse pansue par derrière qui faisait bonne garde et qui lui lança, cinglant comme un coup de cravache :

— Va coucher dans l'étable à porcs !...

Quelle honte pour le sous-chef de canton !... Les curieux avaient vu, ils venaient d'entendre. Encore, tout cela ne serait rien, mais si Thi-Bay allait le chasser pour de bon ?... Que deviendrait-il, lui que le

mariage avait remis en crédit et qui ne s'était pas fait faute d'en abuser. Comment régler les comptes, comment rester à flot ? La situation deviendrait bien difficile, impossible.

Binh pensa qu'il faudrait laisser passer un jour ou deux, réfléchir, prendre conseil ; le ressentiment de Thi-Bay s'apaiserait peut-être.

Il resta deux jours chez un ami du voisinage, puis envoya un parlementaire avec toute une charge d'excuses et de bonnes paroles. Binh en fut pour sa démarche. Thi-Bay demeura inflexible, sa rancœur était restée telle qu'aucune pensée de pardon ne pouvait lui naître.

Repoussé non découragé, il attendit un temps nouveau pour reprendre les négociations de paix. Par malheur, ses créanciers n'attendirent point pour lui présenter des petits papiers. Les braves gens flairaient une débâcle et voulaient, en temps op-

portun, prendre leurs mesures. Un surtout parmi eux, ainsi qu'un vautour chauve, à l'œil oblique, au bec acéré, rôdait constamment autour de Binh, le suivant, le poursuivant. C'était — naturellement— un chetty. Son nom ?... Artagana !...

Lui aussi avait prêté au tông Binh. Décidément, il jouait de malheur, ce chetty, chaque fois que ses opérations financières venaient toucher de près ou de loin celle qui avait si cruellement déçu ses rêves enthousiastes, échevelés. Pourtant cette fois la somme n'était pas forte, quelques centaines de piastres. Mais il les poursuivait avec d'autant plus d'âpreté que son instinct de rapace lui faisait pressentir vaguement quelque chose comme une manière de se venger de l'ancienne idole.

Tout comme le fier Sicambre — qu'il ne connaissait pas, mais cela n'y fait rien — il ne demandait pas mieux que de brûler ce qu'il avait adoré. Seulement, il

n'était pas aux Indes et, depuis le bon évêque Remi, les mœurs ont singulièrement changé en France. Mais, s'il ne savait rien des gestes de Clovis, il connaissait par contre le code Napoléon, les gendarmes, le procureur de la République. Et cela refroidissait son ardeur incendiaire. Il se contenta d'observer les événements de près, espérant bien tirer parti de la première bévue, de la moindre fausse manœuvre.

Entre-temps, Binh s'était présenté lui-même à la porte de son épouse, il n'eut pas plus de succès que son ambassadeur. Thi-Bay ne lui permit point de franchir le seuil, et il avait encore trop frais en mémoire les horions encaissés pour tenter une entrée de vive force. Ce respect des gens que l'Asiatique n'acquiert que par les coups reçus, Binh l'avait pour l'heure à un très haut degré. Il n'insista point et revint chez son ami la tête basse, l'esprit en désarroi.

Devant la maison, il se heurta à l'inévitable Artagana qui, pour la vingtième fois, lui réclamait de l'argent.

— De l'argent !... Malheureux, tu sais bien que je n'en ai pas, où veux-tu que je le prenne ?... Raccommode-moi avec ma femme et je te paierai.

L'Indien esquissa une grimace satanique, son regard eut un éclair de haine et de pitié.

— O, m'sié, vous dis, vous pas l'argent, vous fini marié. Pourquoi vous pas prrrend' les deux mille piastarrrs vous donné à Madame Thi-Bay ? Si li n'a pas vouloir, aller tribunal, jugement, faire saisie ; y a moyen, beaucoup moyen. Moi donner la main, vous payer moi capital et. . et l'int'rrrêt.

Cette apostrophe fut pour le tông Binh un trait de lumière. La situation avait donc une issue. Dans sa joie, il serra la patte noire d'Artagana, chose qu'il n'eût pas faite en temps ordinaire, même s'il lui avait dû

des milliers de dollars. Il laissa entrer le banquier, causa un moment et fut édifié.

Dès le lendemain, il envoya une lettre à son épouse d'avoir à lui laisser réintégrer le domicile conjugal, ou de lui restituer les deux mille piastres données en dot, plus un millier de piastres d'intérêts, sinon il demanderait le divorce et gagnerait sa cause. Les témoins ne lui manquaient pas — elle le savait.

Cette fois, ce fut à Thi-Bay-Bouddha de devenir soucieuse. Elle n'avait pas prévu ce cas. Divorcer lui importait peu, le beau rôle était de son côté, et elle en avait assez de cet éhonté personnage ; quant à rendre l'argent, autre histoire. Thi-Bay sentait bien qu'elle serait condamnée. En admettant aussi qu'elle déclarât d'où venaient les dollars, le tribunal serait-il obligé de lui croire ? Elle n'avait pas de preuve à fournir. Supposant même qu'on lui crût

sur parole, dans quel océan de ridicule n'allait-elle pas se plonger !...

Non, il valait mieux payer, plutôt donner les piastres que de devenir la risée de l'entière Cochinchine.

Elle y réfléchit tout ce jour, y songea toute la nuit.

Le lendemain, en maîtresse femme qu'elle continuait d'être, son parti se trouva pris. Elle consentit la part du feu, et ne pensa qu'à la faire le moins grand possible, s'appuyant sur sa qualité de femme outragée. Thi-Bay se garda bien de répondre quoi que ce fût ; elle laïssa Binh s'empêtrer et se dépêtrer à sa guise.

Celui-ci, en effet, ne voyant rien venir, se décida à demander le divorce. Il exposa les faits à sa manière, omettant de dire ce qui le gênait, présentant calomnies et mensonges aussi décemment que possible. A l'entendre, il était la plus infortunée des victimes et Thi-Bay un inqualifiable tyran.

Malheureusement celle-ci et ses témoins démontrèrent combien Binh manquait de sens moral, quel sacripan il était. Puis, dans un élan de dédain superbe, elle demanda elle-même au tribunal de prononcer le divorce « et, quant à l'argent, c'était trop mesquin pour s'y arrêter, elle restituerait les deux mille piastres au tông Binh, et paierait aussi des intérêts si le tribunal en décidait ainsi. »

Naturellement, le tribunal estima que Thi-Bay-Bouddha était suffisamment généreuse en rendant la dot, il n'accorda rien de plus et prononça le divorce en sa faveur.

Aux yeux des indigènes, ce jugement se transfigura en nimbe glorieux pour Thi-Bay qui sortit du prétoire auréolée par la victoire. La foule lui fit presque une ovation. Décidément, Thi-Bay était une grande femme.

Sur les marches du palais, elle croisa

Binh. Hautaine elle allait passer, le ventre en dehors, bras et mains ballants, lorsqu'elle vit émerger derrière l'épaule de son ancien mari une tête glabre, noire, aux yeux étincelants. C'était le visage méphistophélique d'Artagana.

Leurs regards se croisèrent. Comme deux sphinx ils cherchèrent réciproquement à se deviner sans se laisser pénétrer. Ce fut un duel de peu de secondes : Artagana vaincu avait lâché son secret.

Le sens induitif si affiné de Thi-Bay lui dévoila le rôle du chetty dans le procès. Elle eut un haussement d'épaules et, dédaigneuse lui jeta :

— Tu es trop noir pour réussir.

En effet, il ne réussit point, Thi-Bay n'était pas ruinée. Sa folie du mariage et des grandeurs lui coûtait cher, mais elle avait encore de quoi vivre. D'ailleurs, avec son irréductibilité, cette femme n'était pas à ruiner. En cas d'accident —

bien des fois elle l'avait dit — son dernier refuge serait une robe de bonzesse et une hutte au fond des bois. Reste à savoir si ce n'eût pas été une suprême roublardise ; avec Thi-Bay-Bouddha il ne faut jamais s'étonner de rien.

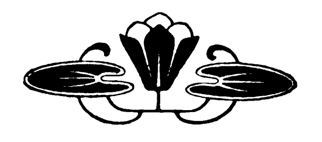
Pour en revenir à Artagana, il ne réussit pas davantage avec le tông Binh. Celui-ci toucha bien les deux mille piastres, mais celui-là n'en reçut pas une sapèque. Il perdit le capital et l'int'rrrêt. Quel malheur !

Cela ne sauva point Binh placé tôt en face des conséquences de sa vie. Il ne régla point ses créanciers, mais il dut régler le bilan de tous ses vices,

Révoqué de ses fonctions, chassé de partout, sans feu ni lieu, il erre aujourd'hui déguenillé, sordide, dans les rues de Cholon ; un paquet de hardes à l'épaule, un long bâton à la main, il va mendiant de porte en porte, pour après se rendre à

la fumerie d'opium dépenser ce que la charité lui a donné. Sa fin sera celle de bien des fumeurs ; un beau matin, on retirera son corps de dessous un banc de la halle et puis on lira au rapport de police :

Un mendiant inconnu a été trouvé mort au marché ; il sera inhumé aux frais de la municipalité.



LE MAL DE MER

Parmi les multiples ennuis qui peuvent assaillir le voyageur à bord, il n'en est certes pas de plus ridicule, de plus désobligeant que le mal de mer. On n'en trépasse point, c'est entendu ; et pourtant, un homme couché sur le pont, aux prises avec la nausée, ne vaut guère mieux qu'un mort.

Cent remèdes sont recommandés, les camelots envahissant le courrier aux heures de départ, vous en proposent d'infaillibles ; les pharmaciens dans les ports en vendent également. Ce qui n'empêche camelots et pharmaciens d'être pincés comme tout le monde alors qu'un temps de navigation ne leur a pas fait le cœur solide et le pied marin.

Que voulez-vous, c'est un apprentissage à faire, un tribut à payer. Bien rares sont ceux que la mer exempte, il y en a qu'elle n'exempte jamais. Tel était le cas de ces messieurs.

— Qui ça, ces messieurs ?

Eh bien ! voilà. L'un, aux airs de pourfendeur comique — il louchait un peu — à la moustache terriblement retroussée, était infirmier, prétendait ne craindre ni roulis ni tangage et — on le devine — possédait un « remède infaillible ». Des compagnons de route affirmaient pourtant que, de Haiphong à Saigon, notre homme s'était montré lamentable ; appuyé au bastingage, tête par dessus bord, véhémentement il invoquait l'onde qui ne l'écoutait pas. Certainement, la jalousie leur faisait dire ces choses ; ils le calomniaient; mais ne l'avaient pas moins surnommé Fracasse.

Son camarade, un monsieur des chœurs,

revenait aussi de par là haut. Gaillard bien pris, très vaillant, disait-il, à terre, mais pas fier du tout sur « c'te baille à m... élasse ». Heureusement qu'avec le remède de l'infirmier il pourrait faire honneur à son sobriquet le Champion.

De Saigon, le grand courrier — qui prend les voyageurs de l'annexe du Tonkin — avait continué sa route pour France. A l'avant, les passagers de pont et ceux de troisième, fouillis d'êtres, bariolé, grouillant, composite à l'extrême, se disputaient, se bousculaient pour avoir quelque place au grand air, car, en bas, la chaleur et les senteurs si variées de linge sale, de savon de toilette, de chair humaine, de bottes russes et autres sources émanatrices, n'avaient rien de bien attirant.

J'ai dit, une place au grand air, par simple manière de parler, les passagers de l'avant n'ayant droit qu'à l'air des cages à

poules, du parc à moutons et divers lieux non moins odorants. Mais, à la guerre comme à la guerre, et ne se fait-on pas à tout, peut-être même bien au mal de mer ?

Quoi qu'il en soit, messieurs Fracasse et le Champion, favorisés par un calme plat, n'avaient pas été les derniers à se caser. Une chaise longue pour eux deux, et malheur à qui la déplacerait.

Dire qu'en cet endroit ça fleurait mieux qu'ailleurs, que par le mauvais temps on y serait plus à l'abri des embruns, n'eût pas été vrai, mais cela n'aurait pas été non plus démocratique ni égalitaire. Et, là-dessus, le Champion avait des idées très arrêtées : « en république, faut qu'chacun soye sale la même chose ». N'empêche qu'il avait bigrement raison d'appeler le courrier une baille à mélasse — du moins pour la partie du navire qu'il lui était permis d'habiter.

A Singapour, de nouveaux passagers de troisième vinrent augmenter la cohue et réclamer leur place entre coursive et poulaine. Parmi eux, un grand diable d'Anglais, aux larges épaules, doté d'une paire de mains comme on n'en voit pas, de véritables battoirs.

Placide et sans gêne, à la manière de tout bon sujet britannique en voyage, il avait commencé par faire une trouée dans la foule compacte. La main droite fermée en avant, la gauche au-dessus de la tête qui brandissait une chaise-longue tout comme un simple rotin ; il s'avançait suivi de sa femme et ses deux fillettes. Aux récriminations, aux injures — toutes choses qui l'inquiétaient peu ne les comprenant pas — l'Anglais répondait tranquillement « *yes*, *yes* », mais avançait toujours et, dame, il faut bien l'avouer, son poing de boxeur calmait les récalcitrants.

Il dénicha vite le bon endroit. Quelques

pliants et sièges variés s'y trouvaient. Une poussée vers l'avant, une autre vers l'arrière, et la sienne de chaise vint se coincer au milieu des autres. Incontinent, la femme et les fillettes prirent possession des lieux.

Les braves gens, quelle hardiesse, prendre la place de ces messieurs !... Pour sûr, ils allaient payer leur témérité. Fracasse arrive tout d'abord, voit le méfait, toise l'intrus, hérisse la moustache, louche de son mieux, mais en pure perte, l'Anglais ne le regardait même pas.

Survient le Champion. Du coup ça va changer, et la conversation s'engage :

— Hé ! l'homme, c'est ma place ici.

— *Yes, my place.*

— Ma place, je vous dis.

— *No, my place. I've paid my passage.*

— D'ailleurs, pas d'explications. Et le Champion se met à pousser avec sa chaise celle chargée de la femme et des enfants.

L'Anglais impassible, dressé de toute sa hauteur, arrête le mouvement et, comme lui aussi ne cherche pas d'explications, il pose simplement sa main sur l'épaule du Champion lui disant *stop, stop*.

Faut croire que la main était lourde, car le monsieur des chœurs fléchit et pâlit. Se redressant tout de même, il s'écrie :

— C'est bon... je ne ferai pas de scandale ici... mais, à terre... on verra.

— *Yes, yes*.

Pour la galerie c'était tout vu et l'on riait sous cape en attendant de nouvelles mésaventures.

Elles ne manquèrent pas. La Pointe d'Atchin dépassée, l'Océan Indien fit sentir sa longue houle ; le courrier se mit à tanguer et, nonobstant le « remède infaillible », le Champion dut se coucher à côté de l'Anglaise malade elle aussi. Oh ! pas pour longtemps, car tôt il éprouva le besoin de se rapprocher de la lisse. Mais

l'exécution des premières mesures de « Viens poupoule ! » au lieu de la remettre sur pied, le décidèrent à s'accroupir près de la coursive ; il finit par rouler dedans, et y resta.

Fracasse, lui, gesticulait beaucoup, allait, venait ; il posait au loup de mer. Cependant son teint de plus en plus blême accusait quelque gros malaise. Il trouva bon de s'allonger sur la chaise abandonnée par le Champion.

— Ben alors, ça ne va donc plus ?... Et le remède, à quoi qu'ça sert ?...

Mais l'infirmier avait encore réponse à tout, il dit impatienté au gouailleur :

— Eh ! je n'ai pas mal au cœur, j'ai mal aux dents.

— Faut la faire arracher.

— Non pas, c'est névralgique.

L'interlocuteur et quelques passagers sceptiques voulurent voir la suite. Ils restèrent en place, mais ils virent tout

autre chose que ce qu'ils attendaient.

L'Anglaise avec ses fillettes, très à l'étroit sur sa chaise, empiétait un tantinet sur celle de Fracasse ; d'où, colère d'icelui et discussion intermittente à cause du... mal aux dents. Cette fois encore, il trouva le mot :

— Eh ! va donc !... chameau !...

C'en était trop tout de même. La voisine ne pouvait supporter cette assimilation injurieuse. Elle se sentit outragée dans sa dignité de femme et d'Anglaise ; en un élan suprême elle se souleva vers le peu galant infirmier, ripostant :

— Naô, vô chêmau !...

Mais l'effort avait été trop violent. Le mal reprit ses droits, et ne pouvant retenir ce qui lui restait sur le cœur, la bonne femme l'envoya en gerbe liquide au beau milieu du paletot blanc de Fracasse.

— Ah ! c'est trop fort... ça c'est trop fort, fit-il en bondissant. Mais elle va me

laver ça. Comment dit-on laver en anglais?

Un spectateur complaisant lui cria *wash*.

— Eh bien ! alors, *wash*, *wash*, il faut *wash* ça.

La pauvre femme, épuisée par toutes ces émotions, s'était recouchée ne répondant plus, mais le mari qui se trouvait à côté intervint :

— *Wait a moment*. Il alla prendre le seau presque plein qui se trouvait sous la pompe à eau de mer et revint.

Fracasse, croyant que c'était arrivé, se mit à brailler de plus belle *wash*, *wash* et reçut... d'un paquet le contenu du seau sur la poitrine.

Il était lavé, quant à être satisfait ?... Arrosé par la femme, inondé par le mari, abandonné du Champion qui, le nez dans la rigole, s'obstinait à compter un tas de choses, et, par là-dessus le rire, les sarcasmes des passagers valides. Il se retira bredouillant :

— Je vais me plaindre au commissaire.

— *Yes, yes.*

De quelques jours on ne vit plus les deux compagnons et, ça se comprend, l'un avait mal au cœur, l'autre mal... aux dents.

Vers Guardafui, l'infirmier jugea bon de faire voir qu'il n'avait plus de névralgie. C'est un passage traître pourtant, et il aurait peut-être aussi bien fait de rester caché. Mais non, l'heure du dîner vient de sonner, il descend au carré où ce sont aussitôt des « ah ! » « oh ! » « tiens le docteur ! » suivis du refrain scie.

Qu'est-ce qui soign'rait les malades, } *bis*
Si Fracass' n'était pas là ?

Crânement il se met à table et commence à s'empiffrer. Mais l'Océen veille sur sa proie, le vent a fraîchi, il soulève la lame et celle-ci soulève le bateau qui, à son tour, soulève les cœurs.

Fracasse sent bien la « névralgie » reve-

nir, tout de même il veut rester jusqu'au café. Par malheur, une grosse vague qui plonge et relève l'avant du navire, change tout le programme. L'infirmier bat en retraite. Les deux mains sur sa bouche pleine à déborder, il pense gagner un endroit solitaire, mais le roulis l'envoie se heurter au boy chinois qui vient juste avec le plat de résistance. Le choc est violent, le boy tient bon, mais Fracasse !... Ses deux mains cherchent un point d'appui et la fusée qu'elles comprimaient éclate couvrant boy et plat.

Ce que le Céleste vociféra en chinois personne ne le comprit, mais pour sûr l'entière lignée, jusqu'aux ancêtres les plus reculés de Fracasse, tous ont dû y passer.

Et les cris des tables donc :

— Le voilà le mal aux dents !...

— Ousqu'est le remède ?...

— Le Champion à la rescousse.

Là-dessus l'éternel refrain :

Qu'est-ce qui soign'raît les malades, } *bis.*
Si Fracass' n'était pas là ? }

Et les Anglais qui faisaient chorus chantant :

He is a jolly good fellow . . . . .

Fracasse disparut. On ne le revit un moment avec le Champion que dans le Canal et, enfin, à l'entrée de la Joliette.

L'Anglais, comme la plupart de ses compatriotes, avait un passage direct pour Londres. Dans la journée même de l'arrivée, il prit avec sa famille le train de Marseille-Calais. En quittant le bord, l'Anglais dut passer devant l'infirmier et son camarade des chœurs. *Good bye* leur dit-il avec un sourire ironique ; il leur eût dit de la même manière « sans rancune les amis ».

Le lendemain, en ville, des compagnons de route rencontrèrent Fracasse et le Champion, tous deux ragaillardis, ayant repris leurs airs de matamores. Un indiscret demanda :

— Et l'Anglais, vous l'avez étrillé au moins ?...

— Ah ! ne m'en parlez pas, le lâche, il est parti.

— Et sans laisser son adresse, ajouta Fracasse indigné.

— Il vous a pourtant bien dit adieu fit une voix dans le nombre.

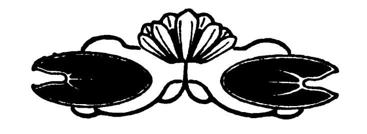
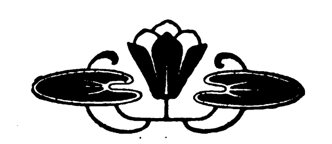


TABLE DES MATIÈRES



Saigon. — Imp. COUDURIER & MONTÉGOUT.

